



NAM-SON
1923

CÔ-MAI

PAR G. SEILER

M. 17. 298

Nº 1167

Hommage de l'auteur

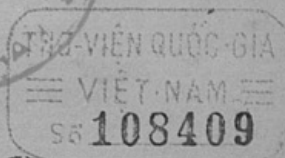
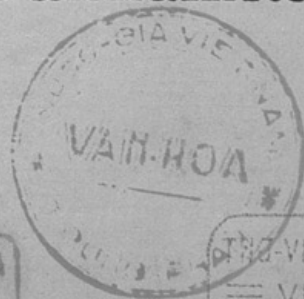
GEORGES SEILER

Le Vietnam



CÔ-MAI

(Scènes de la vie annamite).



THƯ VIỆN KHOA HỌC TỔNG HỢP

ĐD - 1742

— Vie & mœurs.

Roman.

Nam-Son 1921

1167

CÔ-MAI

(Scènes de la vie annamite).

I

Quatre heures du soir. Au cho (1) de Dông-xuân la foule des marchands se pressait d'écouler sa pacotille car l'heure de la fermeture était proche. Déjà les vendeuses de soie, les grandes dames de la halle, faisaient ramasser leurs étalages par des domestiques et les piles d'étoffes s'entassaient dans les énormes paniers de bambou qu'on attacherait, tout à l'heure, aux extrémités du fléau pour les transporter à la maison.

Gourmandés sans répit, les chalands ne se hâtaient pas, pourtant. Assis à croupetons, ils palpaient et repalpaient les denrées ou les divers objets s'offrant à leur convoitise, jamais pressés d'en finir, marchandant de longues minutes pour obtenir un rabais de deux ou trois sapèques. Et sous le hall surchauffé par le soleil, ces milliers de gens caquetant à qui mieux mieux produisaient une rumeur sourde, le bourdonnement confus d'une immense ruche qui essaime.

Le quartier des victuailles, encore le plus animé, grouillait et fermentait sous l'action de la chaleur. Là, au fumet appétissant des petits cochons laqués, se mêlait l'odeur fétide de la saumure de crevettes. — Ce « Mam-tôm » qui met en déroute les estomacs européens les plus aguerris —, le relent du nuoc-mam (2) et des fritures, la senteur

(1) Prononcer teieu-marché.

(2) Sauce de poisson salé.

âtre des sauces au gingembre et des légumes confits dans le sel. La clientèle affluait autour des étalages où se débitaient sans interruption de petites choses bouillies, pétries, hachées, moulées, incolores ou peinturlurées, les unes paraissant coriaces ou filandreuses, d'autres d'aspect gélatineux ou gluant et dont l'indigène corrige le goût fade par l'abus des épices et des condiments les plus hétéroclites.

A une table réservée, assis ou perchés sur d'étroites banquettes, quelques cuisiniers de bonnes maisons, reconnaissables à leurs cols empesés, leurs chaussettes de soie et leurs souliers européens, dégustaient de minuscules tasses de thé ou s'entonnaient de longues bolées de soupe de riz.

Près d'eux, des saïs aux faces de voyous, sanglés dans leurs dolmans prenaient, en lorgnant les jeunes femmes, un air plein de suffisance et de morgue.

Prodiguant les formules de politesse, une servante présentait de temps à autre, au plus âgé de ces messieurs, la soucoupe remplie de chiques de bétel ou la pipe à eau.

Les conversations allaient leur train ; et, devisant surtout sur la valeur respective de leurs places ou de leur maîtres, ce beau monde chiquait ferme et les jets de salive rouge maculaient le sol autour d'eux.

Passe un aveugle, conduit par un enfant portant la guitare monocorde ; il tâte le sol avec son long bâton de bambou.

— Eh, vieil aveugle, viens ici nous chanter quelque chose, crie un jeune saïs.

— J'obéis, messieurs, j'obéis. Que désirez-vous entendre ?

— Dis-nous donc la complainte de la « Mal mariée ».

Alors, assis sur une natte prêtée par la servante, l'aveugle serre la corde de son instrument, prélude par quelques accords et commence :

« Je risquerais tout, oui, tout,

Je risquerais un et même jusqu'à trois ou quatre (1)

Je traverserais, je crois, sept ou huit rivières ;

Je franchirais s'il le fallait les 36 croupes d'une chaîne de montagnes,

Pour venir parler, ici devant vous, qui m'avez connue. . . .

Se peut-il que, malgré ma beauté pour moi tout soit perdu ?

Hélas, avec ma fortune j'ai pris un mari petit, tout petit.

Dans le village, il ne manquait pourtant pas de jeunes gens !

(1) Vers ajouté seulement pour la rime.

Pourquoi m'être exposée, alors, aux sévices de ce nain ?
Les froids rigoureux de l'hiver me trouvent en ma couche
dédaignée.

En y songeant, je sens ma vie si triste.
Ma main caresse sa poitrine, pendant les cinq veilles de la nuit,
Dans l'espoir d'éveiller sa tendresse ;
Mais ce jeune coquebin, à peine au lit,
S'endort et ronfle bruyamment ;
Et ce sommeil profond dure jusqu'au lendemain,
Hélas, hélas, si l'année a beaucoup de mois,
Chaque journée n'a qu'une nuit...
Jour et nuit, je presse mon sein en soupirant.
Aimons, je suis disposée à aimer d'autres hommes autant que
je méprise ce mari insignifiant »

D'abord des sapèques, puis des sous — chacun voulant, par gloriole, épater son voisin — tombent dans la sèbile du vieillard qui multiplie les remerciements, ramasse son instrument et son bâton, puis s'en va à la recherche d'un nouvel auditoire.

..... Gênée par un ventre énorme, annonçant une grossesse avancée, Thi-Thuân, avec ses deux encombrants paniers, se faufile à travers les étaux des bouchers pour atteindre le coin des marchandes de jossticks.

— Bonjour, Madame Cuôi, dit-elle cérémonieusement à une matrone qui lit, tout en surveillant sa marchandise.

— Bonjour, sœur Thuân. Oh, mais cette fois cela ne va pas tarder, riposte la vieille en regardant la taille de la nouvelle venue. !... Que veux-tu ?

— Quatre paquets de jossticks.

La vendeuse étend la main vers un tas disposé à sa gauche.

Non, non, pas de ceux-là, se récrie Thi-Thuân; ils brûlent trop vite et n'ont pas de parfum. Je veux de la première qualité avec une image sur l'enveloppe. Ne lisiez-vous pas Tuy-Kiêu (1) demande-t-elle ensuite en désignant le bouquin crasseux que la marchande a déposé près d'elle.

— En effet. Il faut bien s'occuper en attendant le client. La vente est aussi rare, ici, qu'à la maison ; si bien que l'on ouvre boutique juste pour chasser les mouches.

(1) Le plus populaire des Romans annamites. A été traduit en français par A. DES MICHELS et par NGUYỄN-VAN-VINH.

— Voulez-vous, supplie Thi-Thuân, me laisser interroger *la Dame* ?

— Demande, dit l'autre en lui tendant le livre, et que le sort te soit favorable

Le visage aussitôt grave, la jeune femme saisit les vieux feuillets à deux mains, les place contre sa poitrine et murmure cette invocation : « O vous, les personnages du Kim-Vân-Kiêu, je vous salue dix mille fois. Je suis Trâm-thi-Thuân, âgée de 25 ans. Enceinte, près du terme, je ne sais si j'accoucherai d'un garçon ou d'une fille et je vous demande, à présent, de me le révéler par quelques lignes de ce livre. Je vous remercie et vous salue dix mille fois. O vous, les personnages du Kim-Vân-Kiêu. Salut dix mille fois ».

Alors, détournant légèrement la tête, elle ouvre le livre, au hasard, et toujours sans regarder, désigne du doigt un passage. « Je vous prie, Madame, de lire ceci ».

— « C'est un héros imposant. Au jeu du bâton comme à la boxe, il surpasse les plus forts. Il possède sur l'art militaire une science et une habileté consommées » chantonne Madame Cuôi. Ce passage se rapporte au guerrier Tu-Hai, ajoute-t-elle sentencieusement. Tu as le sort pour toi, ce sera un garçon. Tiens voici les josticks. C'est 8 sous. Mais dépêche-toi car il faut partir.

Le gardien venait de frapper quelques coups sur son énorme tambour et par toutes les issues, tel un vol de moineaux, acheteurs et marchands s'enfuyaient. Trois ou quatre arroseurs, la lance en main, menaçaient les retardataires, tandis que les balayeurs, sans se préoccuper des jambes de leurs congénères, enlevaient, à grands coups, ordures et détritus.

Thi-Thuân se hâte de ramasser ses paniers. Mais quoiqu'elle fasse, son état gêne ses mouvements.

— Eh ! la mère grosse bedaine, crie un coolie, vas-tu déguerpir, oui ou non ? A-t-on jamais vu ventre pareil ? Qu'as-tu donc fait pour qu'on te l'ait mis en tel état ? C'est horrible !

— Assez, *gueule de corbeau* ! réplique l'interpellée rouge de colère. Si tu dis un mot de plus *je l'écrase la tête entre mes cuisses*

Elle se sauve tandis que l'homme furieux essaye de l'atteindre avec son balai ; autour on s'esclaffe.

— Hein ! la mère t'a cloué le bec, dit un loustic au balayeur courroucé. Tu veux faire le malin et le savant ; va, tu ne seras jamais *qu'un interprète de quatre heures du matin* ! (1).

(1) Vidangeur.

Et les rires fusent de plus belle.

Thi-Thuân pressant le pas descend maintenant la rue du Riz, puis celle du Sucre et tourne par la rue des Voiles pour gagner les Quais...

Au moment de son mariage la jeune Thuân était réputée une *des belles filles de la région de Son-tây*. De taille moyenne — ce qui est très prisé par l'Annamite qui déteste la femme « *haute comme une grue des jardins* » — son corps était d'une remarquable souplesse. Aussi lorsqu'elle marchait, les reins cambrés, les coudes en arrière, avec un joli balancement des hanches, son allure n'était pas dépourvue de charme. Sous le mamillaire blanc la poitrine se révélait à peine, mais d'une ligne ferme et gracieuse. Le pied était bien fait ; au-dessus de la fine cheville le pantalon souple plaquait sur une jambe d'un joli dessin. Aux bras ronds et potelés s'attachaient des mains menues, aux doigts allongés.

Dans sa figure plate, aux joues pleines, on remarquait le front large et arrondi ; sous des paupières charnues, allongées vers les tempes et mi-closes, glissaient deux yeux noirs, très vifs, brillants, qui donnaient à toute la physionomie un air malicieux et enjoué. Elle relevait en une épaisse torsade, serrée dans un fourreau de soie, ses longs cheveux noirs et raides, opulents par leur masse, et s'en entourait la tête à la manière d'un turban. Une mèche pendait derrière la tête, effleurant le col : la *queue de poule*, suprême élégance. En somme elle était jolie même pour nos yeux de barbares, tant que sa bouche restait fermée. Mais quand elle riait, découvrant ses dents laquées de noir, le charme s'envolait : « ce charbon remplaçait des perles, ces ténèbres où l'on ne distingue rien qu'un trou béant au lieu des éclairs de la nacre entre les deux lèvres, ce rire noir mettait la sympathie en fuite » Qu'importe, Thi-thuân n'eût voulu, pour rien au monde, ressembler à ces Européennes *qui ont les dents blanches comme celles d'un chien et la peau d'un rose pareil aux fleurs des patates*.

Pareille en cela à toutes les filles d'Annam, elle est sans instruction ; son bagage intellectuel se compose de simples chansons que lui enseigna sa mère et de quelques vieux contes appris aux veillées. Préoccupée seulement de la vie matérielle, du bien-être physique, son sage esprit ne s'égare pas dans les problèmes compliqués de la psychologie, dans les hauteurs de la morale pure. Vénérer ses parents et ceux de son mari ; obéir à ce dernier comme à un maître ; aimer ses enfants et veiller aux intérêts du ménage, sont les règles de sa vie. Elle fait l'aumône assez parcimonieusement ; non par pitié, d'ailleurs, mais dans l'espoir qu'en cas d'infortune, elle jouira de la même faveur. Comme elle redoute le qu'en dira-t-on

et que le souci de l'opinion publique inspire la majorité de ses actes, elle demeure honnête et vertueuse.

N'allez point dire qu'elle est sans foi : la nuit venue elle allume pieusement des poignées de jossticks et après avoir salué des mains les seigneurs tigres qui veillent aux cinq points cardinaux, elle fiche ces bâtonnets d'encens dans les montants de la porte. Ainsi seront éloignés de sa demeure les génies malfaisants qui, personne ne l'ignore, rôdent sans cesse autour des humains.

Les Annamites du peuple, hommes et femmes, celles-ci surtout, vivant dans la terreur des forces inconnues de la nature, les ont déifiées. Et pour conjurer ces divinités méchantes, tous s'agenouillent aux pieds des statues grossières qui ornent leurs pagodes ou devant les images primitives qui décorent leurs caves, balbutiant des formules d'exorcisme et des paroles d'incantation. Le soir, assurent les indigènes, dès que le soleil se couche, on peut entendre les gémissements des esprits errants, les plaintes des âmes sans sépulture. Vous voyez alors le plus brave d'entre eux trembler s'il approche d'une forêt, s'affoler à l'idée de franchir un col ou de passer une rivière, tout étant peuplé de ces êtres néfastes qui dominent notre pauvre vie et dont, toujours, les luttes se passent sur le dos des humains.

Souvent, la nuit, quand le vent agitait les panneaux suspendus aux murs de la case ou mettait des bruissements dans les paillotes du toit, sœur Thuân jetait des regards d'angoisse vers les coins obscurs de sa demeure ; ces bruits, elle en était sûre, annonçaient la venue d'êtres invisibles. Il en est tant de ces puissances malfaisantes..... d'abord les *con rui* (1) qui vous entraînent, la nuit, dans leurs rondes échevelées et les *mê-ranh* (1) ces étrangleurs d'enfants en bas âge ; puis les *con-tinh* (1) qui se transforment en garçons ou en filles pour séduire les jeunes hommes et les jeunes femmes et les faire ensuite mourir d'amour,..... Enfin les *démons des Encoignures*, ceux des Carrefours, ceux des *futaies* et combien d'autres encore. Mais il est aussi de bons présages.....la vieille Cuôi ne venait-elle pas de lui prédire qu'elle aurait un garçon ?

— Un garçon,..... quelle chance, se disait Thi-Thuân..... Ah, celui-là on n'en ferait pas un boy, un bêp ou un saïs (2).....il y en avait déjà trop dans la famille. On ne briguerait pas pour lui, au moyen de maints cadeaux, des places de maire ou de chef de canton.

(1) Prononcer *conn zouill*, *mé zagne*, *conn tigne*.

(2) Domestique, cuisinier, cocher.

Non, non, il irait à l'école, il passerait les concours de Nam-dinh. Le voyez-vous, son fils, licencié ? Ce serait Ong Cu « Monsieur licencié » occupant la première place dans les fêtes. Elle, on l'appellerait « madame, mère du licencié » et cette vieille poseuse de Pham qui se vante toujours de son fils sergent de milice en crèverait de dépit.

Oui, ce serait là une grande joie. Même s'il n'obtenait que le simple diplôme de bachelier, ce serait l'exemption à vie de toutes les corvées.

Au fait, ne vaudrait-il pas mieux qu'il devint interprète au Gouvernement général ? à la Résidence de Hâdong, plutôt. Ces postes rapportent beaucoup d'argent, dit-on, et pour peu qu'il se fît quelques amis dans la place, on pourrait caser Nghia et Ba, ses oncles, l'un comme cuisinier du Résident et l'autre comme cocher. Quant à son dadais de père qu'en ferait-on ? N'ayant pas de métier on l'emploierait comme coolie d'abord, puis aide-boy ou même jardinier. Planton, ce serait parfait : il y a une solde assurée. Plus d'angoisse pour la pluie ou la sécheresse. . . . Plus de travail pénible dans la rizière où le soleil brûle les échine. . . . Sans compter que, désormais, tout s'arrangerait aisément pour les questions de village. Les notables nous craindraient et lors des répartitions de rizières communales les meilleures seraient pour nous ; d'ailleurs nous.

— Eêêp, Eêêp, cria dédaigneusement le saïs d'une victoria qui arrivait au galop de ses deux petits chevaux. Thi-Thuân eut à peine le temps de se garer sous un porche pour laisser passer l'équipage. En se retournant elle s'aperçut qu'elle était à la pagode du Cheval Blanc.

— Tiens, pensa-t-elle, si une fois encore j'interrogeais le sort ?

Elle pénétra dans le vestibule gardé aux quatre coins par d'énormes grues, emblèmes de la longévité. Dans le temple, à l'atmosphère lourde d'encens, régnait une obscurité presque complète et l'on n'entrevoyait, tout au fond, que de vagues reflets de dorure adoucis et les taches lumineuses des baguettes parfumées qui brûlaient lentement.

Thi-thuân, émue par l'austérité du lieu, déposa sans bruit ses paniers dans un coin et s'avança vers l'autel, un paquet de jossticks à la main. Les ayant allumés à un lampadaire, elle les éleva à la hauteur du front, plusieurs fois, puis agenouillée, les mains jointes au-dessus de la tête, elle pria : « Salut au Bouddah, Salut au Saint, Salut à la Déesse. Je suis Trân-thi-Thuân, âgée de vingt-cinq ans, du village de Yên-hoa. Me trouvant sur le point d'accoucher je supplie la Sainte Quan-Am, la vénérée donneuse d'enfants, de m'accorder sa protection. Que mes couches soient heureuses. Que mon nouveau-né ait la santé. Je demande aussi qu'il me soit révélé, par une fiche divinatoire que je vais

tirer là, sur l'autel, si je dois avoir une fille ou un garçon. *Nam-vo-a-zi-Dà-phat* (1).

Après de multiples saluts et génuflexions, elle se leva et piqua les jossticks dans la cendre d'un brûle-parfum, mit quelques sapèques sur



l'autel, et tira d'un tube une tablette en bois laqué rouge couverte de caractères. Se dirigeant alors vers le gardien de la pagode elle lui remit douze sapèques et tendit son morceau de bois.

— Numéro 60, cria l'homme sans lever la tête. Puis il ramassa la fiche et alla la replacer dans le tube.

Cependant d'un angle du temple un vieux bonze s'était levé et dans un amas énorme de papier cherchait une feuille. Thi-Thuân dut verser encore dix sapèques et le religieux lut « Fiche n° 60 qui traite des choses de la vie courante et donne les présages pour les personnes n'appartenant pas à la pagode.

Ecoutez l'oracle :

Le génie qui se tient à la montagne de Bông-lai, parcourant des milliers de stades, accourt. Il franchit monts et rivières ; parmi la lune et les nuages d'automne qui éclairent les fleuves et les collines, il arrive et parle.

Le chiffre cyclique, dit-il, nous apprend que la grotte des fées est maintenant sur la terre. Le printemps est florissant, des bourgeons

(1) Prononciation annamite de la formule chinoise Nan ou o mi tous fou, invocation adressée à Amitabha.

éclosent. Un diamant naîtra qui n'aura pas de prix ; la main du génie qui planta ce rameau eut tant et tant de peine.

— Femme, ajouta-t-il, la chose est sûre, tu accoucheras d'un garçon. »

Et le bonze ayant mis l'argent dans une sébile se replongea dans ses grimoires.

L'heureuse Thi-Thuân reprit son chemin. Bien qu'il fût plus de cinq heures, la chaleur était vive encore sur la route où les marchandes, le fléau sur l'épaule, trottaient au balancement cadencé de leurs paniers. Derrière, une file de brouettes avançaient avec peine, faisant grincer aigrement leurs mauvaises roues de bois.

Affolée par la corne d'une automobile, une vache traversa la chaussée, en trombe ; Thi-Thuân en fut presque renversée.

— Nam-vô, Kouan-thê-âm-bô-tat (1) prononça-t-elle rapidement et plusieurs fois de suite, car c'est là un bien mauvais présage pour une femme enceinte.

— Quelle fatigue aussi, murmura-t-elle. Ce chemin s'allonge un peu plus à chacun de mes pas Arriverai-je jamais au but de ma course ?

Mais une auberge s'offrait et quelques tasses de thé chaud et parfumé remirent un peu la voyageuse.

Un mendiant aveugle, se traînant sur les mains et les pieds, implora, tête : « Je vous salue, messieurs, je vous salue, mesdames. Salut aussi à vous, maîtres, salut à vous, mesdemoiselles. Mon pauvre corps a perdu ses yeux, mes pieds ne peuvent plus me porter. Ne sachant où m'adresser, j'implore sur les marchés, je supplie sur les chemins . . . Pitié, Messieurs ! Pitié, Mesdames !, reprenait obstinément la voix nasillarde. Une aumône pour mon riz, une obole pour ma soupe ! J'ai faim, ô combien j'ai faim ! »

Thi-Thuân, qui venait de payer son thé, compta ce qui lui restait d'argent et jeta deux sapèques à l'infirme.

— Koua, koua. Lao-oua. Lao-oua, croassa un corbeau perché sur la paillote.

— Quelle déveine, pensa Thi-Thuân, encore un indice de malheur.

Baissant les yeux pour ne pas apercevoir l'oiseau de mauvais augure, elle partit précipitamment. Elle luttait de tout son courage contre la fatigue, s'arrêtant souvent pour reprendre haleine ; malgré son énergie, elle dut bientôt s'asseoir sur un tas de cailloux au bord du chemin. Que faire ? Le village était loin encore ; à une heure de marche, certainement . . .

(1) Invocation qu'on adresse plus spécialement à Quan-âm, la Kouan Yin chinoise.

Tandis qu'elle se désolait ainsi, elle aperçut un vieux pousse-pousse en fer, délabré, qui s'avavançait à vide.

— *Frère pousse*, dit-elle à l'homme-cheval, combien veux-tu pour me mener à Yèn-Iloa ?

— Dix sous pour le moins, et ce n'est pas trop cher....

— Je t'en donne deux et me montre ainsi bien prodigue.....

— Oh, là là.. ricane l'autre. Avec un ventre comme un *grenier à paddy* on vous offre deux sous. Mais à porter ta seule bedaine les deux sous ne suffiraient pas.....

— Ah, mais tu ne vas pas te mettre à *crier comme une marchande de crevettes* ?..... J'ajoute un sou pour en finir.

Elle grimpe et le véhicule part cahin-caha tandis que la pauvre femme grimace de douleur à chaque cahot.

Le soleil, très bas maintenant, incendie les rizières dont la croûte jaunâtre scintille comme un aveuglant miroir. A travers la plaine où serpente la route se déroule le tableau familial de la campagne tonkinoise : hommes demi-nus, bruns comme le sol, penchés sur la glèbe qu'ils remuent à grands coups de leurs pioches rudimentaires ; femmes aux échines maigres, se courbant et se relevant d'un mouvement régulier pour repiquer les touffes de riz ; buffles gris, aux formes massives et puissantes, voluptueusement vautrés dans la boue, leurs cornes plates, rejetées vers le garrot, émergeant seules de la vase.

A la nuit seulement Thi-Thuân atteignit le village. A peine arrivée, elle courut à la cuisine et tomba sur lit de camp, soutenue par quelques voisines accourues à son appel. Vite, selon l'immuable usage, un brasero sous le lit ; et la sage-femme était mandée. Thi-Thuân poussait maintenant de continuels gémissements et des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage. Mais personne ne songeait à s'en préoccuper, toutes les commères jacassaient, discutaient, criaillaient à l'envi.

— Mais, disait dame Phun (1), lorsque j'ai eu mon dernier, le petit Testicule (2), j'avais, la veille, rêvé d'un ours ; et le présage ne m'a pas trompée.

— Oh ! répliqua une autre, pour être sûre d'avoir un garçon il n'y a qu'à cacher une hachette sous le lit.

— Cela ne réussit pas toujours, reprit une troisième. Lors de mon avant-dernière grossesse, je l'avais fait, et ce fut ma petite Truie (3) qui vint au monde.

(1) Prononcez Founn.

(2 et 3) Par superstition les Annamites donnent à leurs enfants des noms or-
duriens ; ils espèrent ainsi éloigner les sévices des mauvais esprits.

La sage-femme qui entraît arrêta un moment leurs bavardages. Elle était suivie, ainsi qu'il convient à toute personne de qualité d'une petite servante portant la boîte ronde, laquée de rouge et rehaussée d'or, qui renfermait la trousse à médicaments, le tabac et l'inséparable chique. Elle commença à masser lentement, avec un pilon le ventre de la patiente qui poussait des hurlements nourris — Assez, lui dit-elle impatientée. Nous savons toutes ce que c'est que d'accoucher. Ce n'est pas la peine de hurler à en *perdre les trois âmes et les neufs esprits*.

Puis montée sur le lit et se suspendant des mains à une poutre du toit, elle reprit ses massages, avec le pied maintenant en pesant de tout son poids. Malgré tous ses efforts la délivrance tardait ; inquiète elle murmura :

— Je vais donner la portion des deux substances.. Duc, ordonna-t-elle à sa servante, cours me chercher.....

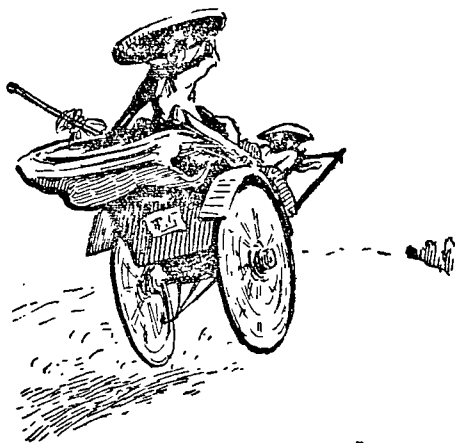
— Pas la peine, déclara la vieille Thuoc, sur un ton tranchant ; quand l'enfant ne vient pas il n'y a qu'un seul moyen de hâter l'évènement : *c'est de jeter l'étoffe*. Frère Thuân, cria-t-elle au mari qui fumait tranquillement dans la cour, viens ici et prépare ta ceinture.

La vieille, suivie de tous les spectateurs, y compris la sage-femme qui planta là sa malade, se rendit derrière la maison. Thuân, sur les conseils de la commère, roula sa ceinture en boule et la jeta de toutes ses forces par-dessus le faite de la maison. Pêle-mêle, criant et se bousculant, tous coururent de l'autre côté. Une immense clameur de joie indiqua que la ceinture était arrivée jusqu'à terre, et couvrit en même temps le cri suprême de sœur Thuân. Quand on rentra tout était fini.

La sage-femme au moyen d'une lame de bambou — le métal étant défendu — sépara l'enfant de la mère et, procédant à la toilette déclara :

— C'est une fille !

— Encore une fille ! cria Thi-Thuân qui malgré sa faiblesse s'était soulevée à demi sur le lit de camp. Quel guignon ! Ah ! la vache et le corbeau m'ont porté malheur !....



Elle retomba épuisée.

Et c'est ainsi que naquit la jeune Hīm, prénom que nous ne traduirons pas par bienséance.

Le lendemain le bébé ayant sali ses premiers langes, on en barbouilla neuf sapèques que l'on cloua sur le pas de la porte. Grâce à cette précaution les neuf âmes de l'enfant, quoiqu'il dût arriver, ne pourraient quitter son corps.

II

C'est en longeant le Fleuve-Rouge par une large digue plantée de goyaviers dont les fruits savoureux répandent un parfum pénétrant que l'on arrive à Yèn-Hoa, le village de la Concorde Paisible. Au pied même de la chaussée s'éparpillent les cases, ceintes de haies d'hibiscus aux fleurs sanglantes, de bananiers et de bambous au feuillage bruissant d'où s'élève le monotone roucoulement des tourterelles et l'appel rauque des crabiers. Une large place, sur laquelle on a bâti la maison commune et la pagode du Dragon Noir, partage le village en deux hameaux : Yèn-Hoa supérieur et Yèn-Hoa inférieur.

C'est au centre de ce dernier quartier, autour d'une chapelle rustique, en pisé et en chaume, que s'est groupée la fraction catholique du village, la moitié environ des trois cent cinquante inscrits qui figurent sur les rôles d'impôts.

Catholiques et bouddhistes vivent, en somme, en assez bonne intelligence. Les garçons et les filles du clan catholique ne vont pas, il est vrai, se marier chez les païens ; il faut bien dire aussi qu'il arrive maintes fois que pour des motifs futiles les femmes des deux partis se prennent aux cheveux, se hurlant réciproquement des injures peu en honneur dans les milieux distingués et rigoristes. Néanmoins, grâce au tact des notables, tous les gros conflits sont généralement évités. Les catholiques ne se font pas trop tirer l'oreille pour participer aux dépenses communes et c'est ainsi que le village a pu, il y a une dizaine d'années, construire un grand réservoir qui profite surtout aux bouddhistes.

L'esprit de conciliation des notables chrétiens va si loin qu'ils n'hésitent pas à payer leur quote part pour les réparations à la pagode et les fêtes des génies. Ils ne prennent point part aux processions, mais ils daignent assister aux festins et toucher leur part de victuailles.

Les enfants, eux, sont bien moins raisonnables et très peu tolérants. Pour un oui, ou pour un non, au beau milieu d'une partie de jeux pleine d'entrain, deux bambins s'attrapent et le combat dégénère en une mêlée générale qui s'apaise seulement à l'apparition des vieillards armés de leurs bâtons de ronde. Chaque échauffourée est suivie d'une période de provocations. Dès qu'une bande de gnos

bouddhistes aperçoit un groupe d'enfants chrétiens, les premiers prennent un air insolent et se mettent à chanter sotto voce :

A-zi-men ! A-zi-men !
Salut
Au seigneur Zé-Su
Assis dans la grotte de pierre,
Tout nu
On voit.....

Et les autres ripostent un peu plus fort :

Nam-vô ! Nam-vô !
Bouddha A-Zi-Da
Je trouve une pioche (abandonnée)
Quel en est le propriétaire ! (1)

Le chœur bouddhiste réplique :

Le père catholique mange tant de riz
Qu'il en attrape la diarrhée.
Il aime si fort les sucreries
Qu'il s'oublie dans ses souliers...
.....
A-Zi-Men ! (Amen)
Salut ! maître du ciel ;
Que dans les siècles des siècles,
Tu sois honoré.

Les chants sont hurlés maintenant et toute la marmaille du village est accourue. Les catholiques s'époumonent en chœur :

Nam vô ! Nam vô !
Bouddha clément !
Je jette le manche de la pioche.
Et je mets le fer dans mon sac (2).
Nam-vô (3)
On prend déjà quatre sous sur un ; (en impôts).
Les gens opprimés sont malheureux
Et ils continuent à faire le Nam-vô.

(1) Reproche de fainéantise adressé aux bonzes.

(2) Reproche de fainéantise.

(3) Invocation bouddhique.

Puis sur un geste, un mot, un coup d'œil, la bataille s'engage à nouveau

..... A l'Est du village les cases des Tràn occupaient un large quadrilatère touchant d'une part la place du marché et bordant de l'autre une mare plantée de lotus aux larges feuilles de velours vert. La famille Tràn, autrefois la plus riche de la région, avait perdu beaucoup de son importance. Elle jouissait cependant d'une certaine considération grâce à son chef, l'oncle Phưc, appelé respectueusement « Monsieur Caï » titre que lui valait son rang de Thu-Chi, « signant le premier sur les papiers », en un mot de chef des notables.

Monsieur le Premier n'a que soixante ans, mais c'est un très vieil homme dans ce pays où l'exubérance de la vie mûrit et détruit, plus vite que partout ailleurs, les êtres et les choses. Il est grand et maigre, un peu voûté. La figure plissée, sèche et osseuse se couronne de rares cheveux blancs, — de cheveux d'argent dit-on en Annam, — tordus en un maigre chignon. Une moustache clairsemée et une barbiche de bouc, un nez large, épaté, des yeux sans vie, s'abritant sous des paupières alourdies, complètent cette physionomie, banale dans le pays.

Sa longue tunique a été noire, assurent les anciens. Les manches trop étroites ; selon la mode indigène, laissent passer les coudes et révèlent un linge de corps qui, peut être, fut blanc. De larges pièces, mal ajustées et grossièrement cousues, s'essayaient en vain à donner au vêtement un air décent..... Mais l'étoffe est vieille comme *Monsieur Premier* dont toute la dignité tient dans l'allure, Monsieur Premier n'est pas à vrai dire un lettré ; il est suffisamment instruit, pourtant, pour rédiger un acte privé ou une lettre officielle. Il lit même les communications que lui adressent les autorités, encore que ce soit là une pénible besogne.

Comme toutes les vieilles gens d'Annam, qui n'ont pas été touchées par le vent d'impiété qui souffle sur les jeunes générations, il est respectueux des gestes et des coutumes transmis par les ancêtres. En sa qualité de magistrat du village, il ne tolère à ce sujet aucune infraction ; et les gens de sa famille, comme ses administrés, doivent veiller à la stricte observation des formes consacrées. Qu'il s'agisse de la cession annuelle des rizières publiques de la hiérarchie des fonctionnaires et notables dans les festins de longévité ou les fêtes des génies, de la répartition des impôts ou de l'élection aux fonctions communales, toujours et partout, les rites et les vieilles coutumes doivent être suivis. Le Dinh (1) comme la pagode du village ou le temple du *Génie*

au Pied Unique qui, à tour de rôle, réunissent les habitants pour les fêtes, sont par lui entretenus avec le même soin. L'instituteur, le bonze ou le prêtre taoïste reçoivent respectivement la part de rizières qui leur est due.

Est-il confucianiste, bouddhiste ou taoïste ? Nul ne pourrait le dire. Comme pour la majorité de ses compatriotes son concept religieux n'est pas bien défini. Après avoir fait célébrer la fête du Génie tutélaire du village, nommé par le Souverain, il assiste aux cérémonies en l'honneur des lettrés reçus aux examens ; il prend part aux réunions organisées par la pagode et y officie, même, certains jours ; mais s'il a un malade chez lui ou s'il arrive qu'une épidémie, une calamité, frappe la région, il n'hésite pas à mander les sorciers pour pratiquer des exorcismes.



Comment son âme simple de paysan s'en tiendrait-elle à la beauté des dogmes bouddhiques ? Il faudrait, pour cela qu'il put lire les livres sacrés, ce qui serait vraiment merveilleux si l'on considère que les prêtres de cette religion, eux-mêmes, ignorent jusqu'au sens des formules qu'ils débitent journallement. Demandez à un bonze le nom des statues qui ornent les autels de son temple ? Il sera bien incapable de vous le dire et se contentera d'expressions vagues telles que : le gros

bouddah, le bouddah maigre, le dieu des richesses, la donneuse d'enfants, le génie du feu, etc. Jamais il n'a su le nom sanscrit du dieu et se trouve dans l'impossibilité absolue de vous fournir les moindres détails sur la vie du personnage représenté là, en bois, en pierre ou en bronze, et devant lequel il s'agenouille plusieurs fois par jour.

Pour ce peuple annamite une seule religion existe : le culte des ancêtres. Comme le pensèrent les anciennes races indo-européenne, il ne croit pas que la mort soit une disparition complète de l'être mais plutôt un simple changement d'état. A la minute où la vie cesse, l'esprit ne s'anéantit pas définitivement, dit-il ; il ne va pas non plus habiter un empyrée mais il reste autour des vivants, participe à leur vie, souffre de leurs peines et se réjouit de leurs joies. Le tombeau n'est pour lui qu'une demeure, un point d'attache. Et de même qu'au

moment de la sépulture on a soin de brûler sur la tombe des objets votifs en papier qui se transforment, aussitôt, en objets réels nécessaires au défunt, de même les vivants doivent entretenir, par des offrandes journalières, cette seconde vie des morts.

Toute âme qui n'a pas sa sépulture fixée par un tertre et par la tablette placée sur l'autel ancestral est errante. Dès lors elle tourmente les vivants car elle souffre du froid et surtout de la faim ; et l'on peut, par les nuits noires, ouïr ses gémissements et ses plaintes. N'est-ce pas pour apaiser ces revenants besogneux qu'à la fête du 15^e jour du 7^e mois on jette au vent des bols de soupe de riz : la bouillie des affamés ?

Ces croyances font que ces simples enfants d'Annam vivent tenaillés par la crainte, qu'après leur mort, aucun culte ne leur soit rendu ; ils tremblent qu'on oublie, à l'égard de leur âme, les rites cultuels. Il est donc essentiel d'avoir un descendant mâle ; si les dieux vous le refusent vous devez recourir au divorce, à la polygamie, voire même aux achats d'enfants en vue d'avoir le fils qui, aux jours anniversaires, offrira aux âmes des disparus les parts de victuailles dont elles ont besoin.

Dans sa famille, Monsieur Premier est le prêtre de ce culte ; sa maison elle-même en acquiert quelque majesté et s'élève au centre du terrain appartenant de toute éternité au Trân, fils ou neveux.

Monsieur Premier, au moment de la construction avait eu soin d'observer tous les rites légués par les ancêtres. Le géomancien avait choisi avec minutie l'emplacement et déterminé, d'après l'âge du propriétaire (mois, jour et heure de sa naissance) les dimensions à donner à la construction. Les maçons trouvés, on avait confié le soin d'éteindre la chaux à un ouvrier doux de caractère ; quant aux charpentiers, ils durent n'employer aucune pièce de bois qui eût des traces de baïres afin d'éviter des catastrophes terribles aux futurs habitants de la maison. Enfin quand les travaux furent terminés, comme il ne voulait pas risquer la mort en essayant les plâtres, Monsieur Premier pria un ami d'habiter la maison durant quelques mois. Cette bâtisse avait grande allure avec sa façade en briques, son toit de tuiles rouges brunies par le temps, relevé aux angles de dauphins vernis, et surmonté, au faite, d'un Thai Cuc (1) en poterie polychrome.

Elle comprenait trois corps de bâtiments placés en enfilade et séparés par de petites cours. Le premier servant d'antichambre aux nombreux solliciteurs qui venaient chaque jour porter leurs doléances devant « Monsieur le Premier » ; lui-même se tenait assez généralement

(1) Symbole du chaos.

dans le second ; c'est là qu'il réglait les contestations entre membres de la famille et qu'il prenait ses repas. Le dernier bâtiment partagé en trois compartiments, comprenait à droite la chambre de M. Cai, à gauche celle de sa mère et au milieu l'autel ancestral que sa qualité de chef de famille lui faisait un devoir d'entretenir. Là, aux jours de fêtes rituelles, on voyait défiler tous les Tràn, grands et petits, qui venaient faire leurs lâys (1) et offrir leurs vœux aux ancêtres dont les noms figuraient sur de petites tablettes rouges.

Dans les cours s'élevaient, à droite et à gauche, les cases des fils de M. Cai. *Qui*, l'ainé, actuellement sous-chef de canton, Iliên, le second, maire du village ; le plus jeune, *Riu*, qui gérât les propriétés du père.

Au delà encore, et presque en bordure du terrain, s'élevaient les paillotes des parents de la branche cadette, les trois neveux, les pauvres de la famille.

Les deux frères de M. Cai étaient morts prématurément ; leurs enfants sans fortune avait dû aller gagner leur vie à la ville : Nghia était cuisinier chez *M. Quatre-Z-Yeux*, un commis de Douanes ; Nhung, cocher de *M. Barbe Bariolée* (2), fabricant de voitures « bounbott » (3), enfin, Thuân, le mari de l'accouchée, vivait pauvrement des revenus d'un maigre champ et d'un jardin.

Tout le monde était marié ; cela faisait avec les enfants et les domestiques une communauté de cinquante personnes, environ, sur laquelle s'étendait l'autorité de M. Cai. Il avait assez fréquemment à intervenir. Mesdames Nhung et Nghia, ne recevant de leurs maris, habitant la ville, que de maigres subsides, étaient jalouses de leurs cousines, mieux partagées et il en résultait parfois de furieuses prises de bec. Madame Nghia, principalement, avait un caractère épineux, assisté de poings robustes, ce qui l'incitait à distribuer les horions avec autant de facilité que l'injure.

Et c'est dans ce milieu que devait grandir la petite Him :

Son allaitement avait été difficile. Bien que madame Thuân, trois jours après sa délivrance, eût fait cuire neuf feuilles de jaquier et se fut lavé le sein avec cette tisane, son lait ne venait pas. Elle se massa, alors, avec un gros peigne, mangea le pied d'un cochon noir et absorba des fleurs vertes de bananiers. Rien n'y fit et la mère dut, selon l'usage, mastiquer des cuillerées de riz cru qu'elle dégorgeait, ensuite, dans la bouche de l'enfant.

(1) Prosternations.

(2) Sobriquets sous lesquels les Anuamites désignent les Européens barbus ou portant des lunettes.

(3) Pousse-Pousse.

Un an après l'accouchement, eut lieu le grand sacrifice des relevailles. Dans la cour fut édifié un petit autel portant neuf morceaux cuits de mamelles de truie, des crabes, des escargots, des gâteaux, des hachis, des chiques de bétel, un flacon d'alcool, des fruits, des jossticks, des barres d'or et d'argent en papier et douze paires de souliers de petite fille. Ayant récité une invocation à la *Fée de la procréation* et à ses douze suivantes, afin de mettre l'enfant sous leur protection, la ba do (1) céda la place à sœur Thuân. Celle-ci, la petite Him dans les bras, vint s'agenouiller devant l'autel et se contenta de s'incliner de multiples fois en murmurant : « Je vous salue, ô fée, je vous salue dix mille fois ». De la sorte l'enfant était assurée de la protection d'une bà mu, d'un génie féminin. Il ne restait qu'une dernière formalité à remplir — très importante celle-là — tirer l'horoscope. On avait disposé à côté de l'autel, sur une natte, du fil, des ciseaux, des étoffes, un bracelet, un collier, un bol et un panier à riz. Le bébé fut amené devant cet étalage afin de voir ce qu'il allait choisir. Les yeux étaient fixés anxieusement sur les menottes qui ramaient l'air de tous côtés, car de ce choix on déduirait l'avenir. . . . Et voilà que l'enfant saisit le bracelet ! « Elle sera coquette, murmura tante Nghia avec un air pincé. Pourvu qu'elle ne devienne pas paresseuse et prodigue ! »

Pour l'instant, elle n'est pas belle, la petite Him, car on lui a rasé les sourcils et les cheveux. Et cette tête nue comme un œuf, avec un petit nez écrasé, n'est que drôle. Ses premiers vêtements furent confectionnés dans les habits hors d'usage de M. Cai, afin que l'enfant reçut des dieux une longue vie. Elle porte maintenant un petit caraco blanc et une culotte sans fond ; sa coiffure est une sorte de couronne qui laisse le sommet du crâne à nu, permettant l'évaporation du âm, du principe femelle, dont la présence empêche, chez les enfants, le crâne de se solidifier.

Allongée dans un hamac Him pleurniche sans cesse tandis que Nuôi, la petite servante, la balance nonchalamment, gagnée peu à peu par la lassitude et le sommeil. Mais l'enfant éternue bruyamment ; Nuôi se réveille et crie à tue tête. « Vivez cent ans, portez-vous bien ! » Ces souhaits ne semblent pas du goût de l'enfant qui se remet à geindre. Pour essayer de l'apaiser, la petite Nuôi chantonne pour la vingtième fois.

(1) Sage-femme.

Au jour de la troisième lune, au printemps,
La grenouille étranglera le serpent
Et dans les champs, le traînera
Le porc, du tigre couché, la robe lèchera
Une douzaine de cakis avaleront le vieillard de quatre-vingts ans ;
Une poignée de riz dévorera l'enfant de dix ans.
L'homme ivre sera mangé par le poulet cuit et la bouteille d'alcool,
L'anguille, allongée, laissera la nasse lui entrer dans le col
Une bande de sauterelles s'en ira attaquer le goujon,
Les semis de riz, pour dévorer le bœuf, sauteront,
Les roseaux guetteront le buffle et le saisiront,
Les petits poussins chercheront à prendre le faucon
Et les moineaux, au pélican, la tête casseront.

Comme Him restait chétive et frêle la mère, avec obstination, racontait à tous que la vache et le corbeau rencontrés le jour de ses couches lui avaient porté malheur. Et de jour en jour cette idée s'ancrait davantage dans la cervelle de la pauvre femme, d'autant que les remèdes des médecastres, comme les exorcismes des sorciers, restaient impuissants.

A trois ans, l'enfant n'était encore qu'un petit chat maigre qui vomissait sa nourriture et passait les jours et les nuits à geindre.

Or, voilà qu'au marché, Madame Tuân entendit des gens du hameau de Dinh-huong parler d'une pythonisse très experte dans l'art de conjurer les sorts. Sans tarder, les malheureux parents vêtus tous deux de leurs plus beaux habits se rendirent auprès de la guérisseuse. Ils s'étaient bien faits précéder de la petite Nuôi qui portait sur la tête un plateau d'offrandes. Mais cela ne suffit pas et il fallut un pourboire de quelques « tiens » (1) pour décider la femme à venir examiner l'enfant.

Mise en présence de Him, la Bà Côt disposa sur le lit de camp un bol de riz dans lequel elle planta neuf josticks allumés. Prenant alors en main un autre paquet de bâtonnets, elle se mit à faire des incantations pour appeler l'âme d'un ancêtre de la famille. Le défunt se rendit de bonne grâce à cet appel et au bout d'un moment la devineresse, assise et le visage caché derrière un éventail, commença à voix basse une conversation avec l'âme.

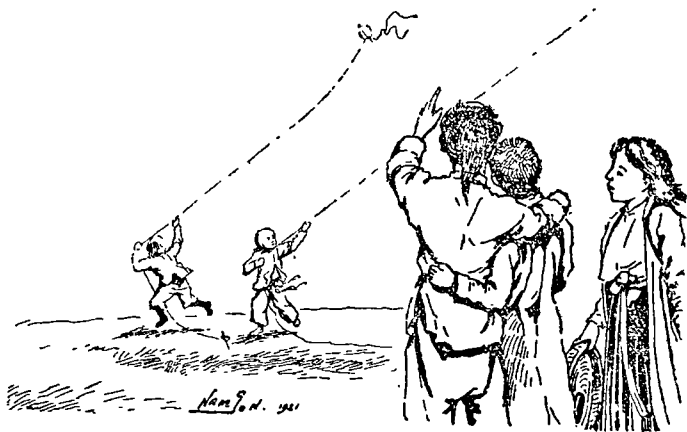
Longtemps après elle rendit son oracle : « L'enfant a mal au ventre et vomit sa nourriture parce qu'un esprit malin est en elle et lui

(1) Ligatures de sapèques.

donne des *coliques violentes comme une tempête*. Il faudra, sans tarder, remplir une bouteille d'eau puisée dans une barque et la faire boire à la malade. Vérifiez en outre la chevelure de la personne qui lui a donné le sein : il doit y avoir quelques cheveux emmêlés. On saisira ces cheveux et on les arrachera d'un coup sec, cela coupera les coliques. Enfin, pour tarir ses pleurs, il suffira d'aller prendre un morceau de bois dans la porcherie voisine et, subrepticement, de le jeter sous la couche de la petite.

Ces prescriptions furent suivies à la lettre et l'enfant guérit ; mais elle resta débile et sujette à de fréquents malaises.

Vers l'âge de cinq ans, elle parut se fortifier un peu, mais pas assez pour prendre sa part des durs travaux de la maison. D'ailleurs sa



sœur Duroc, plus grande, se chargeait des soins du ménage, de sorte que la jeune Him put à son gré passer ses journées à jouer sur la place du village.

Le matin, son bol de riz avalé, elle courait rejoindre la marmaille rassemblée près de la maison commune ou vers les paillotes du marché. Son cousin Bich, le fils de M. Riu, était l'organisateur des jeux. Au printemps, c'était le volant qu'on lançait en se servant du pied comme d'une raquette ; au 5^e mois, on lâchait les cerfs-volants munis de leurs gros sifflets qui poussaient jour et nuit leur plainte de sirène en vue d'éloigner la peste. Les cerfs-volants de Bich étaient toujours les plus beaux ; les uns avaient la forme de gros tonneaux, d'autres représentaient des papillons ou des hirondelles ; Him admirait beaucoup son parent.

Les jours de pluie, abritée dans le Dinh, toute la bande jouait au « Nôu na nôu nông » Par groupe de trois, les enfants s'assayaient à terre, les pieds en avant. Le chef du jeu, en touchant à chaque mot, alternativement, le pied d'un joueur chantait :

Nôu na, nôu nông
Cygne femelle et mâle poisson
Pied en or, pied en argent,
Touche à droite, touche derrière,
Touche la tête de l'aïeul l'éléphant,
Frappe en haut, frappe en arrière,
Du pigeon, frappe la rizière ;
A la fin il faut se sauver.

Celui qui était touché, au dernier mot, devait retirer son pied et le jeu recommençait ; si le joueur désigné n'avait pas le temps de s'éloigner, il était exclus du jeu et devait faire le chien.

Et le chanteur reprenait :

« Je touche le poisson Mè
Opprimant le poisson Chep
Le pied le plus joli,
Fera le commerce de levure,
Quant au vilain pied noirci,
Il restera à la mesure,
Et fera le chien ou le chat. »

Le vaincu, cette fois-ci, faisait le marchand de levure ; un troisième devenait le propriétaire.

Propriétaire et chien s'étant placés dans un coin, le marchand de levure s'avancait en criant :

« Qui veut acheter de la levure ?
Quelle levure ?
De la levure d'or.
De la levure d'or ? Inutile. Va la vendre ailleurs.

Le marchand ayant fait un détour se présentait à nouveau :

Qui veut de la levure ?
Quelle levure ?
De la levure d'argent.
Apporte-la ici.

Le marchand faisait quelques pas mais le chien se précipitait sur lui en aboyant et en cherchant à la mordre.

Puis le jeu recommençait.

III

En cette année du Singe les affaires allaient mal chez sœur Thuân. La récolte des vers-à-soie, leur meilleur revenu, avait été médiocre et l'impôt très lourd.

Pour comble de soucis, le mari devait prendre, l'année suivante, la charge de majordome du village (Dang-cai) c'est-à-dire qu'il aurait à organiser toutes les fêtes, toutes les jouissances de Yèn-hoa. Il estimait que cet honneur allait lui coûter une centaine de piastres, environ, et c'était une grosse somme pour son budget. D'autre part, refuser cette mission, c'était perdre son rang de préséance dans la commune et renoncer, pour toujours, à l'espoir d'être « notable majeur ». Quelle honte serait pour ses parents cet aveu de sa médiocrité. Monsieur Premier, dans sa colère, serait bien capable de l'exclure à tout jamais de la famille..... Terrible disgrâce..... Et devant quel autel, alors, devant quelle tablette, irait-il faire ses *lay* aux jours rituels ?

Cent piastres. Où les trouver ? A qui les emprunter ? Même en engageant tout son bien il ne pourrait réunir une pareille somme..... On aurait bien vendu la fille aînée, Dư-oc, mais il eût fallu la remplacer par quelqu'un pour le repiquage..... d'ailleurs elle était fiancée déjà. Si Him avait été plus grande on aurait pu la louer ; mais malgré ses seize ans bien sonnés elle demeurerait délicate. En somme, pour quoi ne point porter la question devant Mr. Cai lui-même, puisqu'il était le chef de la famille et prétendait y exercer l'autorité ?

Ils discutèrent longuement et Monsieur Premier finit par le décider à se rendre à la ville pour y entrer au service des Occidentaux. Ne pouvant s'engager comme boy ou saïs, ce qui serait évidemment plus relevé et moins pénible, il pouvait toujours être terrassier, cela n'exige aucun apprentissage.

— Les Occidentaux payent bien, conclut-il, avec un peu d'économie, tu pourrais, au bout d'une année, avoir la somme nécessaire à l'accomplissement de tes fonctions de majordome. Pendant ton absence je veillerai sur les tiens et ferai cultiver tes champs.

Thuân partit donc plein d'espérances et d'inquiétudes aussi. Il avait une peur horrible des Tâys (1) que tout le monde disait si

(1) Occidentaux.

cruels. Son enfance avait été bercée par des récits de leurs méfaits, les plus extravagants.

.

A piocher tout le jour, au grand soleil, le travail était pénible ; et le Chinois qui l'employait, ayant acheté en sous-main cette entreprise à un Européen, était obligé d'exiger un travail de forçat de ses coolies pour rentrer dans ses débours et retirer son bénéfice. A la nuit noire, éreinté, Thuân regagnait son auberge, mangeait goulûment quelques bolées de riz et s'allongeait sur le lit de camp où il dormait au milieu d'inconnus, pour la plupart coolies comme lui.

Qu'elles étaient loin les bonnes veillées du village, sous les banians de la pagode, où l'on restait bien avant dans la nuit à écouter les sages vieillards conter des histoires des temps passés.

A l'aube le cai-coolie l'appelait et il fallait recommencer. Parfois la lassitude le prenait, un immense découragement entraînait en lui avec le désir lancinant de fuir, au plus tôt, vers le village, de reprendre sa saine vie de paysan. Mais alors un autre effroi le secouait : il songeait aux reproches de sa femme, des siens, de tous ces Trân à jamais déshonorés du fait qu'un des leurs, n'ayant pu remplir une des charges du village, serait déclassé et placé au rang des gardiens de pagode ou des batteurs de crécelle.

Cependant après quelques semaines de cedurexil, l'accoutumance vint. A la fin du premier trimestre, Thuân revint au village rapportant quatorze piastres. Ce fut une grande fête et l'on écornait le capital afin de faire un peu bombance.

Le lendemain, grave entretien entre les deux époux au sujet de l'emploi de cet argent.

— On pourrait le confier à M. Cai, proposa naïvement le mari.

— *Tu es bête comme un chien*, reprit la femme en colère. Lui donner de l'argent. il ira le jouer ou il le prêtera aux voisins pour en tirer intérêts. Et quand nous irons réclamer notre bien il ne pourra nous le rendre et cela fera des histoires à n'en plus finir. Tiens, tu devrais plutôt m'acheter un pantalon de crépon et un cai-ao (1) de filoselle afin qu'aux jours de fête, chez l'oncle, je ne sois pas vêtue comme une mendicante, que je ne fasse plus rire les gens.

— Pas de simagrées, *Tu veux relever le nez*? Tout le monde sait que nous ne sommes pas des richards. Gardons notre argent et dans

(1) Tunique.

quelques mois achetons la mare des Liên qui chaque année donne un si beau revenu en poissons.

— Que je le garde, moi, répliqua furieusement la femme. Ah ! non ! On me le volerait et j'entendrais tes reproches et tes criaileries jusqu'à la fin de mes jours.

Après de longues discussions, ils finirent par s'entendre : ils achèteraient un collier et un bracelet en argent pour la petite Him.

Au voyage suivant sœur Thuân arriva à ses fins et eut son pantalon de soie et sa robe de filoselle ; elle eut même, dans la suite, une paire de sandales à bouts relevés, une ceinture de crépon vert et, enfin, vœu suprême, une paire de boucles d'oreilles en or.

— Songe donc, disait-elle à son mari inquiet de son goût croissant pour la toilette, tout ceci est de l'argent. Quand tu auras besoin d'une somme quelconque on portera l'un de ces objets à la maison des *Die mille choses précieuses* (1) et on nous en donnera le montant sans difficulté.

Thuân, simplet et sans grand énergie, retournait à la ville reprendre sa dure existence.

..... Dame Thuân qui avait été élevée dans un certain luxe ne trouvait pas que son mari eût trop de considération pour elle et jugeait, qu'après tout, ces égards lui étaient dus. Appartenant à la riche famille des Miêu, elle avait été, vers sa quatorzième année, fiancée au jeune Phac, un lettré plein d'avenir ; le mariage devait se faire dès que l'étudiant aurait réussi au concours triennaux.

Le père de Thi-Thuân était un de ces Annamites de la vieille école qui n'ont pas encore accepté l'idée de voir leur pays sous la tutelle de la France et qui détestent les Occidentaux. Il leur reprochait les routes percées à travers les forêts peuplées de génies et de dieux ; les tombes éventrées pour tracer les lignes de chemin de fer ; les bateaux de feu dont les sirènes hurlent dans la nuit effrayant les âmes errantes ; les cadavres des cholériques enterrés dans la chaux.

Pour lui, tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Occidental était maudit et jamais un objet de fabrication étrangère n'était entré dans sa case.

Nombreux sont encore les Annamites qui supportent la domination des Français mais sans vouloir jamais reconnaître la supériorité de notre civilisation. Essayez de les convaincre ? Ils veulent bien admettre que le vainqueur témoigne d'une certaine habileté manuelle laquelle,

(1) Mont de piété.

ajoutent-ils, ne tend qu'à une seule chose : la vitesse. « Et pourquoi, je vous le demande, rechercher en tout cette vertigineuse rapidité ? La vie en est-elle allongée d'un jour et n'aboutit-elle pas, pour tous, fatalement, au même terme ? On va d'Hanoi à Haiphong en trois heures au lieu d'une nuit en chaloupe et de trois jours de jonque. Et après ? En jonque on était à l'aise, on jouait, on flânait, on dormait, et l'on arrivait quand même au bout du voyage ».

— Mais la poste ? le télégraphe ? le téléphone ? direz-vous.

— Belles inventions, vraiment, et de quelle utilité ? Nos ancêtres, ajoutent-ils, vécurent heureux sans cela. Dès qu'on a le malheur d'être éloigné des siens et qu'on est obligé d'attendre une heure ou un jour des nouvelles de parents ou d'amis, on peut tout aussi bien se morfondre une semaine ou un mois de plus.... Et d'ailleurs à quoi servent les lettres ? Les malheurs, on les connaît toujours assez tôt ; quand aux joies elles sont rares et leur durée éphémère ; ne vaut-il pas mieux en retarder la venue et en attendre l'heure ? Le plaisir est tout entier dans l'attente du plaisir.

Et votre médecine ? Parlons-en. Qu'on en excepte la découverte de quelques médicaments à effet immédiat, quinine ou ipéca, par exemple, nos médocastres sont bien supérieurs aux vôtres. Quant à la chirurgie, c'est là une œuvre de sauvages ».

Inutile d'objecter à ces irrédentistes que nombre de leurs compatriotes se servent de nos inventions, bénéficient des commodités que nous apportons à la vie par nos appareils perfectionnés. Narquois ils vous répondront qu'ils agissent, en cela, comme l'Européen qui goûte des mangues et des bananes ou qui prend des femmes du pays ; de part et d'autre, la curiosité satisfaite, on retourne à ses coutumes.

Le vieux Miên ne se gênait pas pour protester ; il traitait même de lâches, de faux-frères indignes du nom d'Annamites ceux qui se mettaient au service des Français et les rebelles, Doc-Tich, Doc-Ngu et Dê-Tham, même, avaient toute son admiration.

Or le sous-préfet de Dan-Phuong, dont dépendait Yên-Hoa, était un ancien interprète élevé à cette dignité pour services rendus à notre cause ; sincèrement ou non, il ne se montrait pas hostile aux Français et à la civilisation occidentale. C'était là une conduite que le vieux Miên désapprouvait et quand il voyait le mandarin venir, en charrette anglaise, faire une enquête ou présider une cérémonie, il n'était pas éloigné d'aller par protestation, se jeter sous les roues de l'attelage maudit.

Ce sous-préfet nouveau style, après avoir entendu vanter la beauté de *M^{lle} Miên*, en fit demander la main pour son fils. Le père refusa catégoriquement alléguant son engagement pris avec Phac.

Le huyên, plein de dépit, proféra les pires menaces contre son rival heureux ; il n'en fallait pas plus pour perdre ce dernier. Un secrétaire qui avait entendu vitupérer son chef, fit venir secrètement un habitant du village de Yên-Hoa depuis longtemps en discussion avec les Phác au sujet d'un bornage. Après lui avoir exposé l'état d'esprit du mandarin, il lui suggéra que le moment était opportun pour reprendre son procès. La victoire était de la sorte absolument certaine ; il n'en coûterait au plaideur que quelques ligatures, juste salaire du donneur de conseils. Une plainte fut bientôt déposée à la sous-préfecture. Le mandarin, heureux d'avoir enfin une arme contre les Phác, envoya un de ses subalternes faire une enquête sans cacher, cela va sans dire ses propres sentiments à l'égard de l'accusé.

L'enquêteur, en homme avisé et qui soigne son avancement reconnu que les torts étaient, de toute évidence, du côté des Phác ; ils devaient payer une lourde amende. Les battus en appelèrent à la préfecture ; mais le sous-préfet, qui savait vivre, fit à son chef un présent royal et le décida ainsi à adopter son point de vue. Cette fois le père Phác fut emprisonné.

Les siens, désespérés, portèrent l'affaire de mandarin en mandarin faisant chaque fois précéder leur enquête de présents coûteux ; puis ils durent, en dernier ressort, se confier à la justice française. Ici, il fut indispensable de graisser non seulement la patte, mais les pattes de nombreux interprètes afin d'obtenir que la requête fût traduite en français ; payer encore les secrétaires pour qu'elle ne fût pas ensevelie dans un carton et, en fin de compte, quand ils eurent gain de cause, ils étaient ruinés.

Le jeune Phác dans le but de venir en aide aux siens s'engagea dans un régiment de tirailleurs, laissant à sa famille les mâu de rizières qu'il reçut comme prime d'engagement ; il dut naturellement abandonner tout projet d'alliance avec la famille Miêu.

Juste à ce moment, Monsieur Premier, qui portait quelque intérêt à son neveu Thuân, songea que la jeune et jolie délaissée serait pour lui un parti convenable. Il fit faire des ouvertures, vite agréées par la mère heureuse de caser sa fille dans une famille honorable. La jeune fille, qu'en la circonstance on n'avait point consultée, éprouva un certain regret en comparant le mari qui lui était échu avec celui qu'elle aurait pu avoir.

Ainsi mariée, Thi-Thuân n'aimait guère son mari ; mais elle le respectait car il était le thầy, le maître. On lui avait enseigné que la vie de la femme comporte bien des devoirs et par dessus tout trois sujétions : jeune fille, elle obéit à ses parents ; femme, à son époux : veuve, à son fils aîné. Depuis l'enfance, encore, elle savait qu'elle

devait être la mère d'une nombreuse descendance et, surtout, avoir un héritier mâle : c'était là un devoir impérieux.

Elle était donc attachée à ce mari, non par amour, mais par ce qu'il représentait le foyer, le toit, l'abri où était venue se fixer sa vie de « *femme au sort incertain comme celui de la lentille des marais* », et qu'elle était ainsi un peu plus garantie contre l'insécurité des lendemains. Dans tout ceci elle n'était ni mieux ni plus mal partagée que la généralité de ses compagnes.

Il n'en faudrait pas conclure que l'amour n'existe pas dans ce pays ; les poètes qui en ont rempli leurs vers n'ont point menti. L'amour violent, l'amour de toutes les races et de toutes les latitudes, la passion irrésistible qui jette les plus sages dans le sentier des folies, tout cela existe..... mais en dehors du mariage. Journallement des drames passionnels se jouent et se dénouent par des suicides ; les acteurs appartiennent à toutes les classes de la société, paysans, lettrés ou mandarins, mais les héroïnes sont presque toujours les prêtresses de l'amour.

Résignée à sa vie médiocre, Thi-Thuàn s'était entièrement consacrée à ses enfants. Him avait été, jour par jour, initiée à tous les travaux de la femme annamite. Chaque matin, levée à l'aube et sans perdre un temps précieux à se peigner ou à se laver, elle s'attelait à la dure besogne. L'aube de la paillote levé, la petite allumait le feu, l'activait à coups précipités d'éventail et faisait chauffer l'eau pour la boisson matinale. Ce n'était pas le thé savoureux de Chine, réservé aux jours de fête, mais l'âcre infusion de feuilles, le nuoc-vôi, amer et astringent. Puis, il fallait, sans lambiner, balayer, puiser de l'eau, donner du grain aux poules et enfin préparer le riz.

En terre d'Annam ce n'est pas une mince opération que de faire cuire le riz et les maîtres-queux d'Europe, si fiers de leur science seraient bien étonnés si l'on venait leur dire qu'ils n'entendent rien à cela.

C'est pourtant à leur maladresse qu'est dû le proverbe : « Cru dessus, cuit dessous : ceci n'est qu'une masse en bouillie ».

Sœur Thuàn expliquait à sa fille comment il faut d'abord remplir un baquet d'eau puis, après avoir versé le riz dans une corbeille en fines lamelles de bambous, plonger celle-ci dans le baquet. Avec la main, on remue doucement le riz pour le débarrasser du son, de la poussière ou de toute autre impureté. On prend alors une marmite, non point un récipient quelconque, mais une bonne marmite en cuivre rouge, aux parois minces, afin que la cuisson soit rapide, au plus une demi-heure, ceci pour économiser le temps et le combustible. Après l'avoir placée en équilibre sur les trois pierres du foyer, on y verse de l'eau, en quantité suffisante, sinon le grain reste dur, pas trop, car alors le riz s'émiette. Il faut, au début, donner le coup de

feu ; il est temps alors de mettre le riz. Maintenant avec deux baguettes de bambou, on tourne et on retourne le grain afin que la cuisson soit égale. Peu à peu l'eau s'évapore. A ce moment on laisse baisser le feu et on l'amène sur le devant de l'âtre. De temps en temps il faut tourner la marmite pour que chaque point se présente à son tour à la chaleur. Peu après le riz est à point. Entre temps Him allait faire paître le buffle le long des digues ou vers les bosquets qui avoisinent les pagodes. C'était là de bons moments. On partait, étendue sur le dos de la bête ; puis l'on flânait sur l'herbe ou l'on jouait aux osselets avec d'autres pâtres. Les jours de crachin, réunis à l'abri d'un vieux banian, on allumait quelques brindilles et tous, assis à croupeton, abrités sous l'énorme manteau de feuilles, écoutaient les plus malins raconter de belles histoires.

« Cuôï avait de bonne heure perdu ses parents, disait le conteur ; il vivait chez un vieil oncle qui l'occupait à garder les buffles.

« Un jour où l'oncle était allé jeter un coup d'œil à ses rizières, la tante, à la maison, s'activait à préparer le dîner. Cuôï revint, tout essoufflé chez lui :

— Oh, quel malheur, tante. Un buffle s'est précipité sur l'oncle et d'un coup de corne l'a éventré. Il git, là-bas, dans un champ, tout près d'ici ».

Poussant des cris de désespoir et versant d'abondantes larmes, la pauvre femme se précipita aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient, espérant pouvoir encore porter secours à son mari.

Cependant, Cuôï, ravi du bon tour qu'il jouait, était reparti à fond de train pour dire à son oncle.

— Ah, quelle terrible nouvelle je vous apporte. . . . Tante montée à l'étage a fait une chute si malheureuse qu'elle est couchée dans la cuisine, la tête fendue ».

« Sans entendre un mot de plus, l'homme prit le pas de course pour regagner sa maison. Et voilà qu'à demi-chemin, les époux se trouvèrent face à face, heureux de se voir encore en vie, mais furieux contre le menteur.

« Comme ce n'était pas la première fois que ce garnement de Cuôï se livrait à de pareilles facéties, les deux époux résolurent de se débarrasser du vaurien. Ayant coupé des bambous, ils en firent un panier dans lequel ils fourrèrent Cuôï de force et le portèrent ensuite au bord du fleuve, avec l'intention bien arrêtée de l'y noyer. Tout le long du chemin le délinquant n'avait cessé d'implorer la pitié des siens et il jurait, si on lui pardonnait, qu'il se corrigerait.

« Arrivé sur le bord du fleuve, il redoubla ses prières puis, se ravisant, dit tout à coup : »

« — Oui, je sais que je suis un misérable menteur et je mérite le châtement que vous m'infligez. Mais laissez-moi vous demander une dernière grâce. J'ai un livre de « farces et tromperies » que j'ai caché au grenier, près du foyer. Je vous en prie, allez me le chercher, car il me servira, en enfer, à gagner ma vie ».

« L'oncle, ému par les accents de sincérité de Cuôï, le laissa donc sur le bord du fleuve et retourna chez lui, pour exécuter la dernière volonté de son neveu ; la femme flairant quelque embûche accompagna son mari, dans l'intention de l'aider au besoin.

Or, voici qu'un instant après leur départ, un chanteur aveugle vint à passer. Cuôï l'interpella :

— Aveugle. Ecoute. Je vais te donner un conseil. Jadis, j'étais comme toi privé de la vue et je m'en suis guéri en m'enfermant dans ce panier où me voici. Essaye-toi même de ce remède et tu reverras la lumière du jour.

« L'infirme, frémissant devant une telle perspective, n'hésita pas une seconde : il délia le panier, en sortit Cuôï, et s'y glissa à son tour. Le rusé compère ayant lestement reficelé le panier ne s'attarda point sur la rive.

« L'oncle revenait, d'ailleurs, furieux d'avoir été encore une fois berné.

— Vilain gibier, cria-t-il, en saisissant le panier, près de mourir il ment encore. Tu iras au fond de l'eau raconter aux poissons tes sornettes.

« L'aveugle, à ces mots, saisi d'effroi, déroula un chapelet de supplications.

— Pardon, Monsieur, je n'ai rien fait ; je ne suis qu'un pauvre aveugle qui cherche la lumière et je n'ai rien à raconter aux poissons de ce fleuve.

« Il était tard et l'on ne pouvait presque plus rien distinguer ; l'oncle se dit que c'était encore là une fantaisie de Cuôï.

— Aveugle ou non, repliqua-t-il, tu y passeras.

Et le panier roula dans la rivière, tandis que l'oncle s'en retournait satisfait.

« Tout danger étant écarté, Cuôï sortit de sa cachette et prit une route qui l'éloignait de la demeure de ses parents. Une vieille femme portant un ballot de marchandises, se trouva sur son chemin.

— Je ne permettrai jamais, Madame, qu'une personne de votre âge se charge d'un aussi lourd fardeau. Voulez-vous me le remettre. Quand nous serons rendus au marché, vous n'aurez qu'à me payer un bol de riz pour ma peine,

— D'où êtes-vous donc, mon ami, demanda la vieille, aimable ?

« Je suis de la sous-préfecture de Ikse, canton de Igrec et mon nom est Zède ».

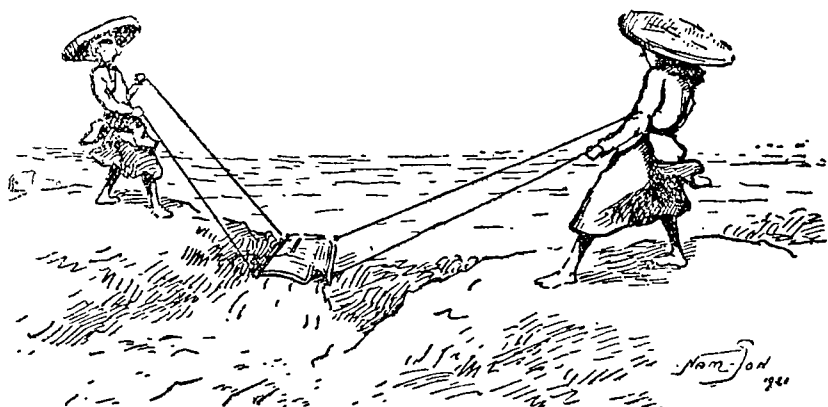
La pauvre vieille, sans méfiance, confia donc sa charge à cet aimable passant qui se mit aussitôt à courir d'une belle allure. La vieille le suivait avec peine, criant :

— Mais, Zède, ne va donc pas si vite..... Tu vois bien que je ne puis plus te suivre.

Et les gens qu'ils croisaient sur la route de s'esclaffer disant à la femme :

— Allons, pauvre vieille, vous avez été roulée.

Effectivement Cuôi eut bientôt gagné la forêt où il disparut. Là, passant près d'un ruisseau, il trempa dans l'eau les paquets qu'il s'était



appropriés puis faisant un crochet, retourna vers la maison de son oncle. A peine arrivé, il déballa ses marchandises : satin, soie, crépon, toile, cotonnade, une vraie fortune.

Le vieillard, déjà abasourdi de voir reparaître son neveu, sain et sauf, ne fut pas moins étonné des trésors qu'il rapportait ; il lui en demanda la provenance.

— Quand vous m'eûtes jeté dans la rivière, dit Cuôi avec une désinvolture que je ne saurais trop blâmer, je tombai en un trou rempli de richesses. J'en ramassai tant que je pus et revins. Mais ce que j'ai là n'est que la millième partie de ce que j'ai pu voir.

Avide l'oncle interrogea :

— Ne pourrais-je y descendre moi-même et en prendre à mon tour ? Je suis plus fort que toi, j'en rapporterai davantage.

— Sans doute, repliqua Cuôi avec assurance. Il suffit de procéder comme vous le fîtes pour moi.

Alors, sans tarder, l'oncle muni de deux paniers, se rendit avec sa femme et son neveu au bord de l'eau. Convenablement ficelé, il fut précipité dans la rivière, et comme l'on voyait, à l'endroit où le vieux avait disparu, l'eau bouillonner fortement, Cuôi disait en riant :

— Ah, ah notre oncle fait bonne provision.

A ces mots la tante, prise aussi d'un ardent désir de posséder quelques nouveaux trésors, supplia Cuôi de la jeter elle aussi dans ce Pac-tole. Ils n'en sortirent jamais et furent bien punis de leur avarice.

— Mais, demandait la petite Him, qu'arriva-t-il au menteur ? Sa fourberie n'eut-elle pas son châtiment ?

— Certes oui. Un certain jour, les dieux l'exilèrent dans la lune ; là, assis au pied d'un banian, il garde éternellement les buffles. Pas une minute de repos pour lui. Ce soir, quand *l'astre d'argent* paraîtra dans le ciel, regardez bien, vous verrez le menteur accroupi sous son arbre ».

Tous chantaient alors :

LA COMPLAINTÉ DU PATRE MENTEUR

Assis au pied d'un énorme banian,
Est Cuôi le tout petit.
Son buffle ayant tondû les plants de riz.
Il appelle son père à grands cris.
Celui-ci est encore au ciel ramassant de l'herbe
La mère, à cheval, est allée demander
Aux notables de régler l'incident,
• Elle tient en main, pinceau, encre et aussi
De l'argent pour racheter le buffle saisi.
De chagrin la mère est morte.
On dépense trois sapèques pour les funèbres cérémonies
Avec l'une on loue un tambour
Avec l'autre une musette ;
Avec la dernière on achète
De l'huile pour la veilleuse de d'autel.

.

Au moment des travaux des champs, la vie était plus pénible. Si le labourage et le hersage des rizières sont laissés aux hommes, les femmes doivent irriguer et durant d'interminables journées, Him et sa mère maniaient le Gâu-giài, l'écope, la noria rudimentaire grâce à laquelle l'indigène inonde ses champs.

Placées de chaque côté de la fosse à eau, elles prenaient en mains les quatre ficelles attachées au panier de bambou puis, par une flexion

simultanée du corps, en avant, elles imprimaient un mouvement de balancier à l'écope qui descendait dans l'eau et se remplissait. Alors, bien en cadence, elles cambraient les reins, le corps ployé en arrière et tout en tirant sur les quatre cordes, elles élevaient le panier à la hauteur du champ. Là, une brusque traction sur deux liens, seulement, vidait le récipient dans la rizière. Une nouvelle inclinaison du corps le ramenait à sa position primitive et il descendait une seconde fois dans l'eau. Ces mouvements cadencés se continuaient jusqu'au soir, brisant les reins, engourdissant les bras, tandis que sur le torse, cuit par le soleil, coulaient des ruisseaux de sueur.

— Quand, dans la pépinière, le riz arrivait à former un gazon vert, très dru, une autre besogne s'imposait : on allait arracher ces jeunes plants, par petits paquets qu'on liait d'une tige ; puis, après avoir lavé les racines, a même l'eau de la rizière, d'un coup sec, sur le pied, on égouttait la botte pour la rejeter ensuite sur le talus. Le lendemain, on reprenait ces plants, on en coupait l'extrémité supérieure puis on les repiquait par poignée, d'un seul coup, en les espaçant de quinze à vingt cinq centimètres, en lignes bien droites.

A la 5^e lune, vers le mois de juin, chacun s'armait du Haï, de la faucille, et venait couper les plants mûrs. C'était alors, à la maison, le battage à grands coups sur des meules de pierre ; le riz blond coulait sur l'aire où il ne restait plus qu'à le vanner. On le défendait enfin contre l'humidité et les bêtes en le plaçant sur un plancher mobile et en l'entourant d'une claie de bambou.

Et ce n'était pas fini. Avant que l'on pût manger ce riz, il fallait encore le décortiquer dans le côi xay, le passer sous le pilon et le vanner une deuxième fois pour enlever les brisures.

Les jours de pluie et quand la rizière n'appelait pas tous ses travailleurs, la petite fille apprenait de sa mère à couper et à coudre les diverses pièces de son vêtement mais surtout les couvre-seins et les pantalons, car celles-là-elle le savait bien — aucun tailleur ne voudrait jamais les confectionner. Les gens allaient chantant le refrain bien connu : — **IV** —

« Pour n'avoir pas de méprise sur mes sentiments
Réfléchissez, ô ami, je vous en conjure
Car mon cœur est pur
Comme la lune de la mi-automne ;
Et si la lune à ce moment là,
L'arfois se voile ou se ternit,
Le cœur de votre ami,
Lui, jamais ne vous manquera ».

Hanoi était très animée ce soir-là et les rues regorgeaient de monde. On était au 15 du 8^e mois, fête de la mi-automne, encore appelée fête des lanternes. La joie éclatait dans tous les yeux car le visage de Tani, d'une rondeur parfaite, brillait d'un éclat très vif, présage d'une abondante récolte.

Une cohue bigarrée et grouillante se pressait, se heurtait et se bousculait, où dominaient les mères, encadrées de nombreux marmots et vêtues de leurs beaux habits de fête auxquels s'accrochait leur progéniture. Ces bambins exhibaient leur pantalon de soie verte ou rouge qu'accompagnait la camisole de satinette, jaune ou bleue. Les grosses têtes des bébés étaient couronnées d'un bonnet aux broderies éclatantes, et sans fond, qui laissait voir la peau blanche de leurs crânes rasés.

Des paysans, pieds-nus habillés d'étoffe brune comme la terre qu'ils venaient à peine de quitter, déambulaient lentement et s'attardaient, avides, près des éventaires. Puis, par deux et même trois, ils grimpaient dans des pousse-pousses qui filaient avec un grand bruit de ferraille auquel se mêlaient les vociférations des coolies à l'adresse de leurs congénères qui ne leur laissaient pas assez vite la chaussée libre.

Elégants et minces en de longues tuniques de velours noir, leurs pantalons de crépon relevés très haut pour montrer les fines chaussettes de soie et les souliers vernis, cigarette aux lèvres et badine en main, des interprètes passaient superbes et dédaigneux au milieu de la population. Ces *évolués* de haute marque s'en allaient vers le théâtre de la rue des Voiles où chacun d'eux espéraient, le hasard aidant, rencontrer quelque maîtresse d'Européen et l'enjôler afin d'en faire une amie de cœur qui l'entretiendrait. Les plus arrogants, parmi eux, étaient les Saigonnais reconnaissables à leurs turbans de soie aux couleurs éclatantes.

— Tçiao ga, tçiao vit, glapit un chinois à demi nu accroupi entre deux fourneaux-armoires, portatifs, d'où monte une odeur mixte de fumée, de soupe et de saumure. Soupe de poulet. Soupe de canard.

Et il seconde ses appels en frappant l'une contre l'autre, deux lamelles de bambou. Tik, tik, tok, tak, tok, tok.

C'est avec peine qu'il arrive à satisfaire les affamés qui réclament ses services. Lorsque la clientèle lui laisse une minute de répit, il sèche vivement son torse luisant de sueur avec une serviette éponge, la même qui servira à essuyer la vaisselle du dernier client ou à couvrir ses ragoûts pour les défendre contre l'assaut importun des insectes de nuit.

— Ngaou-Youc-Pha. Soupe de bœuf, crie-t-il encore. Il se baisse et jette quelques morceaux de charbon de bois dans son brasier puis de

ses mains noircies s'empresse de remplir un bol de vermicelles que convoite un consommateur.

Tçiao ga, tçiao vit.

Ecrasé sous le poids de son étalage fumant qui se balance aux extrémités d'une palanche flexible, mais frappant inlassablement ses



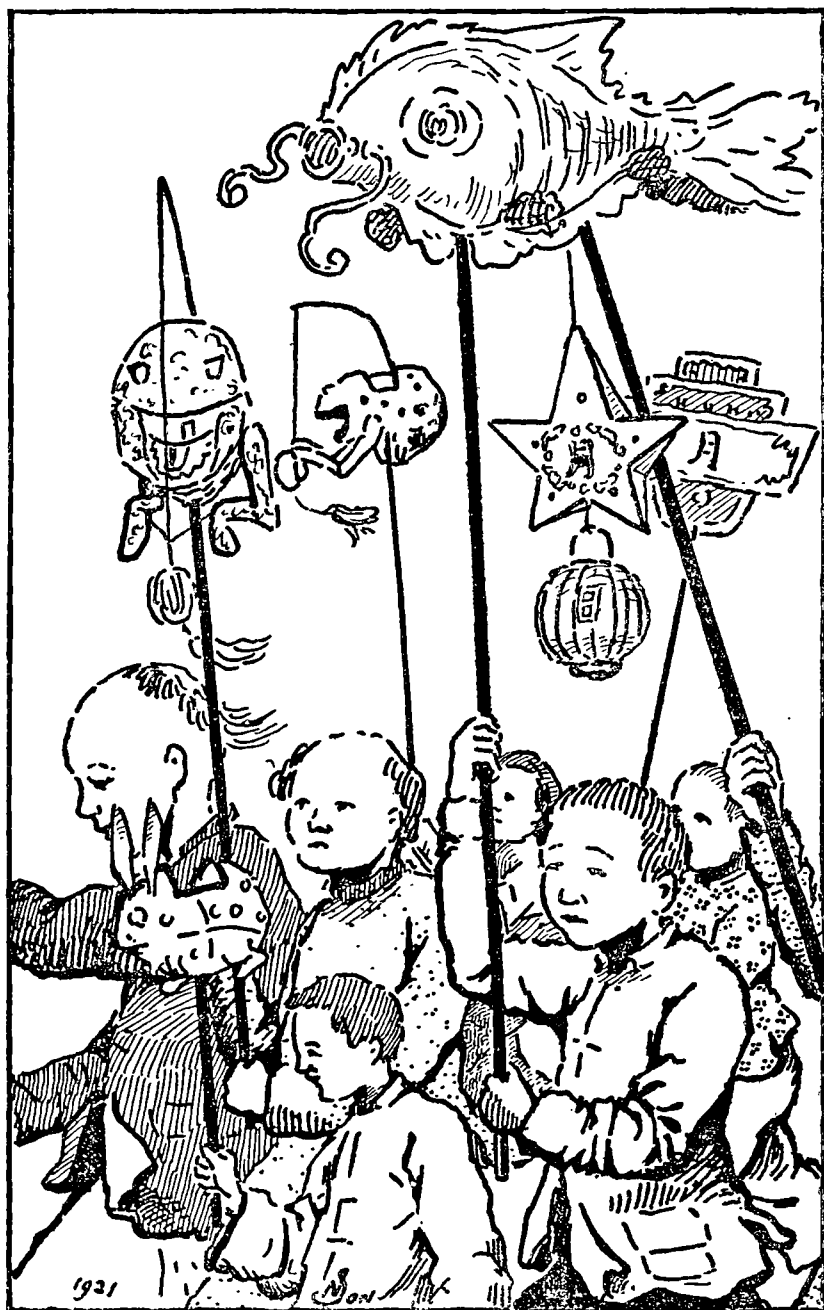
cliquettes, tik, tak, tok, il s'en va, dans la nuit, à la recherche de nouveaux chalands.

..... Voici des femmes chinoises aux yeux bridés; à la figure enluminée de fard; leurs cheveux sont tressés en chignons hauts et compliqués dont les coques lissées d'huile sont assujetties par une multitude d'épingles et de peignes en métal émaillé ou doré. Vêtues de casaques aux larges manches, de surplis, d'un rose ou d'un bleu outrageants elles marchent, les bras mi-tendus, en balancier, pour se tenir en équilibre sur leurs pieds déformés.

Derrière elles, gras et dodus, des mioches s'avancent et tanguent, graves et renfrognés, exhibant leurs têtes rasées et leurs culottes sans fond.

Sous l'auvent d'une maison, un aveugle racle avec énergie son violon, au son aigrelet, psalmodiant une chanson aux couplets interminables. Un passant s'arrête, écoute quelques phrases, jette deux ou trois sapèques et s'éloigne tandis que le chanteur s'interrompt pour des remerciements sans fin.

Des commerçants annamites prennent le frais sur le pas de leurs portes. Accroupis sur des nattes, ils fument avec des airs recueillis d'augures, des gestes onctueux de prêtres, une pipe à eau qui circule de main en main.



A côté, des Chinois aux yeux bouffis, leur face de pleine lune luisante de graisse, le torse nu, la bedaine retombant en cascade de chair sur leurs jambes croisées, sont perchés sur des escabeaux. Leurs triples mentons, leurs cous robustes, leurs corps flasques et mous, ruissellent de sueur ; ils s'éventent avec frénésie de la main droite tandis que de la main gauche ils se grattent distraitemment. D'autres, carrés dans des fauteuils, croisent sur leur ventre de poussah des mains grasouillettes de femmes ; ils somnolent, les yeux mi-clos ou regardent avec béatitude la cohue qui défile. Et tandis que de cette foule ondoyante s'élève une rumeur incessante et confuse, faite du murmure des promeneurs, des roulements des tambours, des vociférations des marchands, des piailllements d'enfants, et des cris de disputes, on voit, sur les têtes, évoluer, tressauter, danser et brimbaler des lanternes en papier affectant les formes les plus imprévues : crabes aux yeux glauques qui dardent vers le ciel leurs pinces menaçantes, crevettes souples, cabrées en des poses de bataille ; licornes aux têtes monstrueuses ; tigres articulés, roulant des yeux cruels ; dragons aux corps repliés et dont les membres vont ici et là au gré de la brise. Par leur mécanisme, certaines de ces lanternes sont de véritables chefs d'œuvre d'ingéniosité : elles nous montrent des monstres animés, aux yeux flamboyants, qui battent des nageoires et de la queue ou claquent des mandibules avec un air à la fois ridicule et féroce.

Par les huis entr'ouverts on découvre encore d'autres lanternes ; écormes, celles-là renfermant toute une série de silhouettes en carton. La chaleur d'une bougie met en marche une girouette placée à la partie supérieure et tous ces fantômes défilent en bon ordre sur les faces de la lanterne.

Des groupes de gamins se tenant par la ceinture passent en hurlant des chansons. Le chef de file entonne :

« Attention ! Attention ! Voici que je commence.

Oh ! hisse !

« La fleur Ly a un parfum qui se répand au loin ».

Et toute la bande de reprendre en chœur :

Oh ! hisse !

— Les filles de la rue des Tambours sont belles et attrayantes.

Oh ! hisse !

— Je suis, moi, une fille du village des premiers blancs,

Oh ! hisse !

— Allant vendre du vin, par hasard, je vous rencontre, ami.

Oh ! hisse !

— Mais qui donc m'amena en ces lieux ?

- Oh ! hisse !
— D'un côté la montagne et de l'autre le fleuve.
Oh ! hisse !
— Où comptez-vous aboutir en ne prenant pas de mari.
Oh ! hisse !
— Les autres les prendront et vous resterez seule à vous lamenter.
Oh ! hisse !
— Je suis, moi, une fille du village de la Longévité.
Oh ! hisse !
— Je vendais de d'alcool au palais de M. le Docteur.
Oh ! hisse !
— M. le Docteur envoya ses gardes me lutiner.
Oh ! hisse !
— Je vous en supplie Monsieur le Docteur.
Oh ! hisse !
— Laissez-moi en paix, je suis mère.....
Oh ! hisse !
— Tant pis pour toi, si tu as un enfant,
Oh ! hisse !
— Serre ta ceinture et épouse mon caporal .
Oh ! hisse !

.

La maison de dame Thuc, où Thuàn avait pris pension, était à l'une des extrémités de Hanoi, au bout de l'avenue des *Fourneaux de fondeurs* (1). S'il avait l'ennui d'être loin de la ville, ce choix, par contre, lui procurait deux grands avantages : son logeur était un compatriote et le chantier où il peinait était tout près de là. Ba-Thuc (2) ne tenait pas à proprement parler un restaurant : femme d'un cai du chantier où travaillait Thuàn, elle nourrissait et logeait une dizaine de coolies de l'équipe de son mari.

Xuàn, cria l'hotesse, dépêche-toi de mettre la table, les invités vont arriver et « mon homme (3) » n'aime pas attendre.

Agée d'environ vingt ans, petite, rablée avec des hanches pleines que dessinait le pantalon de soie commune, sa poitrine opulente débordant sous le mamillaire de crépon rouge, mademoiselle printemps, servante du ménage Thuc était bien de nature à retenir l'attention des clients. Sa figure ronde et bien safranée, avec de petits yeux, en vrille, voilés

(1) Boulevard Armand Rousseau.

(2) M^{me} THUC.

(3) Nhà tôi, litt. Ma maison.

par de lourdes paupières, et un nez écrasé sur les lèvres sanguinolentes de bétel, était encadrée par une double torsade de cheveux noirs. Son origine était très commentée. Elle avait été volée, très jeune, disait-elle, et ne connaissait rien de son village ni de sa famille. Aussi loin qu'elle remontât dans ses souvenirs elle se voyait toujours au service de quelqu'un. Mais je ne sais quoi indiquait à tous qu'elle cachait la vérité. La façon dont elle savait disposer en *bec de corbeau* le carré de soie qui encadrait sa tête et lui donnait un petit air provocant ; la manière dont elle ajustait sa tunique et nouait sa ceinture ; les soins qu'elle prenait de sa chevelure ; son amour pour la toilette et les bijoux tout, en elle, montrait qu'elle n'avait pas toujours été réduite à cette humble condition.

Comme elle s'acquittait bien de son travail, qu'elle était vaillante et adroite, personne dans la maison ne lui demandait de comptes. Elle était avenante et gaie et les pensionnaires affluaient chez dame Thúc.

Xuân plaça donc sur le lit de camp recouvert de nattes propres un arge plateau-trépied en cuivre. Elle y disposa de petites assiettes de poisson grillé, du porc rôti coupé en menus morceaux, du poulet cuit au gingembre et un peu de giò, de cette sorte de saucisson de porc dont les indigènes sont si friands.

Sur des soucoupes s'épalaient le *nưóc măm*, les oignons, la pâte de crevette ; dans des coupes décorées, fumaient le potage aux vermicelles et aux champignons, les herbes bouillies et aromatisées, la soupe de poisson. Tout près, une pile de bols en porcelaine fleurie, des baguettes de bois noir avec bouts de laiton, des tasses minuscules — vaisselle de poupée — et une bouteille d'alcool attendaient les invités. Ayant recouvert les victuilles d'un couvercle de vannerie, Xuân prépara à côté deux autres plateaux plus modestes. C'était là, certes, plus qu'un repas ordinaire et mieux encore qu'un dîner soigné : c'était un festin que M. Thuân, récemment nommé cai-coolie, offrait à ses collègues et amis.

Les invités arrivèrent bientôt. Dès qu'ils furent assis, en tailleurs, autour des plateaux, M. Thuân en sa qualité d'amphytrion, et parce qu'il avait de bonnes manières, remplit d'alcool les petites tasses ; il se tourna successivement vers chacun de ses convives, en commençant par les plus âgés.

— Je vous invite, oncles, et vous, frères aînés, à boire de l'alcool. Tous répondirent en chœur.

— Très honorés ! Nous vous invitons, frère aîné, à boire.

Après avoir trempé leurs lèvres dans le *Rượu* (1), ils prirent les

(1) Alcool de riz.

baguettes et de nouveau ce furent force salamalecs avant de prendre le moindre morceau.

— La fête est brillante, dit Thuân.

— Oui, la lune éclaire ; la récolte sera bonne.

— Ah ! interrompit le vieux Cuôc, quand les Occidentaux n'étaient pas là, nos fêtes étaient bien plus belles encore. Demandez aux vieux marchands de gâteaux ou de lanternes s'ils ne faisaient pas, jadis, de meilleures affaires.....

— De nos jours, tous ceux qui sont au service des hommes d'Occident oublient nos traditions et nos coutumes, ajouta un autre. Misère !... Tels le *crapaud qui chausse des sabots*, ils dépensent tout leur avoir à se procurer des cigarettes ou des chapeaux européens. Où trouveraient-ils de l'argent pour acheter des lanternes ?

— Mais, demanda l'hôtelier Thuc qui n'avait pas beaucoup de lettres, pourquoi doit-on ce jour là exposer des lanternes ?

C'est une jolie légende de chez nous, une de ces vieilles histoires que les anciens gardent jalousement mais qui, dans quelques années, au train dont vont nos compatriotes, seront toutes oubliées ou tout au moins traitées de rengaines... Nous les avons transmises à nos fils comme nos pères nous les avaient contées ; mais après nous..... Tenez, je vais vous en faire le récit ; à votre tour, vous pourrez le dire à d'autres et, ainsi, l'oubli se fera moins vite. « Sous la dynastie des T'ang vivait le bon vieux roi Ming-Hoang (1) qui faisait de larges aumônes aux religieux. Arrivé vers la fin de sa vie, il se trouvait un jour en prière avec un prêtre taoïste ; c'était au moment de la mi-automne, comme, aujourd'hui. Voilà que nos deux hommes furent emportés, sur des grues, au palais de *l'Immensité et du Froid*, là haut dans la lune. Le spectacle qui s'offrit à eux était splendide. Entre autres merveilles, une dizaine de déesses, plus belles que le jour, et portant des lanternes dansèrent un pas ravissant accompagné d'une musique céleste.

L'empereur et le prêtre vécurent un certain temps en ce lieu de délices ; après quoi ils furent encore une fois transportés dans l'espace et retombèrent sur la terre.

Grand amateur de ballets et de musique l'empereur ne pouvait oublier la science qui l'avait enchanté ; à peine rendu, en son palais lécrivit l'air harmonieux qu'il avait entendu et appris à ses ballerines

(1) « L'empereur MINH-HOANG qui régna de 713 à 755 » dit la chrestomathie de M. NORDEMANN auquel nous empruntons cette histoire. Il s'agit de l'empereur HUAN-TSOUNG.

le pas divin. C'est celui que les chanteuses, placées sur deux rangées, des lanternes de papier aux épaules et sur la tête, exécutent encore de nos jours et qu'on appelle la danse des fleurs. »

Le dîner venait de finir. Tous les convives, et M. Thuân lui-même, avaient bu comme il convient en un jour de fête et leurs visages étaient écarlates. On leur passa alternativement une cuvette d'eau chaude avec un petit morceau de serviette-éponge et chacun baigna avec volupté son visage et ses mains.

Depuis un moment déjà, la servante, bien stylée, préparait les chiques. Après avoir choisi une feuille fraîche de bétel elle commençait par la fendre des deux côtés sur une partie de la longueur ; puis, l'ayant barbouillée d'un peu de chaux, elle en rabattait tous les bords et la roulait en un petit paquet qu'elle trouait avec le bâton à prendre la chaux. Elle fixait alors le tout en insérant le pédoncule dans un trou préalablement percé dans la feuille. Ceci fini, les chiques étaient placées dans un des compartiments d'une boîte ronde ; elle garnissait les autres avec des morceaux d'écorces de cây chay, de noix d'arec, coupées en huit et de tabac fin. Elle présentait maintenant la boîte à chaque convive.

Puis, derrière la cour, on entendit résonner la corde vibrante qui toujours accompagne les chants de la mi-automne.

Foung, foung ! foung ! (1) faisait l'instrument.

Tiens, dit Thuân dont la tête tournait de plus en plus, je vais aller jusqu'au marché pour entendre chanter les garçons et les filles. Qui vient avec moi ?

Sa proposition n'eut pas d'écho et il sortit d'un pas mal assuré.

Sur la place, il trouva grande et joyeuse assemblée. Comme il était un peu gris, l'idée barroque lui vint de chanter et de défier une jeune fille. S'étant assis près du tambour improvisé il commença :

« Notre couple ressemble aux jeunes tiges de riz. Mais de nous aimer, il ne nous est permis ».

Thoung ! Thoung ! scande le tambour. Sans tarder de l'autre camp, des notes claires s'élèvent : « Quel est ce chant doux comme celui d'une clochette d'argent ?

S'il n'est celui de mon fiancé, quel est ce chant ? » Dès les premiers mots Thuân a sursauté ; ce timbre de voix féminine lui semble familier. Mais il n'a pas le temps de réfléchir plus longuement, il lui faut continuer sous peine de se déclarer vaincu.

(1) Onomatopées annamites pour imiter le bruit de la grosse caisse.

Nous sommes venus, ici, pour y rire,
Où nous sommes ici, pour cela,
Ce sont des plaisanteries que nous allons dire.
Que nul n'en soit donc froissé :

La voix répond :

Dites donc une parole légère,
Capable de nous distraire
Lancez-en une autre, plus belle,
Et vous gagnerez, peut-être, la chique de bétel (1)

Thuân chante alors :

Voici le moment des accordailles jolies ;
Je désire que nous soyons unis !
Le beau jouvenceau ayant rencontré la gentille jeune fille
Souhaite ardemment d'être heureux avec elle
Sous le même toit de chaume.
Allons, tendre pêcheur aimez le saule.
Où que le saule et le pêcheur confondent leurs rameaux !
Pourquoi repousser mon amour ?
Hélas ! combien votre refus m'attriste !
Puisque le Phénix et l'Argus
Sont, maintenant, face à face
Que le pêcheur de l'Est, au saule de l'Ouest réponde !
La barque de l'amour n'est-elle pas ici ancrée ?
Pourquoi n'agrée-t-elle pas, l'aimée,
L'hommage de son amoureux ?
Par cette nuit automnale et sereine,
De fraîcheur et de clarté, pleine,
Permettez que je vous dise ma tendresse ; moi,
En la puissance de notre amour, j'ai foi.
Personne ne pourra le briser ; mon ami.
Nous sommes unis,
Comme deux oiseaux d'un même nid,
Comme les fils d'une même pièce de coton,
Les tiges d'un même buisson,
Comme l'eau d'un même baquet,
Les fleurs d'un même bouquet,
Comme les baguettes d'encens d'un même paquet !
Si vous m'aimez, vraiment
Dites, ici, le mot qui sera un serment.

— Je connais cette voix, se répète obstinément Thuân dans sa demi-ivresse.

(1) Symbole de l'amour conjugal.

Et il reprend :

« Ce que j'ai à entendre, chasse de mon cœur, tout souci
Je vais donc essayer de me faire mieux connaître :
Ma famille de noblesse, insigne,
Habite une sous-préfecture voisine,
Dont le nom est Bang Lang
Mon prénom est Chui (nu) et mon nom Chan (dénudé)
Mon père a le grade de gouverneur général,
Et en sa qualité d'excellence, vit à la capitale »
« Moi, je voyage à travers le Tonkin.
Bien qu'à côté du vôtre, mon amour ne soit rien,
Nulle part, ici bas, vous ne sauriez trouver plus vierge que moi »
« Mon cœur hésitait, naguère,
Lorsque, passant, j'entendis le tambour de guerre.
J'entrai : Vous êtes belle fille ;
Il me fallut vous exprimer mon amour, sans tarder,
Oh, croyez-le, c'était notre destin de nous rencontrer »
Je vois le beau jeune homme ;
Et, puisque l'amour commande, je parle aussitôt,
Si je résistais à mon cœur ne me jugeriez vous pas bien folle ?
Tout proche est mon pays d'origine : c'est
Bang Lang, rien de plus.
Mon nom, Dieu-Thuyên, est des plus connus.
Ministre et président du conseil est mon père ;
Il est docteur universitaire.
Ma famille est noble, je suis seule héritière.
Attendant un mari, je vivais, recluse dans le gynécée
Malgré quoi ma renommée,
Dans les cinq parties du monde s'est étendue.
Combien de princes et combien de ministres sont venus
Demander ma main ?...
Mais le ciel jalouse les belles filles, c'est certain ;
Aussi n'ai-je pu, jusqu'ici, trouver l'homme digne de moi,
La fortune me sourit, cette fois
Puisque ceux de Tân et de Tân se sont rencontrés ;
Le serment d'amour restera gravé,
Sur la pierre et l'or pour cent ans !
J'ai fini de chanter pour exprimer mes sentiments ;
Et je vais chercher, à vous faire tous rire maintenant
Ma mie, vous vantez, vraiment
Trop votre beauté, votre talent !.....
Oui votre réputation est notoire :
En tous lieux, chacun sait que vous êtes mendicante.
A Bac-ninh, Hanoi, Son-tây, Pho-lu
Vous avez sur la terre, mendié partout

Votre visage gracieux est pâle de misère ;
Vos dents noires sont grosses
Comme des noyaux de chalef,
Et vos pommettes, roses comme le derrière des casseroles,
Un chapeau en loques couvre votre chef.
Portant en main le sac et le bol,
Un manteau de feuilles, sur l'épaule
Vous répétez sans cesse : Pitié Monsieur
Donnez-moi une sapèque, la moindre obole...
N'est ce point ceci, ô amie ? que je devais dire ?
Oserez-vous, de votre vilain museau, me contredire. »

Tant de mensonges ne salissent-ils pas votre bec, vilain,
Et avant de débiter le voisin
Sur vous même avez-vous réfléchi ?
Touchez donc votre nuque. ami,
Vous verrez si elle est loin ou près.... (1)
Je vais d'ailleurs, à plus de modestie vous ramener :
Tout le monde vous appelle le Cai vidangeur
Hier pour vider les tinettes, vous vous levâtes de bonne heure.
Aux portes du Nord, du Sud et de l'Est, courant
Vous êtes allé, de maison en maison, changer les récipients,
Chapeau, turban, pantalon, tous vos habits en sont tâchés.
Derrière votre voiture, une lanterne à la main, vous marchiez,
Suivant le véhicule un couvercle pendu au cou,
Vous criiez « Mesdames, je vous en prie, éveillez-vous,
Afin de me permettre de nettoyer les tinettes. »
Couché très tard, levé dès patron-minet
Vous êtes très assidu. Je le reconnais.....
Une médaille de 1^{re} classe vous décerna votre patron,
Il y ajouta quelques coups de bâton
Et vous envoya coucher.
Voilà votre très véridique histoire.
Fassent ces quelques traits la joie de l'auditoire »

Le morceau fini on loua le chanteur et la chanteuse qui reçurent une signature : le prix annoncé.

Et Thuân qui avait enfin reconnu en sa partenaire la petite servante printemps s'approcha d'elle :

Veux-tu me faire le plaisir, sœur aînée, de garder le prix pour toi ?
Je n'ose, frère, non, c'est toi qui l'as gagné.

(1) Proverbe annamite correspondant à notre : regarder la paille dans l'œil du voisin.....

Mais au cours de cet assaut de courtoisie ils se regardent en dessous, puis baissent les yeux, et embarrassés se tournent légèrement le dos, comme la veut la politesse.

Et voici que Thuân a saisi la main de la jeune fille qui s'abandonne, docile, prête à se soumettre, à se donner. Ils se désirent et ne se le cachent point. Ce sont des âmes simples et naïves ; en eux monte l'allégresse de l'amour et ils en jouissent sans chercher à analyser leurs sentiments. Entre eux, point de respect humain, point d'inutile pudeur : la sincérité de leur caprice ne veut nulle contrainte. Alors obéissant à l'appel de la nature, l'homme, décide, emmène la jeune fille qui le suit sans résistance..... Le lendemain, Thuân loua un compartiment où il installe sa nouvelle épouse. Il était bien un peu inquiet quand à la manière dont sa première femme accepterait cette fantaisie ; mais il remit à plus tard le soin de l'avertir et d'affronter sa colère.



Du pas lourd et traînant d'un homme mal éveillé, le gardien de nuit déambule à travers les étroites ruelles du village frappant régulièrement sa créelle de bambou :

Côc-Côc.....Côc !

Son passage réveille les chiens assoupis las d'avoir hurlé, toute la nuit, au vent, au crissement des bambous, à la lune ; ils bondissent furieux vers les clôtures, le poil hérissé, les crocs menaçants, poursuivant l'intrus de leurs aboiements rageurs.

Côc-Côc !.....Côc.

C'est le commencement de la quatrième veille. A l'orient une lueur indécise filtre à travers les dernières ombres de la nuit. Puis de mauves clartés, des teintes délicates de vieux pastel envahissent le ciel où, subitement, jaillissent des rayons. L'horizon s'illumine, des taches d'or brillent ; maintenant, aux sommets des arbres : c'est le jour. Et tandis que de chaque branche, de chaque buisson, de chaque palissade, de joyeux pépiements chantent la joie de vivre et le retour de la lumière, la fanfare claironnante des coqs, se défiant d'une cour à l'autre, éveille bêtes et gens. C'est le jour ! Le village endormi commence à s'animer ; les vantaux en bambou, les claies, les cai-phên qui ferment la nuit de façon si rudimentaire les cases de pisé, se relèvent. Par les ouvertures, on entrevoit sur les lits, où règne encore une demi obscurité, de vagues formes humaines qui s'agitent, s'allongent, s'étirent avec des bâillements sonores, des éructations bruyantes.

L'eau chaude du thé matinal ronronne dans les bouilloires de cuivre, et des fourneaux de terre, une fumée monte qui se mêle à la buée s'élevant des toits de chaumes caressés par le soleil levant.

Un bambin, le ventre saillant, grotesque sous la courte veste de toile, titubant sur ses jambes grêles et tenaillé par la nécessité, se hâte vers la cour où il s'accroupit tandis que sa mère d'une voix traînante appelle le chien de la maison.

Héééé..... Ou ! Héé... ou Hé.... ou !

Par là, dans une case, retentit le glouglou d'une pipe à eau, ou le timbre clair du Tiêu Canh, d'un de ces petits gongs de cuivre que l'on frappe devant l'autel familial.

Une femme paraît sur le seuil, un paquet de jossktiks fumants à la main, elle les élève à hauteur du front, plusieurs fois, en faisant face à tous les coins de l'horizon et demande ainsi aux tigres qui gardent

les cinq points cardinaux de veiller sur sa demeure, d'en éloigner les esprits malfaisants. Plus loin une mère affairée frotte les museaux de sa marmaille..... Mais le village s'anime de plus en plus. Les servantes portant sur l'épaule le fléau où s'accrochent les deux touques à pétrole, vides, faisant office de seaux, se rendent au puits banal. Des caquetages sans fin commencent, accompagnés de rires clairs, de jurons énergiques ou de bourrades vigoureuses sur les reins.



Par dessus les haies, les commères entament d'inter-

minables conversations où les songes de la nuit sont longuement commentés. Et tandis que partout sur la plaine s'égrènent les appels sourds des tams-tams des pagodes, alternant avec les gongs aux sons métalliques, hommes et femmes s'en vont vers les champs, pioche ou charrue sur l'épaule et précédés des buffles que chevauchent les marmots. Au détour d'un chemin les groupes se croisent et les jeunes gars lancent à l'adresse des filles des plaisanteries égrillardes, des compliments épicés qui font sourire les vieux au souvenir de leurs promesses amoureuses d'antan.

Bientôt une luronne attaque un couplet :

Voici que nous nous croisons dans ce chemin
Et d'un coup d'œil furtif,
J'ai distingué près de moi quelqu'un de bien
C'est un homme des plus habiles, et des plus élégants
Il est beau, et instruit sûrement.
Ses paroles sont écoutées, sa réputation est faite.
Les fossettes de vos joues, ami, sont aussi parfaites
Qu'un trou de sapèque polie.
Votre bouche me sourit.....
Pourquoi suis-je triste ?

Un garçon réplique alors :

Nous nous rencontrons, quelle ivresse !
Je prends votre main et, la presse,
Permettez-moi de vous interroger
Qu'est ce que la branche et la fleur du pêcher ?
Qu'est ce que l'amour, dites, ô mademoiselle ?
Qu'est ce que le mariage ?
En quoi consiste la fidélité conjugale ?.....

La fille ne se laisse pas embarrasser pour si peu :

« Pourquoi errez-vous seul ? Votre solitude,
En quelque sorte, à l'amour fait injure
L'union de l'homme et de la femme, dans la nature
Sont choses habituelles
Et puisque le vieillard de la lune
Nous apporte l'union préparée par la fortune
Nous devons prononcer les paroles qui lient.
D'ailleurs, pourquoi cette hésitation ?
Et pourquoi me laisser dans l'inquiétude ?...
Les entremetteurs de mariages se pressent !
.... Si vous me quittez je n'aurai que tristesse. »

Et la naïve villanelle se continue au loin tandis que les travailleurs se dispersent dans la plaine.....

Dame Thuân s'était levée, ce matin là, de fort mauvaise humeur ayant eu un très vilain rêve. Elle s'était vue, étendue sur le lit, les vêtements couverts de mouches ; et quoi qu'elle fît pour les chasser, ces insectes la harcelaient. Sous l'impression pénible de ce cauchemar elle s'était éveillée et avait éternué plusieurs fois : grave complication ! La voisine, Chiêu, déclarait que ce songe ne présageait rien de bon.

C'est une dispute, disait la vieille avec un air convaincu. Quant à l'éternuement, on ne peut l'expliquer que si tu te rappelles l'heure.

— Je me souviens qu'à ce moment précis j'ai entendu crier le Con Vac (1).

— C'était donc à la fin de la quatrième vieille.....

La vieille compta un moment sur les phalanges de ses doigts puis ajouta :

— Une femme s'occupe de toi, prends garde !

Tous ces mauvais augures avaient influé sur l'humeur déjà irascible, de Madame Thuân. Après avoir ouvert sa case, elle alluma le feu, nerveusement, l'attisant à grands coups d'éventail. Le riz lavé, elle prit la marmite et sortit pour en distribuer les résidus aux poules. Comme de coutume elle cria :

— Pap-pap pap-pap !

D'ordinaire, à cet appel, tout le poulailler, c'est-à-dire un coq et quatre poules, se précipitaient pour picorer les grains ; mais aujourd'hui rien ne parut. Étonnée madame Thuân se dirigea vers la petite remise où couchait la volaille, poussa la porte et constata que les perchoirs étaient vides. Elle aperçut alors un énorme trou pratiqué au ras du mur et blêmit de rage : on lui avait volé ses poules. Sa colère était si grande qu'elle ne put que proférer un énergique : Chem cha déo me mây. (2).

Elle chercha, tourna, retourna, appela de nouveau, mais en vain. A la fin elle s'avança vers la petite porte de la cour :

« Devant ou derrière, à droite ou à gauche, cria-t-elle, si quelqu'un a pris mon coq et mes poules, qu'il les rende ! Si ces bêtes, par hasard, se sont égarées chez quelqu'un, qu'ils les lâche afin qu'elles me reviennent ; sinon je t'insulterai ».

Elle répêta, en allant crescendo, cet avis menaçant, jusqu'au moment où le souffle lui manquant, elle rentra chez elle un peu apaisée.

Les soins essentiels du ménage l'occupèrent un instant ; puis elle prit son repas, fit manger la petite Him et l'envoya garder le buffle.

Alors, étant retournée sur le chemin elle s'assit à croupeton et se mit de nouveau à crier :

— Que décapité soit le père de la mère de celui qui, étendant la main droite ou posant la main gauche, s'est emparé furtivement de mon coq et de mes poules disparus depuis cette nuit ! Voleur ! Oui que décapité soient tes ancêtres et tes aïeux ! Ouvre tes oreilles et arrange ton chignon pour mieux entendre ! Que la femme prévienne

(1) le bihoreau.

(2) Juron annamite très employé par les femmes.

son mari ; que le père avertisse son enfant, que le serviteur parle à son maître, s'ils ne veulent les uns et les autres être insultés sans répit ! » Une pause . . .

— Redoutez ces volailles ! Chez moi, elles n'étaient que des poules : dans vos demeures elles se changeront en chouettes ou en renards qui vous mordront et mettront à mort vos familles ! Et si vous voulez les manger, prenez garde que vos gens ne se voient couverts d'abcès et de tumeurs qui les étrangleront et les étoufferont. Damnés soient vos aïeux et vos ancêtres, voleurs ! M'entendez-vous.

Cependant ces vociférations avaient fini par faire sortir les voisins. Les jeunes pâtres avaient planté là leurs bêtes et s'étaient rapprochés, espérant que selon l'habitude un incident naîtrait.

Dans le cercle, un peu dissimulée pourtant, Him s'était faufilée ; aussi et comme il faut qu'ici bas chacun ait son plaisir son buffle rompit son entrave entra dans le champ de patates de sœur Duyên-la voisine des Thuân et se mit à tondre tous les plants.

L'intéressée se garda bien de l'en chasser ; mais elle fit diligence pour envoyer quérir le garde champêtre afin qu'il pût constater les dégâts, Ceci réglé, elle sortit et, les poings sur les hanches, le verbe insolent, elle s'écria !

— O que le ciel en soit témoin ! ne ferait-elle pas mieux, cette mégère, au lieu de brailler ici et *d'insulter l'horizon* (1) de surveiller sa prostituée de fille ?

— Violée soit la mère de ta grand'mère toi qui oses traiter mon enfant de prostituée, riposta l'interpellée en pointant un doigt menaçant vers son interlocutrice : Que t'a fait ma fille ?

— Ce qu'elle m'a fait ? Ah ! que la grand'mère de ton grand père et les mères de tes aïeux soient mises à mal jusqu'à la dixième génération ! Ne sais-tu pas qu'elle a laissé ton buffle saccager mon champ de patates ! Et toi tu te permets d'injurier les autres ! Mais prends garde ! menace-t-elle avançant de quelques pas

Sous ce flot d'insultes dame Thuân, le visage rouge de colère, avait bondit près de son adversaire ; alors, frappant sur ses cuisses d'un air féroce :

Ah ! tu crois me faire peur ! Mais que déshonorées soient toutes les femmes de ton village, de ta commune, de ton canton de ta sous-préfecture ! Tu viens ici m'outrager . . . ? Mais je te ferai manger mes ordures ! Un chien a forniqué avec ta mère et

(1) Insulter quelqu'un d'invisible, insultes indirectes

Elle n'eut pas le loisir d'achever : Duyen s'était jetée sur elle puis l'ayant saisie aux cheveux cherchait à la coucher à terre. Mais l'autre était forte ; d'un souple mouvement de reins elle évita en partie le choc de sa rivale.

Alors, la saisissant à son tour par les cheveux, elle la renversa sur le sol d'une brusque secousse.

Là, ce fut un déluge de coups de pieds de poings et de griffades assaisonnées de vociférations corsées jusqu'à ce que la plus enragée des deux, la douce Thuân parvint à se dégager et à fourrer entre ses jambes la tête de son adversaire.

Aussitôt d'une main preste elle lui releva la jupe, et à la grande joie de l'assistance lui administra la plus magistrale des fessées.

Sœur Duyen a demi étouffée et grognant de fureur, réussit à mordre cruellement sa rivale à la cuisse. Sous la douleur dame Thuân hurla



mais ne desserra point son étreinte. Aveugle de colère — elle frappa des mains et des pieds, puis avec un morceau de bois qui se trouvait à portée de sa main jusqu'au moment où les voisines, jugeant le débat assez avancé pour faire une bonne histoire, se décidèrent à intervenir et retirèrent la victime sans connaissance.

Des parents de Duyen étaient accourus en grand nombre. Le père et la mère voyant le corps de leur enfant, immobile, la crurent d'abord morte et poussèrent de grands cris. Mais ils s'aperçurent bientôt que les blessures n'étaient pas très graves. Ils se gardèrent naturellement,

de relever leur fille, tout au contraire, ils la laissèrent là et décidèrent de se retirer pour délibérer.

— Mais pourquoi ne pas ramener sœur Duyệt à la maison pour la soigner, dit quelqu'un.

— Non, non.

— Non, non interrompit un vieillard ; elle doit « *faire le Nam va* », « se coucher pour protester » ; alors il faudra bien que cette malehête de Thuân nous paie une bonne amende.

Ce Nam va dont on venait de parler est une coutume terrible du pays d'Annam, il suit les grosses batailles, celles où le vaincu reste sur le sol. Qu'il soit peu ou très abîmé, l'éclaté attend que le mandarin vienne faire les constatations et, s'il y a blessures graves, la partie adverse doit tout à la fois payer les médicaments et nourrir le malade jusqu'à complète guérison. Si forte est parfois la haine, chez ces gens, que l'on voit des malades éviter de prendre les drogues, afin de retarder le moment de leur rétablissement.

Cependant la famille de Duyệt était rassemblée, au grand complet. Après de longues palabres on rédigea séance tenante et par le pinceau du maître d'école du village une plainte au sous-préfet.

« Je soussigné Nguyễn văn Phúc, du village de Yên-Hoa, canton de Binh-Lộc, sous-préfecture de Dan-Phuong, préfecture de Yên-Khoai, de la province de Son-Tay, ai l'honneur de venir me jeter à vos pieds en vous priant de bien vouloir examiner l'affaire suivante :

Ma femme, Nguyễn-thị-Duyệt, âgée de trente ans, a toujours été de mœurs douces et paisibles ; tout le monde peut en témoigner dans le village.

Bien des fois, déjà, elle avait été durement apostrophée par sa voisine, Trần-thị-Thuân, personne grossière et méchante qui ose, du matin, au soir, injurier tout venant.

Aujourd'hui, parce qu'on lui a dérobé des volailles, cette virago s'est mise à insulter aux quatre coins de l'horizon. Pendant ce temps sa fille a laissé son buffle saccager notre champ de patates où il a causé pour plus de *quinze piastres* de dommages.

— Quinze piastres, interrompit le père de la victime. Mettez-en donc vingt au moins !

Je vais mettre vingt cinq dit le rédacteur qui voulait être aimable.

« Comme mon épouse faisait remarquer à Thi-Thuân les dégâts commis, cette dernière s'est mise à l'invectiver, personnellement avec une extrême violence puis finalement s'est jetée sur elle et l'a rouée de coups. Maintenant ma femme est couchée morte, sur le terrain. Pitié grand mandarin, pitié ! Daignez, ô vous qui êtes pareil à la

lumière du ciel, abaisser vos regards jusqu'à nous. Je me prosterne à vos pieds, mordant l'herbe et la poussière, et j'implore votre justice.

Le rédacteur,
LÊ-VAN-KHOA
a signé

NGUYỄN-VAN-PHUC
ne sachant signer a apposé son index.

Muni de cette accusation établie en bonne forme et d'une boîte de thé au fond de laquelle on avait dissimulé cinq piastres, Nguyễn-Văn-Phúc dépêcha un messenger vers le sous-préfecture lui enjoignant de faire diligence.

Lorsque sa colère avait été un peu apaisée, dame Thuân, avait entrevu de son côté tous les ennuis que sa dispute allait lui amener. Et son mari qui n'était pas là pour s'occuper de l'affaire. Elle courut donc chez Monsieur le Premier et lui conta l'histoire en ayant soin, bien entendu, de mettre tous les torts sur Thi-Duyên.

Après une violente explosion de colère l'oncle Phurc ne s'absorba pas en de longues réflexions ; se précipitant vers la table, il écrivit séance tenante un rapport au quan huyên (1). En même temps son homme de confiance, Long, fut chargé par lui d'une commission importante à Hanoi. Ce ne fut pas tout : la nuit venue, l'un des fils de la maison, accompagné d'un domestique, sortit en grand mystère de la case ; chacun des deux hommes tenait un paquet soigneusement enveloppé. Ils ne revinrent qu'une heure plus tard et parlèrent longuement avec Monsieur le Premier dont la figure s'éclaira d'un rire mauvais.....

Au point du jour, le lendemain, M. le Sous-préfet arriva, vêtu d'un long Cai ao noir, il était coiffé d'un chapeau conique, recouvert de plumes et surmonté d'un cône d'argent ; il chevauchait un maigre cheval blanc. Derrière lui à cheval aussi venait son Thông-lai, secrétaire équipé plus modestement et suivi de deux soldats couverts de souquenilles rouges ; l'un portait une superbe pipe, en ivoire, l'autre une boîte rectangulaire, laquée noire.

Monsieur le Premier, prévenu par un gardien de l'arrivée de son supérieur, se précipita à l'orée du village pour recevoir dignement le mandarin. On but force tasses de thé, on fuma quelques pipes puis, la bouche dûment garnie d'une chique, on se rendit sur les lieux du combat. Thi-Duyên était là, couchée ;

Elle avait passé la nuit sur place attendant la venue de la justice

(1) sous-préfet.

Dès que le quan-Huyên fut signalé elle se mit à pousser des gémissements, des cris de douleur, implorant la pitié du père et mère du peuple.

L'interrogatoire commença ainsi que l'examen des blessures. Celles-ci, au demeurant, étaient peu graves ; elles laissaient à Duyên assez de forces pour jouer la comédie. Le Huyên s'en aperçut mais, pour le maintien du bon ordre dans sa juridiction, condamna Thi-Thuân, malgré ses dénégations et ses supplications, à payer quinze piastres d'amende à la blessée, plus les frais du médecin.

Mais alors que le magistrat, caressant sa barbe de l'air satisfait d'un homme qui vient de juger un cas épineux allait se mettre en route, un paysan se précipita à ses genoux.

Je vous salue dix mille fois, haut mandarin ; rendez-moi justice, je vous prie.

— Qu'y a-t-il encore, dit le Huyên d'un ton bourru.

O Ciel ! Je supplie votre Excellence de remarquer que sœur Duyên a fait le Nam va sur mon terrain. Désormais celui-ci sera regardé comme maudit ; personne n'en voudra plus. Ne pensez-vous pas, ô Excellence, qu'en toute équité ceci mérite un dédommagement ?

Le sous-préfet prit un air soucieux :

Ta plainte est fondée déclara-t-il enfin ; la famille de sœur Thuân te payera cinq piastres à titre de compensation. Secrétaire ! prenez note de ma sentence.

Et tout le monde se retira. Après un long moment de repos dans la maison commune le quan Huyên remonta à cheval et repartit vers sa résidence, salué au départ par tous les notables.

Thi-Thuân cependant était atterrée du malheur qui venait de s'abattre sur sa maison. Ah ! ce mauvais rêve qu'elle avait eu ! Mais ce moment de dépression dura peu ; il fut suivi d'une violente explosion de colère au cours de laquelle elle proféra des menaces terribles contre les voisins. En fin de compte, sa rage se tourna contre la petite Him qui venait de rentrer des champs et qui reçut, une magistrale raclée.

Comme il fallait, néanmoins, se décider à faire quelque chose et que seul frère Thuân pouvait en la circonstance prendre les décisions voulues, elle pria un voisin d'écrire une lettre exposant à son mari la situation et lui demandant de venir sans tarder. Un parent fut chargé de courir à la ville y porter le message.

Thuân vivait alors en plein bonheur dans son nouveau ménage et cet événement, vint le sortir de son rêve. En bon époux il confia la nouvelle à Xuân et celle-ci fut la première à lui conseiller de rentrer au village pour régler une aussi grave affaire.

Toutefois, ajouta-t-elle nous sommes près du Têt, vaut-il pas mieux attendre ce moment de repos général ! Ainsi tu ne perdras aucune journée et seras à même d'emporter avec toi l'argent de ta paie.

Thuân se rangea à cet avis et le soir du 30 de la 12^e lune, ayant laissé à sa deuxième femme de l'argent pour le mois, il s'achemina avec six piastres dans la poche vers Yên-Hoa.

VI

. Une veille de Têt. La nuit est venue ; une nuit noire, sans étoiles ; où les rares lumières qui brillent dans le lointain ressemblent à des yeux d'animaux malfaisants tapis dans l'ombre.

Au village, les habitants ont déjà fermé leurs portes et se préparent à la fête du lendemain. Chaque maison a hissé des lanternes au sommet de la perche du jour de l'an, cette fameuse perche qui rappelle le combat de Bouddha avec le diable et qui est d'autant plus haute et plus ornée que celui qui l'a élevée est plus riche. Actives, les ménagères nettoient et astiquent tous les ustensiles des jours de fête : larges plateaux de cuivre, chandeliers, théières, crachoirs et pipes qui doivent reluire, pour ce jour, de leur plus pur éclat. On colle sur les murs, et de chaque côté des portes, de belles bandes de papier rouge sur lesquelles la main habile d'un lettré a tracé des phrases de bienvenue et de souhait : « Entrant par la porte intérieure, souhaitez-nous les trois abondances ». « Sortant par la grande porte puissiez-vous trouver dix mille félicités ». « Que les hôtes illustres franchissent notre seuil ».

En bonne place s'étalent les images de Thàn Trà et de Uât-Luy, deux génies armés de sabres et de lances, le visage contracté de fureur, et dont la présence seule chassera les esprits malfaisants qui se plaisent à venir tourmenter les humains.

Dans la cour des maisons, chacun dessine sur le sol, à la chaux, des arcs traversés d'une flèche ; ces signes suffiront pour éloigner les corbeaux, les chouettes, les hiboux, tous les oiseaux de mauvais augure, dont le plus léger cri, à proximité d'une habitation est un signe de mort.

Chacun travaille avec ardeur tout devant être prêt pour le lendemain, le Têt étant un jour d'absolu repos. De chaque logis sortent des gens affairés ; on échange quelques mots, mais on ne rit pas. Il paraît même que cette nuit là, dans tout le pays d'Annam, les maris ne se permettent nulle conversation intime avec leurs épouses.

Un groupe de người Nhá-quê (1) revenant de la ville où ils sont allés faire les derniers achats arrive précédé de torches. A leur approche les chiens hurlent. Les vieilles femmes superstitieuses veillent bien à ce que les chats ne miaulent pas : toute l'année serait mauvaise.

(1) Campagnards.

Munis d'un énorme morceau de bambou dans lequel ils ont glissé quelques sapèques, des gamins et des fillettes vont en bandes de maison en maison ; ils chantent :

Súc sác sác sé (1).

Que toute maison, qui a de la lumière ou du feu,
Ouvre la porte et nous laisse entrer ; nous chanterons.
Près du grand lit de camp sont deux dragons ; respectueux
Ils attendent vos ordres ; sous le petit lit sont deux autres dragons.
Si nous allions à l'arrière,
Nous verrions, un splendide bâtiment tout illuminé ;
Votre cheval et votre éléphant y sont attachés.

Súc sác sác sé

Nous vous souhaitons de vivre cent ans.
Que votre femme ait beaucoup d'enfants sages ;
De beaux enfants pareils à ceux qu'on voit sur les images,
Monsieur, qui êtes de nos amis, n'oubliez pas les quêteurs.

Súc sác sác sé

.

Et chacun de donner sous ou sapèques car l'on s'exposerait, en refusant cette aumône, à recevoir des bordées d'injures.

Partout l'autel ancestral a été l'objet de tous les soins ; on y a entassé des piles de gâteaux de farine de riz, des hâchis, des rôtis, le tout enveloppé de feuilles de bananier et constituant de petits paquets en forme de carrés ou de cylindres, de losanges ou de boules. Des montagnes de chiques de bétel voisinent avec les mets les plus divers.....

Minuit, là bas, d'une case, un bruit de pétard éclate et bientôt, comme à un signal donné, la pétarade devient générale. Poules et canards, toute la volaille, réveillée par ce tintamarre, se met de la partie suivie par les cochons, les chiens et les chevaux. C'est un charivari indescriptible.

Puis les bruits s'apaisent, les lueurs s'évanouissent et l'on ne voit plus, bientôt, que la faible clarté qui monte des autels en plein air. Chaque famille a préparé dans la cour une petite table couverte d'un

(1) Mots intraduisibles. Onomatopées.

tapis et sur laquelle reposent les tablettes des ancêtres, à droite et à gauche, des chandeliers allumés ; devant, un brûle-parfum où lentement se consument une poignée de baguettes odorantes. Les espaces vides sont garnis avec un flacon d'alcool de riz, la théière pleine et les petites tasses, la soucoupe aux chiques, la boîte à chaux, des assiettes où s'empilent des pains de riz ou de viande, des lingots de faux papier monnaie.

En cette cérémonie il s'agit d'abord de fêter le retour du génie de la cuisine, de Ong-Tao : Chevauchant une carpe ce dieu-là est parti, le soir du vingt-troisième jour de la douzième lune, vers l'Empereur de Jade dans l'intention de lui soumettre la liste des bonnes et des mauvaises actions commises par chacun des habitants de la maison. En second lieu il faut inviter les âmes des ancêtres, — ces âmes qui demeurent toujours-là, près de leurs descendants, les couvrant de leur protection, — à venir prendre leur part des réjouissances.

Cette année, bien pauvre sera la fête des Thuân. La femme serait toute prête à accabler son mari d'injures si la crainte d'attirer sur elle et sa maison les pires calamités ne la retenait, le Têt est un jour de répit pour tous les maris affligés d'épouses grincheuses.

Néanmoins, les rites doivent s'accomplir et Thuân, ayant revêtu sa plus belle tunique noire et son turban de gala est venu s'agenouiller sur une natte devant son petit autel éclairé d'une maigre lampe à huile. Il prononce, avec force inclinaisons de tête, l'invocation coutumière :

« Au début de l'année du cheval, au jour initial de la première lune, moi Thuân, je me prosterne devant les tablettes de mes ancêtres. En cette saison printanière, alors que l'année écoulée s'enfuit et que l'année nouvelle arrive, nous voici réunis joyeusement, jeunes et vieux, devant votre autel. Pour saluer le retour de l'heureuse saison, au dehors de la porte, hirondelles et loriots s'assemblent à grand bruit. Les fleurs du pêcher, aux couleurs tendres, rient sous la brise ; elles rivalisent de fraîcheur pour venir vous souhaiter bonheur et richesse. Le bruit assourdissant des pétards qui emplît le ciel nous présage la venue d'un garçon et la prospérité.

Comme tout cours d'eau aboutit infailliblement à la mer, que notre joie monte jusqu'à vous. *Lorsqu'on mange les fruits d'un arbre on doit se souvenir de celui qui le planta* (1) ; qui donc, au milieu du bonheur, oserait oublier les mérites de ses aïeux. Je vous offre ici

(1) Proverbe d'usage courant.

deux mille ligatures, en papier d'or et d'argent, des josticks parfumés, quelques mets savoureux et des tasses d'alcool. Tandis que nos mains vous les présentent, nos têtes s'inclinent et nous vous demandons d'accepter notre offrande.



En ce jour de liesse nos cœurs aimants et respectueux osent vous prier de voir la pureté de leurs sentiments. Qu'au cours de cette année, notre avoir dépasse celui de l'année écoulée ! Qu'une montagne d'argent vienne jusqu'à nous ! Que par votre protection toutes les branches de la famille se multiplient et s'accroissent ! Que nos enfants et nos petits enfants soient nombreux comme les fourmis ! Que notre descendance soit innombrable et notre fortune prospère ! Que ces biens soient solides et se transmettent parmi nous à l'infini !

Nous invitons respectueusement tous nos ancêtres, paternels et maternels à venir en foule, en ce jour de la nouvelle année, assister à notre fête".....

Enfin c'est fini, l'on mange. Ca et là, encore, des pétards éclatent ; puis le silence s'étend sur le village

Le matin vient à peine de poindre. Le soleil, voilé par un brouillard glacé, jette une lumière terne. L'inexorable crachin tombe sans arrêt en gouttelettes légères et fines comme une cendre et les vols d'oiseaux de passage, filant avec des cris rauques vers le Sud, sont à peine visibles dans l'océan brumeux du ciel. L'eau suinte des toitures grises, des feuillages estompés.

Thi-Thuân, levée la première, a détaché une clé de sa ceinture et se dirige vers la malle placée sur le lit. Elle l'ouvre, lève le couvercle et retire tous ses vêtements de fête : c'est d'abord un pantalon de satin noir, bien luisant, monté sur une ceinture de soie rouge ; un mamillaire blanc, tout neuf, en cotonnade raide d'empois, une tunique de filoselle doublée en crépon vert. Voici maintenant la longue ceinture violet foncé ; la pièce de gaze noire dans laquelle s'enroule la chevelure, puis de belles sandales, à l'avant relevé en forme de barque et munies de deux courroies qui s'engagent entre le gros orteils et le second doigt et s'en vont finir, à droite et à gauche, près du talon. Elle tire encore toute une garniture de ceinture en argent : eure-oreilles, couteau pour l'arec, boîte à chaux, pot à bétel et quelques petites chaînettes où s'accrochent les clés. Toutes ces richesses remontent à l'époque de son mariage.

Plus simple est le costume de son mari qu'elle sort ensuite un pantalon blanc, une lévite de gaze noire un turban et une ceinture rouge.

Bientôt tout le monde est debout et s'habille après une toilette minutieuse où les soins de la bouche sont les plus longs. Alors Thuân s'étant installé sur le lit de camp, reçoit dignement les salutations de ses filles.

Him, sur l'ordre de son père, court allumer quelques pétards car de toutes les cases voisines des décharges viennent de partir et il faut montrer à tous qu'on *mange* dignement le Têt (1). Une légère brise chasse la fumée de la poudre dans la maison où son odeur âcre se mêle à celle des jossticks brûlant sur l'autel des ancêtres.

Maintenant il est convenable de se rendre chez le chef de la famille, chez Monsieur Premier. Ils partent tous, sous l'averse fine et drue, abrités par de larges chapeaux en feuilles de latanier autour desquels

(1) Célébrer le têt se dit an têt, manger le têt par allusion sans doute aux ripailles qui accompagnent cette fête.

des gouttelettes s'assemblent. . . Le froid vif les saisit ; ils marchent courbés, les mains cachées sous leurs tuniques, glissant dans la boue gluante des chemins, mais évitant avec soin les flaques d'eau afin de ne pas salir leurs beaux costumes.

En atteignant la cour pavée de leur riche parent, leur premier soin est d'aller vers une jarre, placée dans un angle, d'y puiser de l'eau avec une noix de coco emmanchée et, la main gauche retroussant très haut le pantalon, de se laver les pieds.

Monsieur Premier a revêtu sa belle robe de notable. Il est assis, majestueux et distant dans la salle du milieu déjà pleine de monde. Les nouveaux venus s'agenouillent, à leur tour, le mari un peu en avant, la mère et les filles derrière ; mains jointes ils inclinent le front jusqu'au sol : « Je souhaite, mon oncle, et vous, ma tante, disent-ils d'une commune voix, que vous viviez longtemps, bien longtemps ; que vos cheveux blanchissent comme les plumes de la grue et que votre peau se couvre de squames pareils aux taches des carapaces de carets ! Que de vos fils naissent des légions de descendants ! ».

— Mes enfants, répond le vieillard, je vous souhaite la paix, la réussite dans toutes vos entreprises. Ayez un fils ! ».

Les Thuân se tournent ensuite vers les autres membres de la famille et échangent les souhaits de nouvel an. « Je vous souhaite cette année plus de santé, plus de richesse que l'année dernière ».

Maintenant tous les hommes sont réunis autour des plateaux de cuivre. Ils mangent des pains* de riz gluant fourrés de haricots et de viande, avec du saucisson de cochon pilé. Ce sont force politesse pour s'engager à boire. Bientôt, toutes les figures sont rouges : il ne faut à ces gens sobres, à ces buveurs de thé, que trois petits verres d'alcool pour rendre leurs visage écarlates et leurs yeux brillants. Les chiques de bétel circulent avec la pipe à eau puis le bien être des estomacs veut que la conversation traîne. Les longs silences sont coupés d'éructations sonores, du glougloutement de la pipe, du sifflement des jets de salive.

Les femmes ont mangé à part, invitées par Madame Premier ; et ce furent entre elles en plus des mêmes compliments cérémonieux, des caquetages sans fin.

Le repas achevé chaque famille repart de son côté pour les visites. Les Thuân vont chez le vieux magister « Maître, vivez cent ans, montez en grade et en dignité » : Ils y rencontrent les Nghia, dont le fils fréquente l'école. L'enfant à genoux vient d'exprimer ses souhaits et le maître solennellement lui répond : « Mon enfant, je souhaite que ton savoir augmente, que tu sois versé en littérature, que tu réussisses aux concours et sois un jour mandarin ».



Pour finir la tournée on passe chez les Bui, des cousins dont la boutique s'ouvre sur le marché. Bien que son commerce soit maigre. Monsieur Bui a collé lui aussi sur les contrevents de sa devanture deux énormes gravures coloriées de Thàn-Tra et Uât-Luy. Him est en admiration devant ces manifestations d'art incomparables et demande des explications à son père.

« A l'époque de l'Empereur Jaune, dit celui-ci, les démons torturaient les humains. Or sur la montagne de Đô-Sóc, dans l'arrondissement de Tân, vivaient les génies Thàn-Tra et Uât-Luy. On les voyait, appuyés contre un tronc de pêcher, guetter, les diables pour les détruire.

L'Empereur l'ayant su envoya couper les branches de cet arbre et en fit des pinceaux avec lesquels on dessina les portraits des deux génies bienfaisants. Leurs seules images collées sur les portes suffirent désormais pour effrayer les esprits malins.

Mais plus tard, on vit apparaître une espèce de démons sylvestres, hauts d'un pied et qu'on appelait les *Pourritures de montagne*. Ils se manifestaient aux époques du Têt et quiconque rencontrait leur regard tombait malade. Les images de Thàn-Tra et de Uât-Luy même ne les effrayaient pas. C'est alors qu'un nommé Ly-Diên (dont le voisin était malade pour avoir croisé un de ces diables) imagina de prendre un morceau de bambou, fermé aux deux extrémités, et de le brûler. Le tube éclata avec un bruit si terrible que le démon s'enfuit ; le patient ne tarda pas à guérir. Depuis lors c'est pour éviter le retour de ces Pourritures de Montagne qu'on brûle des pétards le jour de l'an. »

Le crépuscule tombe et la petite Him, effrayée, se serre contre sa mère regardant à droite et à gauche pour voir si l'un de ces êtres malins ne va pas tout à coup se révéler par quelque diablerie.

Après avoir souhaité aux Bui « que leur commerce soit prospère, qu'ils vendent leurs articles très cher et fassent du quatre cent pour cent de bénéfice », les Thuân rentrent chez eux, étourdis et très las. Ils ont bu d'innombrables tasses de thé, mangé force sucreries, chiqué sans arrêt et fumé un nombre respectable de pipes et de cigarettes.

C'est la nuit ; dans toutes les cases on se prépare au dîner. Pendant que le chef de famille, agenouillé devant l'autel familial, frappe sur un petit gong et invite les ancêtres à venir partager le repas, la pétarade recommence au dehors au milieu des cris de joie des enfants qui se bousculent pour ramasser les pétards qui n'ont pas encore éclaté et qu'ils mettent de côté pour prolonger la fête les jours suivants.

VII

La campagne tonkinoise, vide de travailleurs en ces derniers jours du Têt, a repris son aspect accoutumé. Plus de longues files de *người nhà quê* ⁽¹⁾, en costumes de fête ; plus de jeunes gens revêtus de lévites rouges et de ceintures vertes se rendant à quelque fête de pagodes ; plus de fillettes rieuses exhibant fièrement leur couvre-sein de soie rose et de *bà-già* ⁽²⁾, cassées et voûtées, s'acheminant vers quelque temple lointain.

Au village, finies les parties d'échecs vivants, les jeux d'escarpolette et de bacouan : tout a retrouvé son aspect ordinaire. Les drapeaux multicolores de la pagode ont été rentrés et le vieux bonze, laissant sa chape de cérémonie, est revenu méthodiquement à ses occupations journalières : entretenir les vellieuses des autels, allumer matin et soir des baguettes d'encens, réciter trois fois par jour, avec accompagnement de gong et de crécelle, les prières rituelles.

Le Têt est terminé. Les campagnards sont un peu plus pauvres mais il leur reste cependant, de ces réjouissances, un lourd bagage de souvenirs.

Frère Thuân, au contraire de ses voisins, est demeuré ici à flaner. Pourquoi se presser de retourner à la ville ? La case a encore des provisions ; quelle raison aurait-il de se hâter ; ne sera-t-il pas temps d'aviser demain ? Et puis ne doit-il pas attendre la fin de son procès avec la famille de sœur Duyệt ?

Mais un beau jour dame Thuân constate que le panier à riz s'allège d'inquiétante façon, que la bouteille de *nưóc-mấm* touche à sa fin et, suprême infortune, que le pot à graisse est vide. Cet ensemble de découvertes n'est pas pour amener d'aimables paroles sur les lèvres de la douce moitié de frère Thuân ; il doit une fois encore subir l'assaut de son épouse en colère. Maintenant le Têt est passé ; plus de contrainte, Madame peut enfin donner libre cours à son humeur.

— Hélas ! commence-t-elle modérée, même si l'on raclait le fond de la marmite ou n'en retirerait pas un grain de riz.

Puis crescendo : Malheur ! Misère ! Que faire, maintenant ? Et il faut que j'avise seule ; car il est bien entendu que je dois ici m'occuper de tout ! Personne ne m'aide ! Tenez, je lui parle ; pourtant c'est comme si je *versais de l'eau sur la tête d'un canard*.

(1) Campagnards.

(2) Vieilles femmes.

— Cesseras-tu bientôt de *crier comme des Chinois qui font naufrager* ? rétorque le mari irrité. Il n'y a plus rien ! c'est bon, je le sais ; mais il n'est pas séant de s'insulter comme si *le buffle avait mangé le riz ou le bœuf, les semis...* Le meilleur est de trouver un expédient et non de *jaboter comme un chien qui hurle à la lune*. Demain je *monterai à la ville* et je verrai ce que je puis faire.

La femme semblait attendre ce mot. D'un bond elle se plante devant son mari et le corps rejeté en avant, dans un geste de défi, lui hurle à la face.

— *Monter à la ville* ! Oui, je sais pourquoi tu tiens tant à retourner là-bas ! ... c'est pour retrouver ta fille publique ! Si nous n'avons pas d'argent c'est ta faute, à toi, qui le donnes aux gaupes. Ah ! vous faites un joli couple, *mari de grands chemins et femme de carrefours* ! ...

— Elle est forte, reprend le mari et pourra t'aider dans les travaux de la maison. Ne nous sera-telle pas très utile aussi au moment du repiquage ? Bientôt nous allons perdre Đurc qui va se marier ?

— Non, non, pas de concubine ici, hurle sœur Thuân. Elle ne saura que dormir et se promener. Ces femmes-là, je les connais ; ça ne pense qu'à manger. Elles ont le *gosier comme l'axe du moulin à décortiquer* ! Non, je n'en veux pas ! Tu m'entends bien, je n'en veux à aucun prix.

— Tu *rabâches toujours la même chose comme un chien qui mâche des chiffons*. Trop tards, te dis-je. Je l'ai prise et il faut la garder. D'ailleurs elle est enceinte. Peut-être accouchera-t-elle du fils que nous désirons tant !

Him et sa sœur sont dans la cour à baguenauder. La dispute les intéresse et l'ainée s'approche discrètement pour éconter. Elle revient et dit à sa sœur.

Père veut prendre une deuxième femme et mère n'en est pas contente. Elle va être heureuse, celle-là, ajouta-t-elle en riant... Oubliant qu'elle est trop près de la maison elle se met à chanter :

En mangeant du bétel,
Le crapaud s'est rougi les lèvres. (1)
Qu'elle vienne donc, celle
Qui désire être concubine de mon père.
Ni bien ni mal, père ne la traitera ;
Mère, les yeux lui crèvera,
L'estomac lui arrachera.
Et le foie lui mangera.

(1) On supporte les conséquences de ses actes,

Et toutes les deux de rire comme des folles. Hélas ! c'est une occasion pour Thuận de trouver un dérivatif à la dispute ; il sort furieux et saisissant sa fille aînée par le bras, lui crie :

— Pour qui chantes-tu ? Est-ce pour un singe ? Que ton père, garce, soit décapité !....

Et il lui allonge un bon coup de poing dans le dos.



— Donne-moi le rotin, Hìm, crie-t-il, que je rosse à mort cette rien du tout.

Prudemment, Hìm a disparu ; quant à Đurọc elle profite d'un mouvement d'inattention de son père pour s'esquiver à son tour. Thuận un peu calmé vient se rasseoir....

— Frère Thuận est-il à la maison, crie-t-on du dehors ?

— Oui, Monsieur le Maire, dit la femme qui a reconnu la voix ; entrez donc je vous prie.

Le Lý-trưởng du village, Monsieur Phan, pénètre dans la case suivi d'un gaillard, loqueteux, à la face bestiale et méchante. Quand tout le monde est assis, sœur Thuận présente poliment la boîte rouge des chiques de bétel.

— Prenez donc une chique, je vous prie. Puis elle court vers la malle, en sort la boîte d'étain renfermant le thé de Chine et descend à la cuisine.

— Vite ! Hìm ! Evente l'eau (1).

(1) Eventer le feu pour faire bouillir l'eau du thé.

Cependant le maire sort de sa poche un papier couvert de caractères et lentement commence à lire :

« Vũ-văn-Lễ. préfet de Yên-khoai, a l'effet d'ordonner :

Le nommé Phuc est venu se plaindre à nous de ce que sa femme avait été frappée par Thị-Thuận. Le sous-préfet lui a accordé une indemnité de quinze piastres plus les frais de maladie ; mais Phuc n'a encore rien touché. Nous envoyons un satellite porter cette lettre au maire de Yen-hoa, lui enjoignant d'ordonner au nommé Thuận d'avoir à se présenter, demain, à notre tribunal. Tel est l'ordre. »

Sœur Thuận, rentrée avec le thé fumant, entend cette lecture et reste attérée.

— Allons ! nous étions déjà *malheureux et voici qu'un chien vient encore nous mordre*. Ô Ciel ! Pourquoi tant de chagrin chez nous ?

— Demain vous irez donc à Yên-khoai, reprend le maire impassible ; et ne l'oubliez pas.

Il boit sa tasse de thé et sort reconduit par Thuận jusqu'à la palissade.

Le satellite, lui, est demeuré ; il se remet à boire du thé et à chiquer.

— Vous n'auriez pas une pipe, sœur Thuận, demande-t-il ?

La femme lui tend l'objet demandé et notre homme fume gloutonnement quelques pipes.

— Ils veulent un procès, dit Thuận qui était revenu s'asseoir ; eh bien ! ils l'auront ; je n'ai pas peur !

— Vous avez grand tort, dit le satellite. Dans les procès, *celui qui perd en est pour quinze ligatures*, quand au gagnant il en a pour quatorze et demi de frais. Les secrétaires n'aiment que cela ; ils favorisent les litiges. *En eau trouble, les crabiers s'engraissent*. Mais quelle heure est-il ? Je sens que *les fourmis me mordent le ventre*. La route est longue du phủ ⁽¹⁾ jusqu'ici.

Thuận comprend ce que parler veut dire. Il sait d'ailleurs qu'il doit, selon la coutume, nourrir ce satellite, le gaver même, sinon ce dernier se livrerait aux pires extrémités puis, de retour chez le mandarin son maître, se plaindrait de n'avoir pas été bien traité....

— Ma maison ⁽²⁾, dit-il, s'adressant à sa femme, prépare le riz et envoie Hân au marché acheter de l'alcool.

(1) Préfecture.

(2) Nhà tôi : expression employée par le mari pour désigner sa femme ou réciproquement.

Quelques instants après un plateau copieusement garni est déposé devant l'envoyé de la préfecture qui se met à manger d'un robuste appétit.

Pendant ce temps, les époux Thuân, assis dans un coin, discutent sur les moyens de sortir de là. Il faut de l'argent ; mais où en trouver ? La famille, il n'y faut pas compter.... Et parmi les étrangers, qui voudrait consentir un prêt ?

— Allons, dit la femme, je vais faire une tentative. Hier est revenue au village la fille des Mai ; tu sais cette prostituée qui a pris un Occidental ?... Peut-être voudra-t-elle nous tirer de là....

Une série d'éruclatations bruyantes rappelle à Thuân que son hôte vient de finir son repas.

— *Excusez l'impolitesse dont je me rends coupable en cessant de manger*, dit l'homme, littéralement repu, les yeux brillants et le teint cuir de Russie pour trop d'alcool absorbé.

— Ne vous désolez pas pour votre affaire, ajoute-t-il, patelin. Vous m'avez bien reçu, vous savez que je ne demande qu'à vous aider.... Mais il est tard. Je dois partir, maintenant. Je vous attendrai, demain, à la porte du préfet. N'oubliez pas *l'argent du papier et du pinceau* (1).

.... A l'horizon, le soleil couchant ensanglante les découpures du Tam-dao et du Bavi et son disque n'est bientôt plus qu'une hostie gigantesque et rutilante posée sur la crête des montagnes qui s'assombrissent. L'imposante nuit descend et de l'immense plaine des masses sombres montent à sa rencontre. Peu à peu tout se noie dans les ténèbres. Alors dans le village des feux s'allument, des bruits jaillissent de l'ombre : aboiements des chiens, tintement léger d'un gong à main scandant les phrases d'une prière, appels aigres de crécelles, roulement sourd du tam tam de la pagode, appels mélancoliques des jeckos...

Thuân vient d'allumer une misérable lampe ; pensif il attend le retour de sa femme. Devant son mutisme obstiné Him et Dưọc n'osent parler ; elles vont et viennent, silencieuses, accomplissant leurs menues tâches. Enfin Thị-Thuân apparaît ; elle s'encadre dans l'ouverture de la case, le regard farouche, les traits bouleversés ; elle est suivie de Monsieur Premier qui l'exhorte au courage tandis qu'elle murmure, la voix blanche :

— C'est terrible ! Je préfère la mort ! Je sens *mes entrailles douloureuses comme si on me les coupait* ! Ah ! Je vous en supplie, M. Premier, sauvez-nous !

(1) Pot-de-vin aux secrétaires.

L'on s'assied et l'on discute de nouveau. L'oncle explique que dans les circonstances actuelles la décision du préfet doit suivre son cours; il convient même d'agir vite. Où Thuân trouverait-il en si peu de temps l'argent nécessaire à l'achat d'un cadeau pour le quan-phủ et pour ses employés ? Et s'il ne gagnait pas ainsi ce fonctionnaire à sa cause comment payer l'amende qu'il devait à cette prostituée de Duyễn et à ce va-nus-pieds de Gioi qui avait réclamé cinq piastres pour le nãm-vạ ? Il fallait donc.....

— Non, l'amende est trop forte, dit Thuân ; j'ai envie de laisser faire le préfet et de réclamer auprès du Résident. Les Français aiment la justice ; ils le répètent dans toutes leurs proclamations...

— Ah ! pauvre fou ! répond M. Premier, amer ; ce sera cent fois pire. D'abord pour que ta requête atteigne le Résident pense aux nombreux pourboires que tu devra donner ? Le planton, sans une piastre, au moins, ne te laissera pas entrer. Puis ta requête sera écrite en Chữ-Nôm et sera remise au lettré ! Celui-là est peu payé — vingt piastres par mois — et il a au moins dix personnes à nourrir ; si tu ne vas pas chez lui et ne lui remets pas.... mettons.... deux piastres, il laissera moisir ta demande sur sa table et répètera, chaque fois que tu te présentera : « Revez dans deux ou trois jours ». Si tu donnes les deux piastres requises, ton papier en Chữ-Nôm sera traduit en Quốc-Ngữ ; il ira donc de la table du lettré à celle de l'interprète. Oh ! celui-ci !... il porte un costume européen, il a de belles bottines vernies et un chapeau dernier cri. On lui connaît deux ou trois maîtresses, ce qui ne l'empêche point de visiter souvent les chanteuses ; tout cela demande de l'argent. Pour te présenter devant ce personnage, il te faudra un plateau bien garni de boîtes de thé renfermant, tout au fond, quelques bonnes piastres trébuchantes. Il te promettra tout ce que tu voudras mais comme il est très occupé, ta lettre sera encore sur sa table pour le Têt prochain. Sois sûr, même, que le Résident n'en verra la traduction que lorsque viendra *l'époque du roi à une oreille*. ⁽¹⁾.

— Mais, reprit Thuân, têtù, pourquoi le Résident aurait-il besoin de ma traduction ? Je le verrai moi-même et lui dirai mon malheur. On dit que les fonctionnaires occidentaux savent tous parler l'Annamite.

— Oui !... on le dit. En réalité ils sont rares ceux qui peuvent librement, sans le secours d'un interprète, causer avec nos pauvres frères. Et même s'ils le pouvaient, en auraient-ils le temps ? Ah ! vois-tu, les Occidentaux se font détester, mais c'est de leur faute !... Pourquoi

(1) Les calendes grecques.

nous obligent-ils toujours à ne les approcher que par l'intermédiaire d'un des nôtres ? Cependant j'ai connu, moi, un Résident qui ne savait pas un mot d'Annamite et qui était aimé de tous les habitants de sa province. Se défiant, à juste titre, des *thông-ngôn* il avait demandé, comme deuxième adjoint, un Occidental, tout jeune, mais qui parlait l'Annamite comme nous ; il savait même lire le Chinois. Celui-ci, quand on allait le voir, vous recevait toujours, il vous écoutait patiemment et quand il avait éclairci une affaire, écrivait une note qu'on portait au Résident. Le Quan Công Sứ, alors, jugeait comme un sage. Et ce jeune Occidental avait tous les jours des files de plaignants à sa porte. Il ne voulait pas de cadeaux. Et tout le monde l'estimait, sauf les mandarins et les interprètes, bien entendu. Mais je n'ai plus revu cela...

Juste à cet instant entra la vieille Mui qui était une concubine du rand'père de M^{me} Thuàn. Cette vieille, un peu folle, avait eu maintes chicanes avec les siens. Après avoir essayé vainement d'habiter chez les uns ou chez les autres, elle était allée en fin de compte se louer comme domestique à la ville... Elle salua d'abord les assistants, puis s'assit près de sœur Thuàn qui la mit au courant des malheurs qui s'abattaient sur la maison.

— Pourtant, si j'essayais... reprit encore Thuàn.

— Et il faut craindre, aussi, continua le vieillard, que le Résident ayant lu ta requête, ne renvoie ton affaire au gouverneur indigène, lequel la transmettra au préfet puis au sous-préfet, « pour informations ». Et alors tu seras dans la même situation qu'aujourd'hui... Je disais donc à ta femme que vous n'aviez qu'un seul moyen de vous tirer de là : emprunte en donnant Him comme gage.

— Oh ! pas cela ! pas cela, gémit sœur Thuàn qui pleurait dans un coin.

A ce moment, la vieille Mui prit la parole.

— Ma maîtresse, Cô Tư-Phượng, qui vit avec un occidental, vient d'arriver au village. Elle ramène une ceinture pleine d'argent et je sais qu'elle cherche à acquérir une petite servante... Him ferait bien son affaire... Si vous concluez marché ne lui dites pas que je suis des vôtres ; je pourrai ainsi veiller sur la petite... Elle prêterait bien quarante piastres. Voulez-vous que j'aille la chercher ? Mais je le répète, il vaut mieux qu'elle ignore notre parenté.

Sans attendre la réponse des deux époux consternés M. Premier dépêcha la vieille amorcer l'affaire. Ce ne fut pas long.

— Je vous salue respectueusement, dit Cô Tư-Phượng en entrant. Vous m'avez demandé, M. Premier ?

Et elle se retire dans un coin. Le ton humble de la nouvelle venue, son attitude déférente, contraste singulièrement certes avec son allure à la ville, où elle toise insolemment les Occidentaux et parle avec un

ton de suprême arrogance à son pseudo-mari. En franchissant la porte du village natal elle est redevenue une simple fille d'Annam, respectueuse des coutumes de sa race, fidèle aux anciens rites, pénétrée de la valeur des hiérarchies communales au milieu desquelles ont vécu les siens. Elle a caché aussi, tout au fond de sa malle, les belles tuniques de velours marron ou de satin rose broché de fleurs éclatantes pour en revêtir une toute simple de couleur noire ; un turban de crépon violet enserre sa lourde tresse. Plus de babouches garnies de perles, mais de correctes sandales de cuir noir verni.

Bien que fatigué par l'âge et l'abus des fards, le visage de cette femme conserve quelque charme et son corps, que n'ont point usé des maternités répétées, est resté jeune et fluët,

Monsieur Premier, qui a des principes, méprise autant qu'il est séant cette irrégulière ; mais comme il attend d'elle un service il l'invite pourtant à s'asseoir. Elle se place, en arrière, sur un angle du lit de camp.

— Des gens disent, reprend M. Premier, que tu désires acheter une jeune servante ? La maison de frère Thuân est en ce moment dans l'embarras et elle voudrait emprunter quarante piastres en donnant sa fille, Hlim, en garantie.

— Ai-je seulement quarante piastres pour les jeter ainsi dans les chemins ? Mon sort, aussi misérable que celui de Kiêu ⁽¹⁾, m'oblige à vivre avec ces *espèces d'Occidentaux*. Encore, autrefois, étaient-ils généreux ; mais maintenant....

— Cette fille est grande et peut travailler, continue M. Premier avec quelque hauteur. Elle sait faire la cuisine et laver. Enfin, on pourra, je l'espère, te rendre l'argent avant peu de temps. Veux-tu voir l'enfant ?

On fait entrer Hlim. La fillette, vaguement inquiète, va se blottir près de sa mère regardant avec curiosité la vieille Mui qu'elle ne connaît pas et surtout cette belle dame, distinguée et riche, qu'elle n'a jamais vue encore et qui « vient de la ville ».

Cô-Tur-Phưong reste un moment songeuse. Elle se voit vieille et constate, chaque jour, que son mari peu à peu se détache d'elle. N'y aurait-il pas intérêt à amener chez elle cette jolie fille pour retenir l'Occidental ? Elle en pourrait faire une concubine. D'ailleurs, il était bon, aussi, de se concilier les grâces de M. Premier qui pourrait à l'avenir se montrer plus doux qu'il n'avait été jusqu'ici vis-à-vis d'elle-même et des siens. Néanmoins, pour la forme, elle soupire :

(1) Héroïne d'un roman annamite.

— Allons, je ne demande qu'à vous obéir, ajoute-t-elle avec humilité Mais c'est bien pour vous aider. Ne faut-il pas sur cette terre se secourir les uns les autres ? *Qui est assuré d'avoir la richesse durant trois générations ? Qui est sûr d'être pauvre pendant trois vies ? ...*

Tandis qu'elle s'en va chercher les ligatures qui seront le prix de la liberté de Him, M. Premier, prenant une feuille du « papier qui fait foi » (1), rédige l'acte.

« Je soussigné **Trần-văn-Thuận**, du village de Yên-hòa, canton de Bình-lộc, huyện de Đan-phượng, phủ de Yên-khoái, province de Sontay, ai eu de mon mariage avec la nommée **Thị-Miêu** une fille actuellement âgée de quinze ans. N'ayant pas d'argent pour subvenir aux besoins du ménage je cède cette enfant, comme fille adoptive, à **Nguyễn-thị-Phượng**, de notre village, pour la somme de cent-vingt ligatures. La vente consommée je ne me dédirai pas. Quant à l'enfant adoptive elle devra avoir, pour sa nouvelle famille, les mêmes soins et les mêmes égards que pour ses propres parents et ne devra pas enfreindre ses ordres. Au cas où cette fille viendrait à s'enfuir, elle se rendrait coupable de lèse-piété filiale.

Conformément aux us du pays le présent acte a été rédigé pour servir de preuve.

Le 9 du 1^{er} mois de la 17^e année de Thành-Thái.

Le répondant :
ĐINH-XUÂN-LỘC
(a apposé son index) (2).
Le rédacteur : **TRẦN-VĂN-XUYỀN**,
a signé.

TRẦN-VĂN-THUẬN
et sa femme ont apposé
leur index.

... Cô-Tur-Phượng est de retour. Elle compte les ligatures, se fait lire l'acte et s'apprête à emmener l'enfant ; mais sœur Thuan l'implore.

— Je vous en prie, ma sœur, ne me la prenez pas encore. Puisque vous êtes venue pour passer ici le Têt, que ma fille reste avec nous pendant les fêtes. Je vous la donnerai quand vous partirez. Ainsi j'aurai deux ou trois jours pour m'habituer à cette séparation, si dure.

— C'est entendu, dit Cô-Tur-Phượng d'un air condescendant ; consolante elle ajoute :

— Ta fille sera très bien, chez moi ; elle y trouvera la vieille Mui qui est aussi de notre village

(1) Papier timbré.

(2) C'est ainsi que les illettrés signent les actes.

VIII

Quittant la digue de Yèn-hòa, Long, le domestique d'oncle Phuróc s'engagea sur le sentier qui aboutit au hameau de Bạch-mai où passe la grand' route de Sơn-tây à Hanoi. Arrivé aux premières cases du village il se mit à crier : Sé ! Sé ôi ! ... Pousse-pousse ! appelant à lui l'un de ces petits véhicules qui sont le seul moyen de locomotion rapide dans les villages de la Nhà-quê éloignés des lignes ferrées ou des voies fluviales.

Qui pourra jamais dire tous les services que rendent ces voiturettes ! Quel poète des humbles voudra jamais écrire les chants dignes de louer assez ce misérable qu'est le coolie-sé !

— « Cao-sou ! Sé cao-sou » (1) crie l'élégant interprète à chapeau canotier et lunettes noires, qui se rend à la maison-papier (2) et veut protéger l'éclat de ses bottines vernies.

— « Pousse-pousse-caoutchouc » ! ... dit le fonctionnaire européen qui sort du bureau, pressé de regagner sa maison.... Caoutchouc ! ... appelle Madame portant en visite ou en course dans les magasins. — Se-sát ! piaille d'une voix aiguë les femmes indigènes rentrant du marché. Et après avoir entassé dans le petit véhicule un panier de légumes, deux corbeilles de riz et plusieurs autres volumineux paquets, elle grimpe au sommet de l'édifice tandis qu'elle dispose ses petits, ça et là, dans les intervalles, pour caler le chargement.

Pousse-pousse ! pousse-pousse en fer ! pousse-caoutchouc ! du matin au soir et bien avant dans la nuit, dans les rues et les boulevards, dans les ruelles ou les carrefours, sur les places ou sur les quais, partout et à tout instant on entend requérir les services de cet homme-cheval, auxiliaire indispensable de la vie coloniale.

Certains de ces coolies-sé préfèrent les heures de nuit. Postés aux abords des cafés ou des hôtels ils attendent le client pour lui offrir leurs services comme guides dans les Quartiers de Cythère. Très experts dans l'art de reconnaître l'homme de la brousse ou le nouveau débarqué ils murmurent selon le cas : « Monsieur vouloir jolie congaille ? Métisse ? ... Moi connaître cagna fumer l'opium ! Y en a boy... Vouloir congaille chinois ? ... Madame Japon ? Toute une litanie de

(1) Pousse-pousse caoutchouté.

(2) Bureau.

plaisirs affriolants est ainsi offerte à la curiosité du nouveau colonial ou à l'appétit du broussailleur venu à la capitale faire la noce.

Les jours de fêtes annamites ou françaises sont des périodes de richesse pour les coolies-sé car leurs voitures ne restent pas un instant inoccupées. On les voit, à la file indienne, galoper dans les rues à une vive allure, cahotant leurs clients qui, grisés de vitesse, crient : maoulenn ! maoulenn ! (plus vite ! plus vite !) tandis qu'eux-mêmes, comme des bêtes emballées, poussent de véritables hurlements.

Mais les jours de pluie le pousse devient une véritable providence. Lorsque, sous le ciel bas et gris, cingle, sans merci et sans trêve, une de ces averses des pays tropicaux, inondant tout, changeant les rues en ruisseaux, le coolie-pousse court toujours. Son pantalon relevé comme un caleçon de bain, le torse nu, ayant seulement aux épaules le manteau-pluie, ce vêtement en feuilles qui leur donne des airs de hérissons, la tête coiffée du chapeau conique, ils vont, le corps ruisssant, éclaboussant l'eau autour d'eux, mais toujours infatigables et satisfaits. Montez dans une de ces voiturettes ! Avec mille soins le coolie place la capote, relève le tablier, saisit les brancards et part en galopant. Enfermé dans votre abri de toile cirée vous filez à toute vitesse et sous la pluie qui strie le ciel, estompe de gris le paysage tout disparaît ; seul, au premier plan, votre coolie, le dos courbé sous l'effort, ahanant de fatigue, détale toujours.

Donc, au trot d'un coolie famélique qui tire en geignant son pousse en bois « un pousse choléra », comme disent plaisamment les légionnaires, Long, le messager de M. Premier, s'acheminait ce jour là vers la ville. A mi-voix, pour ne pas l'oublier, il repasse la leçon que lui a faite son maître. Il répète surtout obstinément une adresse ! Rue de l'Argent, n° 47, maître Vinh.... »

Mais voici les faubourgs de Hanoi. Quittant son véhicule, le campagnard remet généreusement au coolie, pour ses deux heures de course, dix sous, en bel argent, que l'homme cheval empoche sans discuter ; il grimpe alors dans la voiture électrique qui le dépose au bord de petit lac.

De là, après force détours, bien des hésitations et des fausses manœuvres, il arrive enfin à la rue de l'Argent et découvre la maison de Thay Vinh, le magister.

L'école est au fond d'une maison chinoise en forme de couloir. Long traverse un magasin, des chambres, une cuisine, une cour, des chambres encore et arrive enfin dans la salle d'études. A son entrée, le maître tourne la tête vers lui, l'invite à s'asseoir dans un coin et sans plus s'émouvoir continue sa leçon.

Le nouvel arrivé, n'ayant rien de mieux à faire, regarde le maître d'école d'abord, le logis ensuite. C'est une figure originale que celle de

ce professeur, candidat plusieurs fois malheureux des concours triennaux, et qui, frisant la quarantaine, continue à étudier pour se présenter à cinquante ans, ainsi que la loi l'y autorise, aux examens du Doctorat à la capitale. Malgré ses échecs, il a la réputation d'un fin lettré et plus de quatre-vingts élèves s'honorent de son enseignement.



Il est vêtu du pantalon de soie blanche et du cái-áo de gaze sombre. Sous son turban de crépon noir, sa figure, fine et expressive, est empreinte d'une gravité sévère que soulignent drolement les énormes lunettes chinoises qui chevauchent son nez.

La pièce où il se trouve est toute en longueur. Au fond, l'autel ancestral fermé par une porte à double battant, sur lesquels sont sculptés à jour les deux caractères « Phúc et Thọ », Bonheur et Longévité.

En face, à l'autre bout de la pièce, un minuscule jardinet, véritable joujou, fleuri d'une végétation naine. Rien ne manque en ce cadre exigü ; ni la rocaille appuyée au mur et qui s'orne de plantes bizarres, ni le bassin où s'ébattent des cá-vàng et des cá-bạc, poissons curieux car, selon l'âge, ils deviennent noirs, dorés ou argentés. Et sur le mur blanc s'étalent, en noir, les lignes biscornues de deux énormes caractères, « mac et trang » ce qui signifie *Jardin de l'encre, lieu où l'on cultive la littérature*.

Le lit du maître occupe l'un des grands côtés de la pièce ; près de lui, la pipe, la boîte de bétel, la théière, les pinceaux et les pierres à

encre rouge ou noire. Sur le devant, une petite table supportant un vase où des fleurs de lotus élèvent leurs tiges glorieuses.

Dans un bahut ancien, les livres vénérés s'entassent ; au-dessus le portrait de Thành-Thái.

Partout, autour du professeur, et apposés aux murs, se déroulent les longs panneaux de soie jaune, brodés de caractères noirs, cadeaux respectueux d'élèves reconnaissants.

Il est cinq heures et la classe se garnit de garçonnets qui, ayant fréquenté nos écoles primaires, viennent se désaltérer à la source pure de l'enseignement traditionnel ; ce qui leur permettra, dans leurs villages, de ne pas paraître des ignorants, des intrus, des gens vendus aux Occidentaux. Chaque arrivant s'approche du maître, le salue respectueusement, les mains jointes, à hauteur du genou, puis relevées d'un mouvement brusque vers la poitrine : Lay ong, Salut maître, murmure-t-il ; puis il remet son cahier de devoirs et va s'asseoir à sa place.

Mais la classe commence. Le maître a appelé près de lui un des grands étudiants ; celui-ci s'assied sur un escabeau, à droite, et lit en chantonnant un texte tiré de la « Raison naturelle ».

Le maître commente. Et tout en donnant ses explications, d'un pinceau alerte, il corrige les cahiers de devoirs, pointant les caractères bien écrits, marquant d'un signe spécial ceux qui sont à refaire.

Vient le tour d'une petite fille qui lit, dans le « Précieux miroir du cœur », les sages conseils donnés aux jeunes femmes : « A la maison, vous ne devez pas parler fort mais écouter les avis de vos parents.... Si vous allez dans la rue, soyez vêtues convenablement ; marchez lentement et ne tournez pas constamment la tête, à droite ou à gauche, pour regarder ce qui se passe autour de vous. »

Ainsi chaque élève s'approche à son tour, déchiffre sa leçon, puis écoute avec déférence le professeur qui la commente. Quand le dernier élève a regagné sa place, la classe est finie ; les enfants se lèvent, saluent respectueusement, puis s'envolent comme une troupe de moineaux.

Maître Vinh peut alors s'occuper de son visiteur.

— Je viens du village de Yên-hoa et Monsieur Premier m'a chargé d'une commission pour vous.

— Monsieur Premier est un homme d'excellentes manières que j'aime beaucoup à rencontrer. Comment va-t-il ?

— Bien. Mais il a eu des ennuis ces temps derniers.

Et le messager raconte la dispute des deux femmes et tous les événements qui suivirent ; il n'omet aucun détail.

Cependant tandis qu'il développe son récit des domestiques vont et viennent à travers la maison et il se rappelle, soudain, la recommandation de son maître, de ne parler qu'à M. Vinh seul.

— Ce que j'ai à vous dire, encore, reprit-il hésitant, ne doit être entendu que de vous.

— Bien ; allons là-haut, dans ma chambre.

La conversation reprend, à voix basse. L'homme explique ce que désire Monsieur Premier : une lettre anonyme expédiée de Hanoi et signalant aux autorités de Son-tây que la case de sœur Duyen renferme des objets de contrebande : alcool, opium et même des armes. La lettre aurait pu partir du village, où il y a un petit bureau de poste rurale, mais l'on risquerait d'être découvert ; tandis que dans la grande ville.....

— Bien. Les ennemis de Monsieur Cai sont aussi les miens. Demain matin je ferai ce qu'il me demande. Pour ce soir, va te reposer ; tu dois être fatigué.

— Mais je n'ai pas tout dit, reprend Long. Oncle Phuoc sait que vous avez jadis prêté de l'argent aux Duyen et qu'ils vous ont remis en gage des titres de rizières. Or, l'échéance est proche et ils ne pourront vous rembourser. Il vous demande donc de passer votre dette à l'Occidental noir ⁽¹⁾ qui se chargera, s'ils ne paient pas, de faire vendre leurs propriétés. De la sorte ces orgueilleux seront ruinés.

— Entendu. Nous irons demain chez le Malabar.....

L'autre où Mohamed Abdallou Paranava chetty tenait ses assises avait évidemment moins d'allure que la Banque Industrielle de Chine. La maison ne portait extérieurement aucune indication ; elle ne se distinguait des autres que par son aspect délabré. On entrait dans une sorte de pièce-vestibule, à demi obscure, les volets en étant hermétiquement clos et le jour n'y entrant que par la porte. Le sol, carrelé, était recouvert d'une couche gluante de boue et de crasse qui collait au pied. Au fond, à gauche, on distinguait une ouverture donnant sur des communs d'où sortait une odeur mixte de graillons et d'urine. De l'autre côté, un escalier de bois, aux marches glissantes, conduisait au premier. Dans un recoin, un pousse pousse de maître, laqué noir, aux ferrures nickelées et brillantes et qui semblait un contresens dans ce milieu sordide.

Maître Vinh et le messenger de Yèn-hoa furent introduits dans une pièce du premier étage, plus vaste que celle du rez-de-chaussée, mais aussi sombre et aussi malpropre. Les araignées y avaient tissé librement leurs toiles et les rats, à n'en pas douter, y prenaient

(1) Le chetty.

nuitamment leurs ébats. Après quelques instants ils purent distinguer ce qui était autour d'eux. A terre, de larges nattes avaient été étendues allant d'un bout à l'autre de la pièce ; touchant d'un côté au mur elles laissaient, sur le devant, un passage libre d'un mètre de largeur environ. Sur ces nattes, trois malabars étaient accroupis. Vêtus de pantalons en cotonnade légère, d'un blanc douteux, et très haut relevé, leurs torsos, à peu près nus émergeaient de longs pagnes rejetés sur l'épaule gauche. Derrière eux s'alignaient de larges malles bardées de fer dont le couvercle relevé laissait voir des liasses de papier et des rouleaux de piâtres. Dans le passage libre, un encrier, une petite écritoire, des savates, des parapluies, des linges sales, des cuvettes, des bols à demi remplis de mangeaille traînaient, ça et là, et dans toute la pièce flottait une odeur acre et forte de relents de cuisine et de sueur, de fumée et de tabac, où dominait, pourtant, la senteur violente du gingembre et du piment.

La discussion ne fut pas très longue entre les usuriers et leurs nouveaux clients. Un interprète ayant vérifié les titres qui représentaient une valeur de terres de plus de 300 \$, Vinh fut remboursé de ce qui lui était dû, c'est-à-dire des 100 \$ de prêt plus l'intérêt calculé depuis trois ans, au taux de un sou par piastre et par jour, ce qui faisait 108 \$; au total 208 \$. Son argent placé dans sa ceinture, il dit au domestique de Monsieur Premier.

— Retourne au village et dis à ton maître que tout va bien. Dans un mois, environ, cette engeance des Duyễn sera ruinée et ce sera bien fait. D'ailleurs, si l'on vend ces terres, Cô Tư-Phưong qui pense à se retirer au village sera bien heureuse de les acheter. Elle fera une excellente affaire et jouera un bon tour aux catholiques nos ennemis qui les convoitent.

IX

Près du marché de la porte du Sud, à l'endroit que les Occidentaux ont baptisé place Neyret, Cô Tur-Phưong habitait avec son mari européen une maisonnette, sans étage, couverte de petites tuiles brunes annamites posées les unes sur les autres à la manière d'écailles de poissons.

Une haie de bougainvillés, aux fleurs lie de vin, régulières et criardes comme des fleurs de papier, la séparait de la route ; sur sa sombre toiture un énorme flamboyant étendait son parasol de feuilles menues qui se changeaient, à la chaude saison, en une floraison sanglante.

La maison était surélevée ; on y accédait par un escalier dont la rampe était tressée de plante verte et l'appartement de quatre pièces ouvrait ses larges baies sur une vérandah qui dominait un jardinet où s'épanouissaient quelques roses.

Assez vulgaire était le mobilier de la chambre, de la salle à manger et du salon : il ressemblait à la plupart de ceux qu'on rencontre dans les maisons coloniales : lit en cuivre, appelé à tort lit de Hong-Kong ; fauteuils de rotin ; buffet, tables et chaises s'essayant en vain à imiter du Henri II. Aux murs des panneaux aux couleurs criardes et dans les angles de grosses potiches chinoises renfermant quelque verdure.

La pièce curieuse du logis était le bureau. On sentait, à la recherche avec laquelle il avait été orné, que le maître devait y passer la plus grande partie de son temps. Au fond, face à la porte d'entrée, un grand lit de camp en bois de teck sombre, couvert de fines nattes, s'offrait au visiteur. Cô Tur-Phưong, pas plus que son seigneur, ne faisait usage de l'opium, cependant tout l'attirail de fumerie s'étalait ici : grand plateau incrusté, aux angles garnis de plaques d'argent ; lampe en cuivre blanc émaillé, à dôme de verre taillé ; boîtes à drogue en ivoire ou en jade, spatules, aiguilles, fiole à huile, porte-fourneaux ; enfin des pipes d'ivoire et de jade gainées de métal brun finement niellé d'or et incrusté de pierres.

Le fond du lit de camp était surmonté d'un cabinet annamite, long et bas, qui donnait asile aux livres favoris. A droite et à gauche, adossés aux murs, deux canapés en ébène sculpté ; puis de petites tables carrées et des fauteuils de même bois. Au plafond s'épanouissait un énorme parasol, d'où descendait une lanterne chinoise aux verres dépolis et ornés de dessins de couleurs. Des lampes électriques étaient dissimulées aux quatre angles sous d'énormes chauves-souris faites de soie légère.

De longues tablettes de bois noir laqué, imprimées de caractères d'or, s'alignaient contre les murs et disaient aux visiteurs quelque sage précepte des vieux maîtres, quelque allégorie poétique et profonde auxquels les profanes ne savent trouver de sens.

Ainsi qu'il en est dans toutes les maisons d'Européen dont l'habitant est pourvu d'une maîtresse indigène, une véritable tribu d'Annamites était venue s'installer dans les communs. Toute cette valetaille constituait, à un degré plus ou moins éloigné, la parenté de « Madame ». Le vieux bêp ⁽¹⁾ était son oncle ; Lê, le boy, son propre frère ; Đang, le saïs, son beau-frère ; il n'était pas jusqu'au marmiton, ou au jeune tireur de panka qui ne se déclarât fièrement son cousin. Chacun de ces personnages avait amené femmes et enfants, voire même des grands-parents, âgés, dignes de tous les égards ; et aux heures où le maître du logis était au bureau tout le monde envahissait sa demeure et invitait des amis. On fumait les cigares et buvait les liqueurs tout en se prélassant dans les fauteuils de l'Occidental.

En retour, tous ces parents, mâles et femelles, témoignaient d'un esprit de famille touchant et facilitait à Madame l'accomplissement de ses fredaines ; on l'aidait, par exemple, à recevoir ou à rejoindre un lamant ; ou bien l'on dissimulait ses sorties.

Madame, reconnaissante de tant d'obligeance, fermait les yeux sur le pillage éhonté qui se pratiquait autour d'elle : le cuisinier doublait ses mois en faisant danser le panier depuis l'anse jusqu'au fond et à une allure vertigineuse ; les bonnes bouteilles et les conserves fines retournaient à l'épicier chinois, complice du boy, qui les reprenait au rabais ; quant aux chevaux, un régime rafraîchissant de bambou et d'herbe leur était imposé, le paddy étant revendu à bas prix au fournisseur.

Toute cette colonie s'entendait donc à merveille. Monsieur, lui, exigeait la paix ; aussi avait-on soin de se tenir tranquille aux heures où il prétendait jouir de sa demeure. Pourtant, de temps à autre, inévitable, surgissait une dispute, *un crépage de chignon* ; alors Madame intervenait ; quelques coups de rotin bien appliqués ramenaient le calme. Quand le scandale était plus grave, Monsieur expulsait tout le monde et faisait maison nette : dès le lendemain, un à un, les indésirables revenaient, humbles et têtus, reprendre leur place. Monsieur, usé par le climat, la volonté brisée par les nombreux étés passés dans le pays, feignait d'ignorer ou fermait les yeux. Telle était la maison dans laquelle Him venait d'entrer.

(1) Cuisinier.

Le Têt fini, Cô Tur-Phurong l'avait emmenée et installée dans ses nouvelles et multiples fonctions dont la principale consistait à porter, supporter et distraire, le petit Fou, fils de Madame et d'un..... interprète, son amant de cœur.....

Cô Tur-Phurong s'éveille : il faut lui porter de l'eau pour se rincer la bouche ; puis une tasse de thé. Elle se lève et rapidement Him plie la couverture, relève la moustiquaire et à grands coups d'éventail fait la toilette du lit de camp.

Nonchalamment Madame s'est assise à croupetons sur le lit de camp et ayant amené en face d'elle une boîte compliquée d'un nombre infini de compartiments, elle installe la glace, ouvre les tiroirs et procède à sa toilette. On lui présente, dans une cuvette en cuivre, l'eau chaude ; elle frotte longuement sa figure, son cou, plonge et agite ses mains menues dans le bassin scintillant. L'eau miroite sous les clairs rayons qui frappent le métal. A présent elle passe sur ses cheveux une huile aromatisée puis, d'un geste souple des bras, les tord et les enferme dans une pièce de crépon violet qui les enserre comme dans un fourreau. Elle prend ce long boudin, s'en entoure la tête comme d'une auréole l'extrémité repliée vers le milieu pour fixer la coiffure.

Avec un rasoir, maintenant, et d'un mouvement prudent, elle affine ses sourcils et fait disparaître les cheveux follets qui poussent vers les tempes ; il faut, pour réaliser la parfaite beauté, que les lignes du front soient bien nettes.

Se regardant avec complaisance dans son miroir elle ajoute un soupçon de poudre de riz sur ses joues — léger tribut payé au contact européen — frotte un papier rouge sur ses lèvres humides et, à l'aide d'un morceau de bois parfumé, avive l'ébène de ses dents.

Elle passe alors un beau mamillaire blanc, un petit caraco de soie écrue et un pantalon de satin noir, très long, presque traînant, retenu à la taille par une ceinture ponceau.

Aux bijoux, enfin ! une paire de boucles d'oreilles en or teint au curcuma, guillochées en forme de fleur et dont le calice est fait d'un mauvais strass ; un collier de deux cents grains d'or ; quatre bracelets en forme de jonc et quelques bagues ornées de fausses pierres. Cette fois Madame est dans tous ses atours.

Pendant tout le temps qu'a duré cette toilette elle n'a cessé de prêter avec complaisance l'oreille aux menus potins du quartier que viennent tour à tour lui conter les différents personnages qui constituent la valetaille de la maison.

— Soupe de poulet !..... Qui veut de la soupe au poulet ! glapit un marchand.

— Allez vite m'en acheter un bol, crie-t-elle..... Et goulûment elle

absorbe son premier déjeuner..... Elle va, nonchalante, flaner au jardin ou dans les communs, tandis que les domestiques font le service de la maison.

Him, par contre, n'a pas le temps de muser. Elle prépare le plateau à déjeuner : une assiette de gio (1), un plat de poissons cuits au sel, un peu de poulet, des légumes salés et une tasse de nuoc-mam assaisonné de piment et d'ail. Dans un coin la soupière à riz, deux bols des baguettes en ivoire et des cuillères de porcelaine.

— Madame, le riz est servi ! annonce Him. La maîtresse, revient s'installe sur le lit de camp et mange lentement. Du bout des baguettes elle picore deci delà des morceaux de viande ou de poisson, posant les os ou les arêtes sur le rebord du plateau.

Une tasse de thé, maintenant, avec laquelle elle se gargarise bruyamment, le nettoyage des dents avec un morceau de bambou et enfin la chique de bétel.

Him recouvre le plateau de son couvercle en fines lamelles, l'emporte à la cuisine et le remet à la vieille Mui qui remplit l'office de « cuisinière de Madame ».

A son tour, la petite avale rapidement ses bols de riz puis campe le jeune Fou sur sa hanche et va le promener dans le jardin ou dans la rue.

Le bambin est méchant et joue toutes sortes de vilains tours à la fillette ; mais celle-ci a déjà de l'expérience : elle sait qu'elle doit supporter tous les caprices de l'enfant si elle ne veut être insultée et battue.

Cô Tur-Pầuợng, d'ailleurs, n'a pas toujours l'humeur douce surtout quand elle a perdu au jeu, quand elle a eu une scène avec son amant ou vers les fins de mois, lorsque l'argent est rare à la maison.

La vieille Mui s'arrange pour éviter bien des corvées à Him ; chaque fois qu'elle le peut, elle écarte d'elle les orages et les coups et rabroue les domestiques mâles qui viennent rôder avec des airs louches autour de sa protégée. Quand tout le monde est couché, le soir, et qu'il fait froid, la vieille s'approche du grabat où repose l'enfant, la couvre, arrange la moustiquaire brune pour la protéger contre les piqures, lui parle doucement pour l'endormir. Quand elles voit les yeux de la petite lourds de sommeil, elle se penche vers elle, la renifle longuement et va s'étendre à son tour sur son lit de bambou.

.....

Il y a de bons moment dans la maison, lorsque l'Européen et Madame sont absents. On se réunit et l'on joue au Tam-Cúc. C'est

(1) Sorte de saucisse faite de cochon pilé et cuite à la vapeur.

Mùi qui en a enseigné les règles compliquées à Him. Elle lui a indiqué le nom et la valeur des trente deux cartes, partagées en deux séries de seize, l'une rouge, l'autre noire, la première l'emportant sur la seconde. Dans chaque série il y a, par ordre de valeur, *le chef, deux lettrés, deux éléphants, deux chars, deux canons, deux chevaux et cinq soldats.*

Quand on joue à quatre, on partage le jeu en quatre paquets de huit cartes l'un. On commence par donner une carte à chaque joueur et celui qui a la carte la plus haute dirige la partie. Après avoir examiné les cartes dont il dispose, il demande qu'on abatte un, deux, trois, quatre ou cinq cartes. Chacun prépare, sans les montrer, bien entendu, le nombre de cartes demandées. Pour le chiffre un, on peut mettre n'importe quelle carte depuis le chef jusqu'aux soldats. Pour le nombre deux, on choisit depuis les deux lettrés jusqu'aux soldats ; la combinaison trois se fait : chef, lettré, éléphant ou voiture, canon, cheval, sans se préoccuper si les cartes sont rouges ou noires. Celui qui abat les cartes ayant la plus haute valeur ramasse la levée. A valeur égale, le rouge l'emporte sur le noir. Celui qui vient de gagner une levée prend alors la direction du jeu.

Him était très friande de ces distractions, mais elle n'avait pas d'argent en dehors des sapèques que Mùi grappillait sur le marché et lui donnait. Maigre enjeu ! et comme le cuisinier, le boy, le saïs et leurs amis jouaient de grosses parties, ils dédaignaient d'inviter la fillette ; celle-ci en était réduite à aller baguenauder dans les boutiques du quartier : chez Cam le tailleur, Danh le cordonnier ou Tuyên l'épicier-mercier. Mais l'endroit qu'elle préférait par dessus tout était la boutique de maître Quí le pharmacien-médecastre.

Celui-ci était un vieillard à la figure osseuse, jaune et ridée, aux yeux atones par l'abus de l'opium qu'il fumait dans ses nombreux instants de loisir. A la commissure des lèvres, quelques rares poils, clairsemés, qui se retrouvaient encore au bas de son menton de bouc.

Installé au centre d'un quartier populeux, la boutique se distinguait facilement des autres par sa devanture où de nombreuses tablettes laquées de rouge, couvertes de caractères chinois, témoignaient des cures merveilleuses que cet Esculape avait opérées et qui lui avaient valu la reconnaissance de ses clients.

Comme ses confrères, c'est un empirique et tout son bagage scientifique se réduit à la connaissance, très élémentaire, des simples ; ce qui ne l'empêche pas de professer un souverain mépris pour notre pharmacopée compliquée et de considérer comme une sauvagerie l'art chirurgical.

Il est persuadé que toute affection, quelle qu'elle soit, externe ou interne, doit pouvoir se guérir par l'absorption d'une tisane ou l'application d'un emplâtre.....

Him allait s'asseoir dans la boutique et restait de longues heures à regarder maître qui pratiquer son art. Sa manière de déterminer la maladie du client, en tâtant le pouls, avait surtout le don de l'emplir d'admiration. Assis à côté du patient qui avait demandé le secours de ses lumières, le médecin plaçait trois doigts de la main gauche sur le poignet droit du client, Puis, pendant une dizaine de minutes, il



soulevait alternativement les doigts, comme s'il pianotait et passait ensuite au poignet gauche. Ceci fini, sans que jamais son savoir fût à court, il déterminait le siège de la maladie, le nombre de jours écoulés depuis qu'elle s'était déclarée, sa marche et enfin tous les troubles actuels du malade. Et toute cette laborieuse consultation n'était pas payée ! Il est vrai que le savant se rattrapait sur les remèdes qui, naturellement, devaient être pris chez lui.

Neuf fois sur dix l'ordonnance consistait en tisanes composées de dix ou douze, quelquefois même vingt plantes ou substances différentes.

La boutique était bien achalandée et maître Qui n'avait pas eu besoin de mettre sur la porte l'énumération de ses titres et de ses diplômes. Il n'en avait et ne pouvait en avoir puisqu'il n'y avait pas d'école de médecine en Annam. Tout l'art de guérir s'apprend dans les livres classiques, dans deux ou trois ouvrages spéciaux, et surtout par

l'expérience. De ce fait, l'exercice de la médecine est d'une grande simplicité; or, si les docteurs sont généralement des vieillards, ce n'est point que la conquête des diplômes les oblige à de longues et patientes études, mais bien parce que les officines se transmettent de père en fils.

Jadis, cependant, quand la cour de Huê brillait de tout son éclat, elle possédait des médecins savants et lettrés, ayant lu tous les ouvrages chinois traitant de cette science. Aussi, les praticiens provinciaux venaient auprès d'eux se perfectionner dans leur profession.

Malgré leur peu de savoir, ces médocastres, qui guérissent plus par la persuasion que par l'excellence de leurs méthodes, sont très respectés des indigènes lesquels, en raison de leur esprit routinier, s'accoutument difficilement à notre médecine et longtemps encore accorderont crédit aux pratiques de leurs rebouteux qu'ils décorent du nom pompeux de « ông-thầy-thuộc », Monsieur le maître des remèdes. Au fond, ces simples, qui se refusent à admettre l'efficacité de notre médecine occidentale, ne sont pas plus souvent malades que nous-mêmes et ne meurent ni plus ni moins. Il est même avéré que l'on voit plus de vieillards dans ces pays d'orient que chez nous.

Les serviteurs de la Cô-Tur-Phưong étaient assez doux avec Him. Le saïs l'aidait à faire sa besogne; le boy lui passait du tabac et des chiques de bétel; le cuisinier lui mettait souvent des friandises en réserve, malgré quoi Him le détestait car il avait une drôle façon de la regarder. Son grand ami était le saïs qui s'ingéniait à cacher ses oublis, à réparer ses fautes.

Un jour Him était descendue à la cuisine chercher de l'eau chaude pour Madame. On était en été, à l'heure de la sieste, et tout le monde dormait. Tandis qu'elle remplissait sa bouilloire elle ne vit pas le bêp qui lentement se levait du lit où il se reposait et qui s'approchait d'elle; un mauvais sourire sur les lèvres, les yeux un peu trop brillants. Quand elle voulut sortir il lui barra le passage.

— Que faites-vous *Monsieur le cuisinier*? Laissez-moi passer, je vous prie.

— Assez! tu n'es plus une enfant! ne fais donc pas de manières! Tu sais bien ce que je veux!

La fillette frémit de toute sa chair. Tremblant de surprise, de crainte vague, de cette terreur de l'inconnu qui protège les vierges elle essaya de s'enfuir. Mais passant brusquement derrière elle, l'homme la saisit à bras le corps; ses doigts frémissants pétrirent ses seins menus et il chercha à la jeter sur le lit.

— Oĩ tĩa ơĩ ! (1) hurlait Him en se débattant.

A ce moment le boy entra ; d'un violent coup de poing il fit lâcher prise au cuisinier tandis que la petite se sauvait, à demi morte de peur. Sans un mot, les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre, sauvagement. Mais les cris de Him avaient éveillé toute la maison ; on s'employa à séparer les combattants.

Quand on voulut démêler la vérité, mille difficultés surgirent. Le boy faisait tout pour éviter de compromettre Him. Par ailleurs, le bêp qui avait langue dorée présenta si bien les choses qu'en définitive on accusa la petite d'avoir aguiché les deux mâles et Cô Tư-Phượng lui infligea dix coups de rotin.

Depuis ce jour, Him, avertie, évita de descendre à la cuisine quand le bêp y était seul : elle eut soin, aussi, la nuit, de faire coucher la vieille Mũi près d'elle.

Furieux de son échec, l'amoureux éconduit cherchait toutes les occasions de faire réprimander la jeune fille ; il l'accusait à tort, au besoin, afin qu'elle fut battue. Sûr de l'impunité, il avait soin de lui laisser entendre qu'il n'attendait qu'un mot d'elle pour changer de conduite.

La vie devint alors intolérable pour la pauvre fille qu'on trouvait dans les coins, les yeux pleins de larmes et battus par le chagrin.

.....

Il fait nuit. Tout dort dans la maison. A la lueur du maigre lumignon qui éclaire le taudis où elles couchent Mũi regarde tendrement Hĩm. Celle-ci à la figure crispée par une récente douleur ; elle gémit doucement et sa petite poitrine se soulève encore de sanglots mal apaisés. Mais la vieille s'est penchée vers elle et doucement, en lui reniflant le visage, l'embrasse. Sous cette caresse, Him s'éveille en sursant, esquisse un geste d'effroi....

— N'aie pas peur petite, c'est moi....

— Oh ! tu m'as bien effrayée, vieille nourrice.

— Tu as mal, tu souffres, petite ; mais j'ai là de quoi te soulager. Déshabille-toi.

Et la vieille passe sur le dos et sur les cuisses de l'enfant, couverts de larges échymoses, un onguent que lui a vendu bien cher le pharmacien de la *Rue des Médicaments du Nord* (2).

— Tu as la fièvre, ma pauvre fille. Mais je vais te donner une potion qui te calmera et te fera dormir ; demain tu seras mieux.

(1) Oh ! mon père !

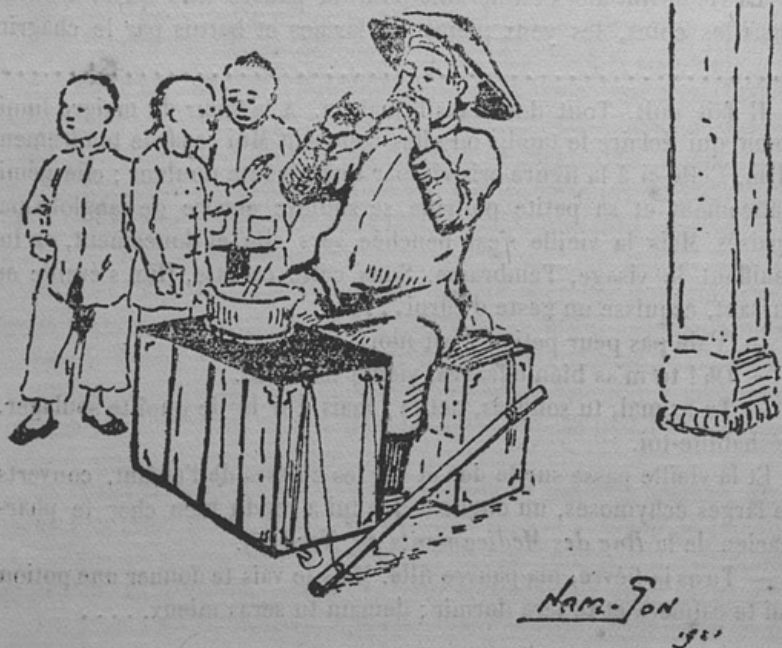
(2) Rue des médicaments.

Ce jour là Him avait durant de longues heures promené l'enfant qui s'était montré particulièrement désagréable.

— Il y a dernière la maison, dans le terrain vague, des vêtements étendus, lui avait dit Tur-Phurong ; mène le petit jouer là-bas et surveille le linge en même temps.

Him y avait donc conduit le bébé et l'avait douillettement placé sur une natte étendue sur le sol. Un pâtissier ambulant vint à passer et le nhô⁽¹⁾ voulut à toute force qu'on lui achetât des Kèo gà⁽²⁾. Him refusa, d'abord, objectant qu'elle n'avait pas d'argent ; les cris et les pleurs de l'enfant redoublèrent. Or il était entendu que ce jeune rejeton ne devait point être contrarié ; elle courut donc prendre quelques sapèques. Mais pendant son absence, qui dura à peine vingt secondes, le marchand avisa une ceinture de soie blanche, qu'il déroba adroitement et cacha sous son cái-áo.

Him, de retour, acheta les bonbons et ne s'aperçut pas du larcin. Mais le soir, quand Cô Tur-Phurong rentra ses vêtements dans les malles à serrures sonnantes, elle constata le vol. Elle entra dans une



(1) bambin — (2) bonbons en forme de poule.

fureur folle et faisant comparaître Him et Mui elle ordonna à cette dernière d'administrer vingt coups de rotin à l'enfant.

Quand Him se fut allongée sur le sol, la vieille lui releva son petit caraco, abaissa le pantalon et, tout en comptant à haute voix, cingla d'une baguette flexible la fillette.

Celle-ci serrait les poings et s'efforçait de ne pas crier tandis que Tur-Phuong continuait à l'invectiver. La douleur n'était pas trop forte car Mui avait coutume, quand elle fustigeait la petite, de ne pas frapper trop fort. Mais aujourd'hui la maîtresse ayant constaté le fait saisit le rotin et se mit à taper de toutes ses forces. L'enfant poussa des hurlements : « Je me prosterne à vos pieds Madame, je m'y prosterne dix mille fois. . . . Ah ! que j'ai mal ! ».

Et elle se tordait de douleur. Mais à chaque cri la mégère vociférait « Mal ! cela fait mal ! Tant mieux, petite prostituée ! Dire que cette espèce là mange mon riz et que ce n'est bon à rien. Mal ! Ah ! Cela fait mal ! Mais je voudrais te tuer. . . . Qu'un chien fornique avec la mère de cette dévergondée !. . . . ».

Et elle avait grondé et fouaillé jusqu'à ce que le bâton lui tombât des mains et qu'elle vit l'enfant évanouie. La vieille Mui avait alors emporté Him avec mille précautions et l'avait couchée sur son grabat. . . .

Et maintenant la pauvre petite pleure et murmure.

— Oh ! nourrice, comme tu m'as fait mal ; et elle, plus encore, bien plus encore. . . .

— Ma chère petite sœur, tu ne peux deviner combien je t'aime. En m'obligeant à te frapper elle m'a fait souffrir encore plus que toi.

— Je ne veux plus rester ici car cette femme est trop méchante ; il faut partir. De jour en jour elle devient plus mauvaise à mon égard. N'as-tu point remarqué, l'autre jour, comme pour un rien elle m'a souffletée cruellement ? L'Européen était venu près de moi et m'avait fait compliment sur mon nouveau costume. . . . Il m'avait même donné quelques sous. . . . Il n'en fallut pas plus pour l'irriter. Oh ! que je suis malheureuse. Pourquoi, dis, nourrice, est-elle si dure ? Que lui ai-je fait ?

— Ma pauvre gamine, je la crois jalouse de toi ; elle a peur qu l'Occidental ne te garde comme seconde femme et ne la relègue à la cuisine. . . .

— Oh je ne veux pas épouser un Occidental. Je ne veux qu'un homme de notre race. *Les baleines doivent vivre avec les baleines, les crevettes ne sont heureuses qu'entre elles.* Prendre un étranger !. . . . mais j'aimerais mieux épouser *une queue de rat* ().

(1) Sobriquet sous lequel on désignait les Chinois, pas allusion à leur tresse.

Nourrice, je veux fuir..... Vois-tu, le cuisinier et le boy sont toujours sur mes talons. Ils guettent l'un et l'autre le moment où je suis seule dans une pièce pour venir m'y poursuivre. L'autre jour, j'étais dans la chambre de Madame ; le boy est monté et il a fermé la porte ; il s'est avancé vers moi avec des yeux de fou. J'ai dû le menacer de crier pour me faire ouvrir. Depuis ce moment il me fait une mauvaise figure, *idée comme celle d'une guenon*..... Oh ! je ne veux plus de cette vie. Partons toutes deux, dis, veux-tu ?

— Et où irons-nous ? Je suis trop vieille ; personne ne voudra de moi comme domestique.

— Mais allons dans ton village.... viens!.... Va ! si tu ne pars, pas d'ici avec moi, je m'enfuirai toute seule. Tant pis!....

La vieille reste un moment silencieuse puis avec un soupir se lève. réunit ses hardes et en fait un ballot.

— Allons ! dit-elle enfin.

Toutes deux se glissent dans la cour, marchant le long des murs, dans l'ombre, évitant de faire du bruit pour ne pas éveiller les chiens Et elles s'enfoncent dans le noir.

Au jour levant elles atteignent un petit marché et s'assirent sous une paillote où l'on vendait du thé.

— Le village est tout près, dans les bambous que tu vois, là-bas, dit la vieille à la petite. J'y vais aller la première demander si les parents de ma mère y sont encore ; attends-moi ici. Surtout ne t'éloigne pas.

Et la vieille reprend sa route. La fillette restée seule, s'amuse à regarder les allées et venues des passants.

Une femme âgée, bien vêtue, vient s'asseoir près delà et ayant appelé un marchand de victuailles se fait servir un bol de soupe.

Him qui n'a rien mangé depuis la veille jette un regard d'envie sur toutes ces bonnes choses. La vieille s'en aperçoit.

— Tu n'as pas déjeuné, petit sœur ? demande-t-elle.

— Non, Madame.

— Veux-tu manger un bol de soupe ?

— Je n'ose, madame ; vous êtes trop bonne....

— Mais si, accepte donc Frère prépare un autre bol.

La petite mange d'abord gloutonnement puis, entre deux bouchées, raconte son histoire. à la vieille. Celle-ci fait préparer du thé. Tout à coup, ayant vérifié que personne ne la voit, elle verse prestement dans l'un des bols une poudre brune contenue dans un papier qu'elle sort de sa ceinture ; elle tend le breuvage à la fillette.

— Bois, petite, bois !

Him avale son thé et remercie. L'estomac apaisé elle s'assied le dos appuyé à la cloison de bambou et regarde la route. Le va-et-vient

continuel des passants la distrait : des paysans poussent des brouettes geignardes sur lesquelles sont ficelés des montagnes de porcs ; des coolies tirent à la bricole des charrettes chargées de tonneaux et de caisses d'alcool ; des pousSES-pousSES, garnis de familles entières, roulent avec d'intolérables crissements ; des femmes passent portant des paquets de légumes ou des paniers de volailles piaillantes ; des jeunes filles, l'œil malicieux, leur corps souple ondulant au-dessus des reins, transportent des corbeilles de riz blanc. Et le caquetage des jeunes péronnelles, les cris des vieilles femmes, les appels des marchands, les grincements des essieux, les gloussements de la volaille, tout cet ensemble forme un tintamare assourdissant. Mais peu à peu, tout se



confond, le bourdonnement s'apaise Him sent une douce torpeur l'envahir ; ses paupières s'alourdissent, sa tête s'incline sur sa poitrine et elle s'endort.

— La vieille femme ne revient pas, dit alors l'inconnue, je vais conduire cette petite à son village. On ne peut pas la laisser ici, fatiguée comme elle est. Je connais la famille de la vieille nourrice.

Elle appelle un pousse, s'y installe, place Him toujours endormie à côté d'elle et prend le chemin du village. Mais quand elle est bien certaine qu'elle n'est plus en vue du débit de thé elle ordonne au pousse de faire un crochet et repart dans une autre direction.

: C'est ainsi qu'une demi-heure plus tard la vieille nourrice Mui, ne retrouvant plus la fillette où elle l'avait laissée, comprit, d'après le rapport du restaurateur, qu'on lui avait enlevé la petite.

. - On m'a volé ma fille ! Mon enfant est perdue, criait-elle en s'arrachant les cheveux. Que vais-je devenir ? Chez la Tur-Phourng on me chassera ; dans ce village personne ne veut me reconnaître. A Yèn-Hoà, sœur Thuân me demandera des comptes ! Oh ! ciel ! Oh ! terre ! Que je suis malheureuse ! ...

. Et elle se roulait sur le sol, échevelée, se labourant avec les ongles la poitrine et le visage ...

X

L'hiver tonkinois, le morne hiver et ses longs jours ternes, ses interminables semaines de brouillard, vient de finir. Hier encore le crachin secouait silencieusement sa cendre de minuscules gouttelettes que la terre absorbait sans arrêt.

Mais ce matin l'aube se levait plus claire et dans la douce lumière d'une journée de printemps la campagne émergeait, nette, verte et triomphante. A l'endroit même où quelques heures auparavant tout était noyé dans une nuée opaque, les choses apparaissaient, maintenant, fermes dans leur contour, modérées en leurs teintes, dessinées en détail : les haies de bambou, les sommets gris des huttes et, dominant le tout, le toit de tuiles rougeâtres de la maison commune. Seules, les pentes des lointaines montagnes qui barraient l'horizon, à l'est, restaient noyées dans une brume mauve. Le ciel, d'une teinte lavée d'aquarelle, charriait dans son azur de blancs nuages floconneux, légers, ébouriffés, et s'effilochant dans toutes les directions au caprice de la brise.

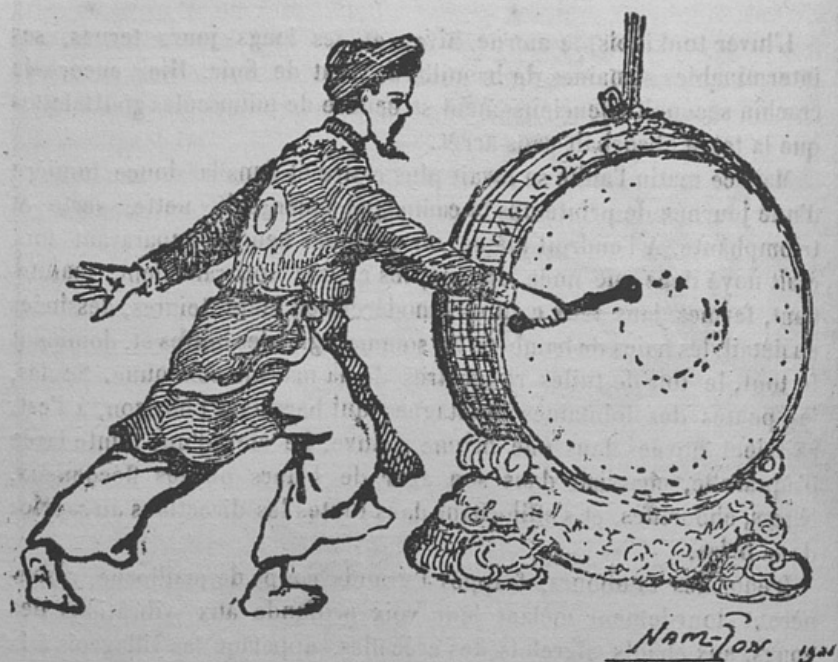
D'énormes tambours, frappés à grands coups de mailloche, résonnèrent lourdement mêlant leur voix profonde aux vibrations des gongs, aux chants aigrets des crécelles, appelant les villageois à la fête de la pagode qui se dresse à quelque cent mètres de là, sur la berge du fleuve, si près de la rive que les vagues viennent mourir au pied de son escalier d'honneur.

Par un large portique surmonté de tuiles brunes par le temps, on atteint une large cour pavée de petites dalles, où, ça et là, des plantes exotiques offrent leurs bizarres feuillages.

Au delà s'étend le sanctuaire, petit bâtiment construit en briques, sur trois côtés, le quatrième, en avant, fermé par de larges portes de bois, ajourées, laquées de pourpre et d'or. A droite et à gauche, les communs, les logements des bonzes, pauvres cellules froides et nues, meublées seulement d'une couche rude et d'un grossier escabeau.

Derrière, encore, un petit étang. Des arbres séculaires mêlant leurs massives branches lui font un cadre paisible. Les feuilles rondes des lotus, larges plateaux qui semblent porter les triomphantes corolles s'étalent sur le miroir liquide où luit parfois, tel un éclair, la trace bleue du vol d'un martin-pêcheur. Une fraîcheur, douce, tombe des énormes banyans dont les bras noueux s'étendent jusque sur le toit du temple et le couvrent de leur protection.

Les jardins sont fermés par un mur en briques, démoli en certains endroits et dont les solutions de continuité sont marquées par des haies de broussailles. Là, jamais inquiétés, protégés même par la véné-

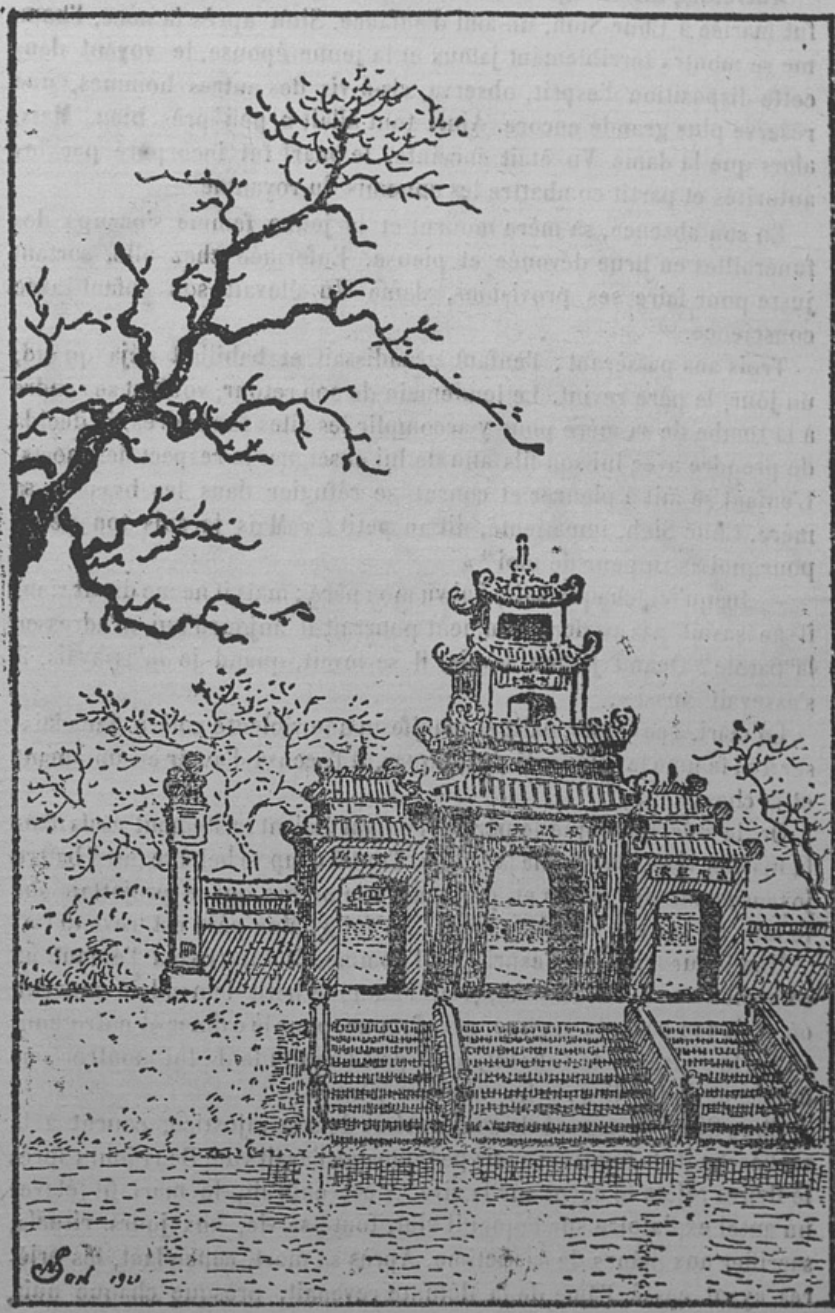


ration dont les paysans entourent les arbres des sanctuaires, vivent des milliers d'oiseaux qui, de leurs cris aigus, troublent seuls le silence.

La pagode est là, depuis des siècles, tranquille, morne au milieu du pays vivant; année par année les banians jettent de nouvelles branches sur ses toits et, dans l'enceinte, l'ombre devient de plus en plus épaisse.

Le temple est très fréquenté le jour, mais dès le soleil couché, les gens ne passent près de ses murailles qu'en tremblant et lorsqu'ils y sont absolument contraints; ils aiment mieux faire un long détour plutôt que de suivre le sentier qui longe le mur de clôture. C'est que parfois, dans les nuits noires, quand sur la plaine endormie et silencieuse ne retentit plus que la corne des veilleurs de rizières, sonnant à longs intervalles, ou le cri rauque des bihoreaux volant vers leurs chasses nocturnes, on entend soudain une note d'une infinie tristesse, une longue plainte que le vent porte au loin dans les villages. Alors, dans les cases, les mères, qui allaitent leurs petits, les serrent avec

terreur contre leur sein ; les enfants cessent leurs jeux ; les jeunes filles jettent un regard d'angoisse qui implore la protection des hommes,



tandis que les vieilles, hochant leurs têtes chenues, murmurent d'une voix éteinte « c'est dame Vu qui se plaint de l'injustice du sort ».

Autrefois, dit la légende, une belle et vertueuse fille, Vu-thi-Thiet, fut mariée à Chuc-Sinh, un ami d'enfance. Sitôt après la noce, l'homme se montra terriblement jaloux et la jeune épouse, le voyant dans cette disposition d'esprit, observa, vis-à-vis des autres hommes, une réserve plus grande encore. Ainsi tout allait à peu près bien. Mais, alors que la dame Vu était enceinte, le mari fut incorporé par les autorités et partit combattre les ennemis du royaume.

En son absence, sa mère mourut et la jeune femme s'occupa des funérailles en brue dévouée et pieuse. Enfermée chez elle, sortant juste pour faire ses provisions, dame Vu élevait son enfant avec conscience.

Trois ans passèrent ; l'enfant grandissait et babillait déjà quand, un jour, le père revint. Le lendemain de son retour, voulant se rendre à la tombe de sa mère pour y accomplir les rites funéraires, il décida de prendre avec lui son fils afin de lui enseigner le respect des morts. L'enfant se mit à pleurer et courut se réfugier dans les bras de sa mère. Chuc-Sinh, impatienté, dit au petit : « Mais je suis ton père, pourquoi as-tu peur de moi ? »

— Jusqu'ici, chaque soir, j'ai vu mon père ; mais il ne me disait rien, il ne savait pas parler. Comment pourrait-il aujourd'hui m'adresser la parole ? Quand je me levais, il se levait, quand je m'asseyais, il s'asseyait aussi ».

Le mari, à ces mots, pâlit et manifesta une violente colère. Sans laisser à sa femme le temps de s'expliquer, il l'accusa d'avoir eu un amant et la chassa.

Or, le soir, alors que le père et l'enfant étaient tristement assis dans la maison vide, on alluma la lampe. Tout à coup le bébé se mit à battre joyeusement des mains et, désignant son ombre qui se projetait sur le mur de la case, s'écria « Tiens ! Le voilà ! Mon père est revenu ! ».

Une lueur traversa l'esprit de l'homme, il interrogea l'enfant et comprit alors sa néfaste méprise. Comme le petit demandait souvent où était son père, la malheureuse femme, pour le calmer et entretenir en lui le souvenir de l'absent, avait pris l'habitude de lui montrer son ombre et de lui dire : « Le voilà ton père ».

Chuc-Sinh, désespéré de sa dureté et de son injustice, courut à la recherche de la fugitive ; mais personne ne l'avait vue. Deux jours après le fleuve rejeta le corps sur la rive. A cet endroit, le mari fit élever un autel expiatoire sur lequel il vint, toute sa vie, aux jours rituels, sacrifier aux mânes de sa victime. Après sa mort, cependant, les prières ayant cessé, l'âme de la défunte revenait, presque chaque nuit,

pleurer autour du village. Dans l'espoir de l'apaiser, les gens ont élevé là, en l'honneur de dame Vu, le « Temple de celle qui se suicida pour avoir été injustement soupçonnée »....

Aujourd'hui la cour de la pagode est garnie de pavillons et d'oriflammes multicolores ; partout des sabres, des piques, des hallebardes de bois laqué et couvertes d'arabesques dorées. Des gens affairés — majordomes de fêtes reconnaissables à la ceinture verte ou rouge qui ceint leur corps — disposent les parasols, les dais, les brancards de gala, tout l'attirail de semblables cérémonies. A intervalles réguliers, les tambours roulent leurs appels et les gongs de bronze jettent, en cascades, leurs notes profondes et tristes.

La porte centrale de la pagode est seule ouverte et dans le demi-jour qui filtre des portillons latéraux, entrebaillés, on ne voit briller que les tâches incandescentes des josticks qui brûlent ou luire un ornement doré de l'autel. Mais quand les yeux se sont habitués à cette demi-obscurité, on distingue tout au fond trois énormes statues de Maitreya, en bois doré, assises chacune sur un piédestal de maçonnerie, dont le pourtour est décoré de pétales de lotus.

Sur les gradins inférieurs s'étagent les statues de dame Vu et des dieux de moindre importance, en avant, de larges plateaux de bois laqué

De lourds brûle-parfums où lentement se consomment des baguettes parfumées montent des volutes de fumées ; elles voilent, par instant, le visage des idoles figées dans leur pose placide et sereine.

Au pied de l'autel, les bonzes vêtus de longues tuniques jaunes et coiffés de tiaras antiques sont assis en ligne, sur des nattes, les mains immobiles et jointes à hauteur de la poitrine, pétrifiés dans l'attitude de la prière. L'officiant, placé au milieu, un livre devant lui, commence de chanter un cantique dont il scandale les phrases, bien rythmées, par des coups frappés sur un petit tambour tandis que ses acolytes, eux, martèlent leurs répons sur des timbres de cuivre ou des crécelles de bois.

Les villageois arrivent peu à peu ; des groupes se forment et chacun montre du doigt un hangar clos renfermant le buffle et la charrue qui tout à l'heure serviront au sacrifice en l'honneur du Nglênh-Xuân, la « Fête de l'accueil du Printemps ».

Ce buffle et sa charrue, de grandeur naturelle, construits en bambous recouverts de papier, ont été enfermés dans ce hangar la veille au soir avec cinq bols de peinture rouge, blanche, jaune, verte ou noire, chaque teinte symbolisant un des cinq éléments : l'eau, le feu, le bois, le métal et la terre. Dans la nuit, en pleine obscurité, un notable est venu armé d'un pinceau. Prenant au hasard un des récipients il a barbouillé l'animal et de son choix — livré on le voit au caprice du

sort — dépendra l'heur ou le malheur du village, les bonnes ou les mauvaises récoltes, la réussite ou l'échec des candidats aux examens provinciaux. On comprend l'anxiété avec laquelle chacun attend l'ouverture des portes de l'abri.

Les ông-dông et les bà-côt (1), personnages importants dans ces fêtes religieuses, vont entrer maintenant dans leur état extatico-hystérique. Ils sont trois : deux hommes et une femme. Le premier, un jeune adolescent d'une vingtaine d'années, est accroupi sur une natte au milieu de la cour de la pagode ; il a revêtu une lévite rouge, un turban bleu et une ceinture verte. Le voilà qui dodeline de la tête à droite et à gauche, en avant et en arrière, avec une rapidité toujours croissante, à la façon des Aïssaouas ; des gens assis en cercle, autour de lui, frappent en cadence sur des tambours, des gongs, des timbres et des crécelles. Peu à peu la face de l'homme devient effrayante, ses yeux hagards s'exorbitent et un rictus pénible déforme son visage d'où la sueur coule abondamment. Tous ses muscles saillent en une violente tension et de sa bouche, d'où déborde une écume blanchâtre, sortent des mots inintelligibles, des sons mal articulés. La musique fait rage. Alors saisissant à deux mains un sabre placé devant lui, le médium se met à le faire tournoyer autour de sa tête d'un geste menaçant. De temps en temps il s'arrête et l'on peut voir alors son corps agité de secousses nerveuses, de mouvements d'épileptique.

De la pagode où brûlent des milliers de josticks arrivent des bouffées d'encens. Ceux qui ont des souhaits à formuler, des grâces à obtenir, présentent au possédé des suppliques sur lesquelles ces désirs sont écrits en longues formules. Le ông-dông passe ces papiers au-dessus d'un brûle-parfum tout en prononçant des paroles d'incantation. On lui retire alors les requêtes et on va les brûler pieusement dans un énorme chaudron déposé dans un angle de la cour. D'autres, pour emporter une amulette, un porte-bonheur, s'approchent de l'halluciné et essuient avec des papiers jaunes la sueur qui coule de son front.

Tout à coup, le ông-dông parvenu au paroxysme de son état d'hypnose se dresse, le sabre levé, et se jette en hurlant sur la foule qui recule avec des cris d'épouvante. Alors quelques solides gaisards se précipitent sur le fou furieux, le ligottent et le jettent sur un lit de camp. Là, on lui fait absorber un breuvage, on l'enveloppe de couvertures ; il se calme peu à peu, puis s'endort paisiblement.

(1) Médiums

Le deuxième ông-dông est juché sur une table, assis à croupetons. Il est là, grave, immobile, les yeux démesurément ouverts et fixés droit devant lui, dans le vide. Une longue aiguille traverse ses joues et des femmes viennent essuyer avec dévotion le sang qui coule des plaies. Ces papiers constituent les plus précieux talismans contre les maladies.

Enfin, dans une des travées latérales de la pagode la sorcière tient ses assises. Vêtue d'un cai-ao rouge, les cheveux dénoués et la tête couverte d'une pièce de soie écarlate, elle aussi balance la tête comme un derviche tandis que ses aides font autour d'elle une musique endiablée. Bientôt, sans cesser ses balancements, elle change son accon-



trement rouge contre un semblable, vert, cette fois. Jugeant que la femme est *possédée* un aide, lui pose, au nom des clients, des questions sur les points où ils désirent être renseignés. Une femme est là qui attend l'oracle. On dit à l'hallucinée.

— Sœur Nghi est très âgée ; son mari est mort, ses enfants sont au loin, sa maison a été incendiée et elle n'a plus de ressources.

— Il faut qu'elle apporte ici de l'or, de l'argent, des fruits, des chevaux, des bateaux.

— Voici des fruits, des ligatures de sapèques.

— C'en'est pas assez, je veux de l'or, dit l'esprit, par la voix de la sorcière.

— Là, ne vous fâchez pas, Excellence ! voici ce que vous demandez. Et la vieille pose sur l'autel des objets votifs en papier doré.

— Bien, dit l'esprit, je vais appeler mes légions surnaturelles ; elles vont chasser les mauvais génies qui poursuivent cette femme.

La sorcière se lève, un paquet de jossticks en main ; elle fait dans l'air de longues passes de magnétiseur, se tient sur un pied virevolte rapidement, à la manière des acteurs chinois. Ayant fiché deux jossticks allumés dans sa chevelure, au-dessus des oreilles, elle prend des amulettes et les brûle dans un bol ; sur cette cendre elle verse de l'alcool de riz, mélange le tout à l'aide d'une baguette allumée, prend dans la bouche une certaine quantité de ce breuvage et le souffle en pluie, sur la patiente. Maintenant munie d'un sabre, elle exécute au son des tamtams et des gongs une ronde effrénée autour de la cliente ; par de grands moulinets, elle fait le geste de décapiter des êtres invisibles.

Lachant subitement son arme, elle oscille sur elle-même et s'abat dans les bras des assistants qui se sont précipités pour l'empêcher de s'effrondrer sur le sol. . . .

Vers dix heures tandis que la foule regagne les cases pour le déjeuner, les notables majeurs et mineurs, les vieillards, les gradués et les fonctionnaires de la commune se rendent au Dinh ⁽¹⁾ où ils doivent, prendre part à un banquet dont les frais sont supportés par frère Chung, le majordome de l'année.

Selon l'habitude, un protocole rigoureux, fixé par des us millénaires, marque aux invités leurs places respectives. Sur le plus haut lit de camp est une table réservée où viennent s'asseoir M. Premier, l'instituteur du village et un mandarin en retraite que le temps a poudré à frimas. Au-dessous s'installent les grands notables et les vieillards puis, plus bas encore, les notables mineurs et enfin les employés municipaux.

Le menu est soigné. Il comprend du gio — pâté de porc pilé et cuit à la vapeur dans des feuilles de bananier — du poulet bouilli, des herbes frites au nưóc-mâm, ⁽²⁾ des légumes salés et du sôï ou riz gluant.

Un cochon rôti, placé bien en vue, au milieu de la salle, forme la pièce de résistance. Sur chaque plateau trépid, — et ils sont nombreux — se pressent de petites tasses bleues autour d'un litre d'alcool parfumé portant l'estampille de la Régie.

Le repas commence, d'ailleurs, par l'absorption d'alcool versé dans des tasses minuscules et bu par petites gorgées, les convives s'entraînant à boire, réciproquement, avec des formules compliquées. Puis, avec cette politesse courtoise et maniérée des Orientaux et dont les rites difficiles sont connus du plus humble campagnard au plus raffi-

(1) maison commune.

(2) saumure de poisson

né des mandarins, à chaque table, les convives s'invitent à manger. Ce sont de longs saluts accompagnés de profondes flexions du corps; et de la main droite ouverte et abaissée, la poigne en haut, ils s'indiquent mutuellement les baguettes dont ils doivent se servir, chacun attendant le voisin pour commencer.

Les convenances exigent qu'on picore, çà et là, un morceau de viande ou de poulet, qu'on mâche lentement et qu'on dépose les os sur le plateau de bois. Les baguettes sont alors placées correctement près des bols et les mêmes saluts recommencent pour se convier à boire une nouvelle gorgée d'alcool.

De petites tasses en petites tasses, les têtes s'échauffent, les figures deviennent écarlates, le ton des conversations se hausse graduellement. « Quand l'alcool entre, la parole sort » dit un proverbe du pays.

Mais voici qu'une troupe de chanteuses s'avance; une dizaine de jeunes filles ou de jeunes femmes de 18 à 20 ans. Ce ne sont point les artistes renommées de la ville, mais de simples campagnardes occupées, hier encore, à garder les buffles ou à repiquer les riz. Elles sont accompagnées d'un pauvre hère, guitariste et aveugle, qui joue du monocorde; d'une bà-già ⁽¹⁾ qui se charge du tambour et d'un bé-con ⁽²⁾ d'une dizaine d'années qui manie les cliquettes.

Placées sur deux rangs parallèles, et le corps tourné vers l'assistance, elles chantent :

« Du Fleuve Hò, l'eau est limpide et le cours sinueux
La nuit, jusqu'à l'heure où la lune décline, on s'y promène à deux.
Seul, maintenant, l'ami pense sans cesse à celle qui l'a quitté.
La lune s'incline et tombe derrière le mur du palais;
La bise d'automne siffle lugubre
Mais si la lune se cache et la bise s'apaise, ma tristesse toujours dure.
Hélas ! ma mie, je vous attends en vain.
Une seule lettre de vous m'est venue.
Et mon chagrin, ma peine, en sont accrus. »

Le moment important du repas est arrivé. Tous les regards sont tournés vers Monsieur Premier qui va faire la répartition des morceaux de porc en tenant compte des préséances, bien entendu. En temps ordinaire cette distribution n'eut pas soulevé l'attention des assistants, le chef des notables s'attachant à être juste vis-à-vis de ses administrés. Mais depuis la mémorable dispute survenue entre sœur

(1) vieille femme

(2) Petit garçon.

Duyên et sœur Thuân, une vive animosité règne entre les deux familles. Le ménage Thuân ayant été condamné, on pense que Monsieur Cai, pour se venger, va faire un affront public à l'adversaire en lui envoyant un morceau ridicule, la queue, par exemple. On comprend donc l'anxiété de tous. Cependant la tête du porc vient d'être mise sur le plateau de Monsieur Premier — ce qui est son droit — le cou est pour les grands notables, ensuite ce sont les cuisses, dévolues aux vieillards, aux notables mineurs et aux employés municipaux. Le reste de l'animal, enfin, est partagé entre les autres convives, sans aucun incident, ce dont le public, amateur de querelles et de disputes, se montre très désappointé.

Tandis que le repas continue, le concert reprend de plus belle et l'étoile de la troupe, debout au milieu de ses compagnes assises en rond autour d'elle chante avec de petits gestes des mains :

« Amis, je ne vous enverrai que quelques mots bien doux :
Sans cesse mes pensées volent vers vous.
Vous souvient-il des trop courtes heures de bonheur
Que nous avons vécues ensemble ?
Et nos promenades dans les temples,
Ou sur le lac où nous croisions les barques de pêcheurs,
Bien des fois, assis, côte à côte, par la fenêtre,
Nous regardions, au jardin, les fleurs naître
Et dans le ciel, la clarté du jour mourant.
Avant votre départ vous fîtes un serment ;
Vous en souvenez-vous, peut-être. . . . »

Mais ces chants d'amour, ces versets élégants ne peuvent plaire aux vieillards désabusés ; ils demandent des chansons plus lestes. Alors, une autre fillette, à la mine malicieuse, se lève et entonne en phrases bien scandées par le tambour et les cliquettes :

« Quand j'eus mes quinze ans, je pris
Un mari.
Me trouvant trop jeune, il me méprisa
Et, seul, se coucha.
Mais quand j'eus dix huit ans révolus,
De la terre où j'étais étendue,
Mon mari me tira vers sa couche.
Et ses caresses sont si farouches
Que le lit n'en tient plus debout.
Qui donc sera assez obligeant
Pour avertir mes parents
De la vigoureuse affection que me témoigne mon époux ».

La fin est accueillie par de longs éclats de rires. Et pour récompenser la chanteuse, des ligatures de sapèques sont jetées à ses pieds. Encouragée par ce succès, une autre chanteuse se lève et commence un couplet, encore plus leste, au milieu des trépignements de joie de l'assistance. On voit Nguyễn-van-Phuc, complètement ivre, risquer quelques galants propos et se permettre même des gestes un peu risqués, vis à-vis d'une voisine, au grand amusement de l'auditoire.

Mais le repas touche à sa fin. Encore quelques gorgées de thé chaud, puis chacun se passe sur la figure une serviette mouillée et les invités se rendent vers l'entrée du village où doit avoir lieu un combat de buffles appartenant respectivement à Yen-Hoa supérieur et à Yen-Hoa inférieur.

L'enjeu est sérieux : cinq ligatures... sans compter la gloire !

Les deux bêtes, soignées et grassement nourries, depuis plusieurs mois, sont amenées les yeux bandés au milieu de l'arène : une rizière sèche en l'occurrence. Les assistants ont pris place sur les quatre cotés ; les notables, en avant, doivent décider du combat.

Au signal on enlève aux bêtes leur bandeau et les *buffladors* se mettent à agiter frénétiquement devant elles de petits drapeaux rouges tandis qu'on les assourdit à coups de gongs frappés tout près de leurs oreilles.

Malgré tous ces préparatifs, les deux animaux n'ont point du tout l'air furieux, ils se montrent mornes et résignés plutôt, et baissent la tête vers le sol, les yeux stupides. Alors, tirés par les naseaux les adversaires, sont mis front à front. Un héraut crie le chiffre des paris engagés sur une bête ; un deuxième lui répond par les enjeux placés sur la tête de l'autre. Puis, à un nouveau signal, les gardiens s'écartent et les bêtes se rapprochent, se reniflent, se collent l'une à l'autre de la tête à la queue.

Parfois, le mufle en l'air, leurs longues cornes adhérent au dos, chacune semble défier le ciel plutôt que son antagoniste. Mais la musique fait rage, les excitations se multiplient, si bien que soudain, prises de colère, les bêtes donnent de la tête l'une contre l'autre et l'on entend le bruit mat du choc. Des éraflures rouges marquent sur le col le passage des cornes. Les deux animaux reculent, la tête basse, le mufle labourant la terre, se surveillant de l'œil. Tout à coup l'un d'eux, espérant surprendre son ennemi, se jette violemment sur lui, l'autre présente les cornes ; on entend un bruit de branches cassées et les combattants étourdis, balançant stupidement la tête, s'écartent et s'attendent. Un des buffles, même, manifeste, en sage, des velléités de fuir et ses propriétaires le ramènent d'office dans la lutte. Mais rien n'y fait ; l'animal affolé, pris de peur, le cou ensanglanté, se dérobe

et fend la foule poursuivie par son adversaire. Il est déclaré battu et le prix est dévolu au combattant plus heureux qu'on ramène en grande pompe vers son étable.

Les réjouissances ne sont point encore finies. On se dirige vers la cour de la pagode où l'on va assister à une partie d'échecs vivants.

A ce moment, M. Premier appelle un de ses domestiques et lui dit quelques mots à voix basse ; l'homme file vers la demeure de son maître.

Garçons et jeunes filles figurant les pièces du jeu, les premiers avec un turban et une ceinture rouges, les autres le turban et la ceinture verts, se placent sur les lignes blanches dessinant l'échiquier, chacun tient à la main une lampe terminée par une plaquette indiquant sa fonction. De part et d'autre il y a le chef, deux ministres, deux éléphants, deux voitures, deux canons, deux chevaux et cinq soldats.

Les deux joueurs, le maître d'école et le mandarin retraité, se sont assis près d'une petite table portant des pipes, une boîte à bétel, du thé, des cigarettes et des sucreries. A la main chacun tient un drapeau rouge ou vert selon la couleur de son camp et l'agite pour désigner la pièce à mouvoir et lui indiquer sa nouvelle position. Derrière les joueurs se tiennent deux acolytes frappant à tour de bras sur des gongs.

Tout le village est là : les femmes jacassant et détaillant la beauté des filles ; les hommes suivant attentivement le jeu en vue des paris engagés.

Or, tandis que l'instituteur, après deux ou trois coups adroitement menés, vient de placer son éléphant de telle façon que le chef du camp adverse est menacé, un veilleur accourt et s'approche de Monsieur Premier :

— Une patrouille de *soldats aux rubans verts* ⁽¹⁾ marche vers le village, dit-il.

Cette nouvelle met une certaine inquiétude sur les visages et bien des gens se hâtent de filer vers leurs demeures sentant, en leurs âmes craintives, la menace d'un malheur.

Cependant le chef du détachement arrivé devant la maison commune, demande le maire du village, monsieur Phan.

— Je suis envoyé par le préfet pour perquisitionner dans la maison du nommé Nguyễn-văn-Phúc. Veuillez nous conduire, frère maire.

Une perquisition chez frère Phúc ! La nouvelle vole bientôt à travers les ruelles du village et la foule, délaissant les jeux et la fête, va

(1) Satellites des mandarins provinciaux.

s'amasser autour de la maison fouillée. On chuchotte. De quoi est-il accusé ?

— Il a peut-être *cuit* de l'alcool de contrebande, dit une commère.

— Allons donc ; vous n'y connaissez rien, dit une autre. S'il s'agissait d'alcool de contrebande il y aurait un Européen et les soldats seraient de la Douane.

Les miliciens cependant commencent leur besogne. . . Sœur Duyên, affolée, dépêche un commissionnaire de bonne volonté vers son mari qu'on découvre couché dans le Dinh, cuvant son vin. On a grand' peine à le sortir de là ; mais enfin les mots de « perquisition du préfet » le tirent de son abêtissement et il court vers sa maison. Avec le verbiage accoutumé de l'ivrogne il se met à geindre et à protester.

— O ! Ciel ! je suis un honnête homme ; je n'ai jamais rien fait de contraire aux lois. Et maintenant le malheur m'accable. De quoi me soupçonne-t-on ? O ! Ciel ! De quelle injustice suis-je la victime ! On m'a calomnié, c'est sûr ? »

Sans s'occuper de ce flot de paroles on continue tranquillement l'enquête ; on ne découvre rien de suspect, d'ailleurs et les soldats songent à se retirer. Mais alors qu'un linh ⁽¹⁾ s'est rapproché de la palissade, le messager de Monsieur Premier, le même qui a été envoyé en commission par son maître, après le combat de buffles, lui murmure adroitement quelques mots.

Les investigations reprennent dans la cour, puis dans le jardin attenant à celle-ci. Et tout à coup l'un des sbires pousse un cri de triomphe. Là bas, sous un tas de paille, il vient de découvrir un vieux fusil à pierre et une bouteille renfermant de l'opium !.....

Malgré ses dénégations Phuc est ligotté et les soldats l'emmenent. Dans sa case, sa femme et ses enfants poussent des cris de douleurs et ne voient pas sœur Thuân, mêlée à la foule, qui ricane méchamment.

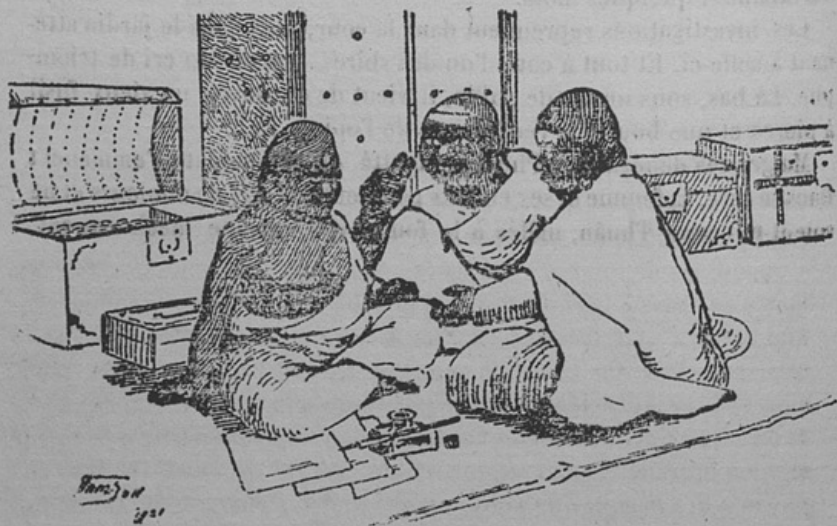
(1) Soldat

XI

Les cases de Yen-hoa s'élèvent à peu de distance du Fleuve Rouge et les habitants de cette agglomération, comme ceux de tous les villages riverains du grand cours d'eau, sont à la fois cultivateurs et pêcheurs.

Le « Nhi-ha, le fleuve sinueux comme une boucle d'oreille », ainsi que l'appellent les indigènes, joue, en traversant le pays de Bac-ky, de part en part, un rôle immense dans la vie économique et agricole du pays. Né sur le plateau élevé de Mong-Houa, au Yunnan, c'est par une suite de cataractes et de rapides qu'il dévale à travers des gorges encaissées et sur un lit semé de rocs et de galets jusqu'aux frontières du Tonkin, à Lao-kay, où ses flots peuvent librement s'étaler. De là, il va, majestueux — distribuant aux villages semés sur sa route la richesse et la vie — sillonné par les lourdes jonques, à la proue sculptée et peinte, en tête de poisson, dont les voiles brunes palpitent au vent comme des ailes.

Pendant une grande partie de l'année, mais surtout en automne et en hiver, ses eaux baissent, ce n'est plus qu'un ruisseau. A cette



époque, le vent de Chine chargé de fièvre et de malaria souffle en rafales sur sa haute vallée faisant gémir les ramures, emportant dans un tourbillon les feuilles flétries des grands banians nouveaux. Le ciel, chargé de nuées grises, est bas et lourd.

Mais au printemps les matins sont beaux sur le fleuve. A la surface de l'eau roulent des buées ténues, de légères brumes ; les flots découvrent des bancs de sable doré où des bandes de sarcelles et de macreuses viennent sécher au soleil leurs ailes perlées d'eau ; une barque de pêcheur descend, légère, au fil de l'eau ; les cerf-volants à sifflets, tels des harpes éoliennes, laissent tomber du ciel leurs gam-



mes monotones ; et les rives sont animés du va et vient des paysans se rendant à leur travail, des con-gai trotinant vers les marchés, des bergers menant leurs troupeaux vers de maigres pâturages.

Quand le soir tombe, les pagodes solitaires égrenent dans l'air les appels de leurs gongs de cuivre. Les sons se précipitent, s'enflent, diminuent et s'affaiblissent pour finir dans une longue vibration qui va mourir au loin sur le fleuve endormi. La nuit répand alors ses ténèbres. La lune, auréolée de son énigmatique halo, verse sur quelque pan de mur sa blanche clarté de fin du monde ; les rives du fleuve se noient dans un brouillard sombre que frange, au ras de l'eau, les feux cli-gnotants des barques de pêche ou des radeaux chargés de bambous.

En juillet, la saison des crues arrive. Alors s'amoncellent dans le ciel de grosses nuées noires ; de sombres nuages fuient, très bas, frôlant à toute vitesse la tête échevelée des aréquiers. Sous les souffles avant-coureurs de l'orage, les feuillages semblent pris de convulsions, et les bananiers s'agitent, entrechoquent, déchirent leurs feuilles avec un bruit de marée montante. A tire d'aile les oiseaux fuient regagnant

leurs fourrés ; les bêtes sauvages galopent vers leurs repaires ; les hommes se hâtent vers leurs cases. De l'horizon, là-bas, l'averse arrive battant la charge et s'abat sur les toits de chaume dans un fracas d'écrasement. Les rameaux s'effeuillent sous l'avalanche ; le vent hurle dans les arbres ; le ciel s'emplit de la voix terrible de la foudre. Sous le déluge de pluie qui tombe du ciel, le fleuve grossit ; ses flots jaunes, boueux, couvrent les bancs de sable et montent rapidement à l'assaut des berges d'argile.

Une lutte sans merci commence entre le torrent géant et ses digues de terre. Le flot monte toujours, bouillonnant, rougi des argiles friables qui s'écroulent à son passage. Des îlots d'herbes, arrachées aux berges, passent à la dérive mêlés de joncs et d'épaves forestières charriées de très loin. Et c'est un spectacle étourdissant que la fuite de cette énorme masse d'eau, ce glissement sans fin de l'immense nappe liquide qui se hâte vers la mer, tandis que les rives et le paysage semblent emportés vers l'amont dans une affolante course rétrograde.

Dans les villages bouleversés, le tam-tam d'alarme bat jour et nuit, tenant les populations en éveil et sur les digues des files de travailleurs s'épuisent à lutter de vitesse avec la montée de l'eau. Malgré leurs efforts, souvent la barrière opposée au fleuve se rompt ; la masse liquide s'étend sur la campagne qu'elle transforme en un immense lac d'où seuls émergent les toits des cases et les bouquets de feuillage.

Puis les éléments s'apaisent, les eaux se retirent. Et sans s'attarder à supputer le désastre, le paysan se hâte de repiquer dans ses champs couvert d'un limon fécondant les plants de riz de sa future récolte.

Comme la plupart des fleuves d'Asie, souvent le Nhi-Hà, à la faveur d'une brèche dans une des digues qui l'enserre, se déplace et va se creuser un nouveau lit. Aussi, dans cinq ans, dans vingt ans peut-être, des champs fertiles verdiront parmi de riches villages à l'endroit même où les eaux coulent aujourd'hui.

À quelque distance de Yen-Hoa, un bras du fleuve a formé un étang. Aux saisons propices, les villageois y viennent journellement tendre leurs filets. Les pêcheurs, nus, montrent, dans l'ombre violette du crépuscule des torses si basanés que, chez les vieux, la peau semble avoir été grillée. La plupart ramènent des « vo chum » ⁽¹⁾ et versent dans des corbeilles de bambou le poisson pris. Certains emploient le « Nom » cloche à claire voie un peu semblable à une cage à poules ; d'autres, qui pêchent surtout les crevettes et les petits poissons, usent du « Cai zieu-tôm ». Ce dernier, le plus curieux des engins de pêche, comprend un petit sac en filet, monté sur un cadre de bambou auquel

(1) carrelets.

est fixé un manche. Deux sabots placés sous l'appareil facilitent son glissement sur la vase. Le pêcheur pousse l'appareil devant lui en marchant et, de temps à autre, le retire pour ramasser ses prises.

Sur une plage de sable sont assis en groupes, causant ou jouant, une foule de petits enfants et de vieilles gens. Il y a des garçons et des filles de toutes tailles, des vieillards et des vieilles de tous âges. Chacun d'eux a apporté des paniers.

La journée de travail va finir. Pour retirer une dernière fois leurs filets, plusieurs pêcheurs jettent, avec ensemble, une note rythmique dont les coups de voix scandent leurs efforts. Le filet est enfin amené sur la berge et les poissons répandus sur le sol. Ils gisent là, bouche bée, dégouttant, leurs fines écailles jetant des lueurs argentées, agités de soubresauts convulsifs. Il y a, en abondance, des ca-rô, variété de tanche, des ca-dò, sorte de barbeau, des anguilles, des crabes, des crevettes. Les grosses prises sont lestement classées par catégories et empilées dans les paniers ; les petits poissons, le rebut est jeté au loin. Les pêcheurs s'en vont, alors, les uns portant les filets, d'autres leur pêche. Sitôt après leur départ les bambins se précipitent sur le frétin dédaigné et les plus petits débris même trouvent preneurs.

La cueillette finie, ils vont reprendre leur place près d'une fille qui est restée étendue dans le sable, le menton dans la main, regardant l'horizon, un panier presque vide à côté d'elle. C'est Duoc, la sœur de Him.

Dès que le cercle d'enfants s'est reformé autour d'elle, elle reprend son récit car — tous s'accordent en ceci — elle est le conteur écouté de la bande et chacun d'eux doit payer en poissons le plaisir d'entendre une histoire.

« Autrefois, au village de Lam-son, commence-t-elle, dans la province de Bac-ninh, vivait le paysan Dao-the-Pham. Sa femme mourut après avoir donné le jour à une fille qu'on nomma Tàm (Pellicule de riz) Notre homme, jeune encore, ne tarda pas à se remarier et eut une deuxième fille qui fut appelée Cam (Balle de paddy). Les deux fillettes grandirent et si Cam était une très jolie fille, Tàm la surpassait encore en grâce et en beauté.

La mère de Cam souffrait de l'infériorité de son enfant ; mais elle n'osait rien dire à cause de son mari qui entendait que sa première fillette fut bien traitée. Malheureusement Dao-the-Pham mourut et la marâtre, dès lors, fut à l'aise pour persécuter la pauvre Pellicule de riz.

Un jour, ayant donné un panier à chacune des fillettes, elle les envoya pêcher les crevettes.

— Celle qui reviendra avec un panier bien plein, dit-elle, aura un beau cache-sein en soie rouge.

Les petites partirent toutes joyeuses. Au soir, le panier de Tàm était presque plein tandis que celui de sa sœur ne l'était qu'à moitié.

— Eh ! Tam, cria cette dernière, tu as la tête couverte de boue ; si tu ne veux pas que mère te gronde, plonge la tête dans l'eau et lave-toi convenablement.

Tandis que la fillette exécutait ce mouvement, l'autre, d'un geste rapide, vida le panier de sa sœur dans le sien et s'enfuit en riant vers la maison.

Pellicule de riz, en sortant de la mare, vit son panier à peu près vide ; sachant qu'une terrible correction l'attendait chez elle, elle se mit à pleurer. Mais il est des divinités pitoyables aux pauvres enfants abandonnés ! L'un de ces génies apparut soudain à la fillette et lui demanda la cause de son chagrin. Elle conta donc sa mésaventure et fondit de nouveau en larmes.

— Regarde-bien dans ton panier, dit le génie, et vois s'il n'y reste rien.

— Hélas ! un minuscule goujon !

— Mets-le dans une petite flaque d'eau ou dans un puits, près de chez toi, et deux fois par jour apporte-lui à manger.

La fillette obéit. Après chaque repas, sur les trois bols de riz qui constituaient sa nourriture, elle en mit un de côté qu'elle portait à son poisson en chantant :

Goujon ! O petit goujon !
Prends
Le riz d'or et d'argent
de ma maison.
Ne mange pas la soupe avariée,
ni le riz gâté,
Que deci delà
On te donnera.

Mais la mère de Balle de paddy n'avait pas été sans remarquer qu'après chaque repas Tàm sortait. Elle la suivit, observa son manège, et retint le couplet que l'enfant chantait. Un jour, elle dit à Pellicule de riz :

— L'herbe devient rare par ici et notre buffle est bien maigre. Tu le mèneras, demain, paître au bout des champs communaux. Surtout ne le laisse pas s'échapper, il nous faudrait payer l'amende. Tu emporteras avec toi une boule de riz et reviendras le soir.

Dès que la petite Tàm fut partie, Balle de paddy et sa mère, munies d'une nasse et d'un bol de riz, s'en allèrent vers le puits. Ayant vidé

le bol elle chantèrent le refrain qu'elles avaient appris et ne tardèrent pas à voir le poisson monter à la surface. Le prendre fut l'affaire d'un instant ; elles le firent cuire et le mangèrent.

Lorsque Tàm, revenue à la maison, eut mangé sa maigre pitance, elle courut vers le puits ; mais le goujon ne répondit point à son appel. Alors, la petite se sentit seule affreusement et se prit à pleurer.

— Ne te désole pas, enfant, dit une voix près d'elle. Les méchantes ont pris et mangé ton poisson... mais ramasse-en les arêtes et fais en quatre paquets que tu enterreras sous les pieds de ton lit.... »

On devine que le bon génie venait encore une fois au secours de l'enfant. Tàm voulut exécuter ce qui lui était prescrit, mais où trouver lès arêtes ? Elle désespérait d'y parvenir quand un coq se mit à chanter, près d'elle :

Cocorico ! Cocorico !
Donne-moi du paddy bien beau.
Les arêtes qu'il te faut,
Tu les trouveras aussitôt.

Le paddy jeté, le coq gratta la terre et Tàm vit apparaître ce qu'elle cherchait ; elle s'en saisit et fit comme il lui avait été recommandé.

Or, à quelque temps de là, le roi ordonna une grande fête. Balle de paddy et sa mère se préparèrent à s'y rendre. Quant à Tàm, lorsqu'elle demanda à suivre ses parentes, la marâtre ne répondit rien mais jeta sur le sol une mesure de riz et une autre de haricots :

— Quand tu auras séparé ces graines les unes des autres, tu pourras venir nous rejoindre.

Là-dessus les deux femmes partirent en riant. Tàm restée seule devant son tas se désespérait car elle se rendait bien compte que non seulement elle n'irait point au palais mais encore qu'elle serait battue au retour des deux mégères.

— Tu pleures donc toujours ? dit une voix près d'elle. On t'a dit de trier ces graines ? La belle affaire ! Rien de plus facile ! Regarde !

Un vol de moineaux descendus des toits et des arbres voisins s'étaient abattus dans la cour.

— O ! bon génie ! s'écria Tàm en joignant les mains, ils vont tout dévorer et cette fois elle me mettra à mort.

Mais le dieu bienfaisant riait de plus belle.

— Regarde donc, répétait-il.

Et voici que les oiseaux d'un bec agile s'étaient mis à séparer les grains. En rien de temps il y eut d'un côté le riz, de l'autre les haricots.

Mais Tàm demeurait triste. Elle pouvait se rendre à la fête, sans doute ? mais le moyen de s'y présenter avec ses vieux haillons ?...

— Quoi encore ? lui dit son protecteur..... tu voudrais, j'en suis sûr, quelques falbalas. As-tu oublié les arêtes de ton goujon ? Vas donc voir sous les quatre pieds de ton lit.... »

Sans tarder, la petite creuse et, triomphante, retire, aux points où elle avait enterré les arêtes, pantalon, tunique, ceinture, ruban, souliers, enfin de magnifiques atours tout neufs et resplendissants. Il y avait même un cheval tout harnaché.

Le génie fut remercié et béni. Tàm lavée, peignée en un tour de main, sauta sur le cheval et courut vers la fête. Mais comme elle galopait, au bord d'un étang, elle y laissa tomber, une sandale, oui une de ces belles sandales, si fines et si petites que seuls ses pieds menus pouvaient habiter ! Que faire ? S'en retourner à la maison ou abandonner la pantoufle et courir vers la fête un pied congruement chaussé et l'autre insolemment nu. Bah ! quand on n'est qu'une jeune fille on ne s'émeut pas aisément, surtout quand le plaisir vous attend ; elle continua sa route.

Derrière elle le roi, chevauchant un éléphant, arriva à son tour près de la pièce d'eau. Là, sa monture s'arrêta net, se mit à barrir, et refusa d'avancer. Le roi intrigué ordonna aux hommes de faire des recherches et l'un d'eux découvrit, juste au bord de l'eau, une minuscule sandale de femme. Pendant quelques instants le jeune monarque rêva, les yeux fixés sur la fine chaussure, puis repartit. Arrivé à la fête, il ordonna que toutes les jeunes filles présentes vinssent essayer la sandale, déclarant que celle qui pourrait la chausser serait son épouse. Je vous donne à penser si ces dames s'escrimèrent ; les pieds les plus dodus furent pétris, martyrisés ; vainement d'ailleurs. Balle de paddy n'avait pas manqué, de faire comme les autres, mais ses extrémités de grosse paysanne ne purent se loger en un écrin si étroit. Restait la pauvre Pellicule de riz. En la voyant s'avancer, la marâtre chantonna d'un air méprisant :

La sonnette khanh jusqu'ici si prisée,
N'a pu remporter le prix ;
A plus forte raison la jarre cassée
Dont les tessons gisent abandonnées
Le long des haies
de Bambou,
Ne saurait rien gagner du tout,

Mais voilà que le soulier allait comme un gant au petit pied qui timidement s'offrait..... Aussitôt on vit les soldats de la garde royale amener une chaise en or massif, inviter la jeune fille à s'y asseoir et l'accompagner en grande pompe au palais où elle habita désormais.

Le jour anniversaire de la mort de son père, Pellicule de riz revint à la maison. La marâtre qui avait son plan dit à sa belle-fille :

— Il te faut monter sur l'aréquier et couper des noix pour les offrir sur l'autel.

Tâm s'exécuta. Tout à coup l'arbre sur lequel elle était se mit à se balancer violemment.

— Que faites-vous, mère, dit la jeune fille effrayée ?

— Je tue les fourmis de crainte qu'elles ne te piquent.

Et voici que lourdement l'arbre coupé au pied s'abat dans la mare où Tâm fut noyée. Sans perdre une minute la marâtre donna à sa propre fille les habits de Tâm et l'envoya au palais.

Mais les dieux veillaient..... Pellicule de riz fut changée en un lorient qui vint se poser dans le jardin du roi, près d'un linh ⁽¹⁾ qui lavait. L'oiseau se mit à gazouiller :

Toi qui laves les habits
De mon mari,
Mets-les pour qu'ils sèchent
Sur la perche.
Jamais sur le buisson,
Ne pose robe ou pantalon ;
Car tu déchirerais les habits
De mon mari.

Le roi qui se promenait dans ce jardin entendit ce chant et s'en étonna. Il s'écria :

Oh ! lorient ! lorient joli !
Si tu es mon épouse chérie ?
Dans la manche de mon habit
Viens donc, lorient joli !

Il avait à peine fini de parler que l'oiseau était sur lui. Le roi le mit dans une jolie cage laquée de rouge avec des ornements d'or. Et qu'il fut jour ou nuit le souverain ne se plaisait que dans la compagnie du lorient.

(1) soldat.

Délaissée, Balle de paddy était allée tout *raconter à sa mère qui l'engagea à faire tuer l'oiseau.*

Un jour où le roi était en conseil avec ses ministres, un soldat prit l'oiseau, le tua, le fit cuire et servit le plat à Balle de paddy qui le mangea, cruellement. On avait jeté les plumes dans un coin du jardin. Mais voici que ces dépouilles se changèrent en deux superbes lilas des Indes et le roi fut si charmé de la beauté de ces arbres qu'il y fit attacher son hamac ; il passait là ses journées.

Balle de paddy, furieuse de retrouver toujours vivant le souvenir de sa rivale, ordonna d'abattre les lilas. Puis, avec le bois, elle fit fabriquer un vulgaire métier à tisser. Mais quand on commença à s'en servir le métier grinçait terriblement.

Cric ! crac ! cric ! crac !
Balle de paddy,
Tu m'as pris
Mon mari
Couché dans le hamac ! . . .
Rends-le moi, si tu peux
Ou je te crèverai les yeux.

Folle de rage, Balle de Paddy fit brûler le métier à tisser et en dispersa les cendres au vent. Elles tombèrent en un coin du parc et à cet endroit poussa un plaqueminiér qui ne donna qu'un kaki, mais d'une grosseur extraordinaire.

Une vieille marchande, qui passait près de là, voyant ce fruit, se mit à dire :

Kaki ! O kaki !
Tombe dans mon panier, dis ;
Point ne te mangerai
Mais jour et nuit te sentirai.

A ces mots le fruit vint se placer dans le cabas de la vieille femme qui s'en fut toute joyeuse.

La bà-già (1) ne fut pas peu étonnée, le lendemain soir, quand elle rentra du marché, de trouver son riz servi et accompagné de choses délicieuses. Il en fut de même les autres jours. Intriguée, elle feignit

(1) Vieille femme.

un matin de partir mais, à mi-chemin, elle revint à la maison. Avec précaution et sans bruit elle entra, ouvrit la porte, et aperçut une belle jeune fille qui vaquait aux soins de son ménage. La vieille s'approcha doucement et saisit la jeune fille à bras le corps si bien que celle-ci ne put s'échapper. Les deux femmes vécurent ensemble, désormais, s'aimant tendrement.

Si la vieille marchande avait constaté que la chair de son superbe kaki avait disparu, il lui en restait néanmoins la peau. Elle la prit, la réduisit en poudre et la cacha soigneusement.

Or, un jour, le roi vint à passer par là ; fatigué, il s'assit dans la boutique de la vieille marchande qui s'empressa de lui offrir du thé et du bétel. Le roi remarqua avec étonnement que les chiques étaient semblables à celles que lui préparait la reine qu'il avait perdue et dont il gardait pieusement le souvenir. Il demanda tristement :

— Qui a préparé ce bétel ?

— Mon enfant, dit la vieille...

Le roi soupira de regret et se leva pour partir ; puis se ravisant il demanda à voir la jeune fille. Avec un cri de joie, il ne fut pas long à reconnaître son épouse chérie qu'il ramena bien vite au palais.

Balle de Paddy, en revoyant sa sœur, constata avec amertume que celle-ci était encore plus belle qu'autrefois. Pensant qu'il lui serait difficile, maintenant, de se débarrasser de cette rivale, elle préféra traiter avec elle.

— O Tàm, ma sœur ! Comment as-tu fait pour devenir si belle ?

— Vraiment tu désires être aussi jolie que moi ? Rien de plus facile : « Fais creuser une fosse assez profonde pour que tu puisses y tenir couchée ; descends-y et attends patiemment »

En même temps Pellicule de riz fit préparer une énorme marmite d'eau chaude. Quand l'eau fut bien bouillante elle ordonna qu'on la versât dans la fosse où Balle de paddy attendait le miracle qui devait la faire belle.

On sortit le corps de Cam complètement cuit et les domestiques en firent une saumure qu'on offrit à sa mère. Celle-ci la goûta et la trouva si délicieuse qu'elle en réclamait à chaque repas répétant : « Excellent ! C'est excellent ! ».

Or un corbeau perché sur le toit se mit à croasser :

Excellent ! Excellent !

Est-ce si bon vraiment

De manger le corps de son enfant ?

La vieille indignée chassa le corbeau, le couvrant d'insultes et continue à consommer le précieux condiment jusqu'à ce que touchant le fond de la jarre, elle y découvrit un crâne humain. Elle comprit enfin le drame, dans toute son horreur, et mourut de chagrin. . . . »

Pendant que la jeune fille parlait, un des pêcheurs, le jeune Lôc, s'était rapproché ; assis presque en face d'elle, il écoutait religieusement la narratrice. A l'observer, on lisait dans ses yeux une admiration qui allait plus à la conteuse qu'à l'histoire qu'elle débitait

Lôc était grand et découplé, avec sa figure large, presque ronde, aux pommettes énormes, son nez épaté aux ailes retroussées, ses lèvres fortes et épaisses il constituait le type accompli dont rêvent les jeunes paysannes en terre d'Annam.

— Allons, il va falloir partir, dit Duoc, c'est assez d'histoires pour aujourd'hui. En route, je vous dirai la dernière.

Depuis le matin la jeune fille avait tenu ses auditeurs sous le charme de ses récits merveilleux. Selon la convention établie chacun, l'histoire finie, était venu verser dans son panier sa quote-part : un gros poisson ou trois petits.

Ce fut maintenant une débandade. Beaucoup avaient de longs trajets à faire et la nuit serait bien noire avant qu'ils puissent découvrir la lumière de leur case.

Peu à peu, au long du chemin, le groupe diminue ; il ne reste plus maintenant qu'une poignée d'enfants, un vieillard qui s'aide péniblement d'un bâton et un chien noir qui, de temps en temps, jette une sourde plainte. Ils vont à travers les champs de riz, à la file indienne, suivant une étroite diguette. En tête, marche Duoc, svelte, légère, suivie de près par Lôc heureux d'être près de celle qu'il aime.

Duoc conte toujours « Vous savez tous qu'au moment où les bonzes sont vieux, s'ils veulent devenir des saints, ils doivent se faire brûler vivants. On dresse pour cela un autel et on invite tous les moines des environs à venir prier sept jours et sept nuits. Puis le vieil ascète monte sur le bûcher qu'on allume. Les ossements et les cendres sont recueillis et placés dans une tour appelé Sa-ly.

Or, il y avait une fois un méchant homme. Ayant joué à son prochain d'innombrables mauvais tours et n'étant toléré nulle part, il fut obligé de se réfugier dans une bonzerie. Mais il n'eut pas un instant l'intention de se conformer à la règle : il vivait gaiement, buvait du vin, mangeait de la viande et allait même jusqu'à taquiner les nonnes. On l'appelait le bonze Hô-mang, car le serpent Hô-mang est le plus méchant de tous.

Notre homme devint vieux, c'est la loi, et autour de lui on le poussait à monter sur le bûcher qu'il avait cent fois mérité, d'ailleurs. Il

éludait toujours la question, trouvant la vie encore bonne. Enfin voyant qu'on le plaisantait et qu'on méprisait sa lâcheté, il finit par se décider.

Ayant donc préparé le tas de bois, on fit les prières, puis le patient vint se placer sur le bûcher. On alluma le feu. Mais au moment où les premières flammes commencèrent à lui lécher les pieds, notre bonze, poussant de grands cris, sauta à terre, la figure terrifiée et dit à l'assistance qui riait : « Ah ! non ! Que j'aille brûler en enfer, soit ; j'irai. Mais réellement je ne puis supporter ici une telle chaleur ! »

Et tous éclatent de rire.

Chaque fois qu'on passe près d'un groupe de cases un enfant se détache, s'approche de la conteuse et verse son poisson dans le panier qu'elle balance en marchant.

Or un garçon venait à peine de mettre la main dans le panier de Duroc que celle-ci, méfiante, posa vivement la main sur le bras du jeune gars ; il n'avait jeté qu'un méchant crabe.

— Tu sais bien que c'est trois...

— Oui, trois, répétèrent les autres enfants.

— Eh ! bien.... murmura le garçon embarrassé.

— La dernière fois, cela t'est déjà arrivé ! C'était juste au sentier qui conduit aux latrines où tu vis. Je t'ai vu te courber et ramper ; alors, pas de poisson ? Ne le fais plus ! Il est convenu que c'est trois petits poissons, tu le sais bien !

Et d'un coup de coude adroitement dirigé l'espiègle jeune fille envoie le garçon et son panier dans la rizière boueuse. Les rires fusent. Mais le gars se relève furieux et s'apprête à bondir sur Duroc ; il n'en a pas de temps, un vigoureux coup de poing de Lôc le recouche dans la boue d'où il vient de sortir.

— Et n'essaye pas de recommencer, dit celui-ci, où c'est à moi que tu auras affaire....

La jeune fille se retourne vers son chevalier servant, le regarde un instant puis, haussant les épaules, dit simplement : « merci, frère..! »

Lôc est arrivé devant la haie de sa case.

— Entrez donc, ma sœur, boire une tasse de thé, je vous prie !

— Merci, il est tard, je dois rentrer....

— Irez-vous au marché demain ?

— Peut-être.

— Si je vous y rencontrais, je serais si content !

Et il s'approcha pour lui prendre la main.

— Allons, allons, pas de phrases ? Si j'y vais vous m'y verrez. Bonsoir frère Lôc.

— Attendez un instant encore.

Mais déjà la jeune fille s'éloigne d'un pas alerte laissant son amoureux tout désappointé au milieu du sentier.....

Lôc et Duoc sont fiancés. Ce grave événement s'est accompli sans apporter de troubles importants dans leur vie. Comme il est d'usage,



dans ce pays, ils ne se sont pas choisis ; l'amour ne les a pas poussés l'un vers l'autre, seules leurs familles, sans prendre la peine de les consulter, ont ainsi décidé de toute leur vie.

Les parents de Lôc sont riches mais avarés ; leurs terres touchant celles des Trân ils pensent, grâce à cette alliance, acquérir dans de bonnes conditions certaines rizières enlevées jadis à leur patrimoine.

C'était ainsi qu'un beau matin une bà-môi, une entremetteuse, se présenta chez les Trân pour faire des ouvertures à sœur Thuan. Celle-ci, flattée de telles avances, devina bien le mobile qui faisait agir les Dao-van-Lôc et elle songea à profiter de l'occasion pour exiger beaucoup d'argent. Afin de réussir, toutefois, il lui fallait ne pas montrer trop d'empressement aussi, désireuse de gagner du temps elle déclara n'être pas hostile au projet mais qu'il serait convenable d'attendre le retour de son mari, lui seul devant décider.

Après de longues discussions, les deux époux tombèrent d'accord et l'entremetteuse fut invitée à revenir chercher le papier-horoscope de la jeune fille, c'est-à-dire une liste portant la série des caractères représentant respectivement l'heure, le jour, le mois et l'année de sa naissance. La même fiche concernant Lôc ayant été dressée, on pria un devin de confronter les deux documents et de voir si, d'après ces données, l'union était possible.

Duoc, née en l'année du coq, au mois de l'or n'eut pu épouser, par exemple, un garçon né dans celle du chien, au mois du feu. Les mères des horoscopes déclarent ceci : le bœuf hait le cheval ; le singe a de l'antipathie pour le porc, le tigre déteste le serpent ; le lapin a horreur du dragon, le rat fuit la chèvre ; le chien et le coq jamais ne tirent bon ménage. De même le feu anéantit l'or et le bois ; mais l'eau détruit le feu et la terre absorbe l'eau ; par contre l'or s'accorde avec le bois et la terre et cette dernière peut s'entendre avec le feu.

Heureusement Lôc était né dans l'année du serpent au mois de la terre. Rien à craindre par conséquent !

Il fut donc décidé que les deux jeunes gens pourraient faire la cérémonie du Cham-mat, c'est-à-dire du heurt de la figure, en un mot seraient mis nez à nez.

Précédé par un domestique portant huit boîtes de thé, cent noix d'arc et un grand plat de fruits confits, Lôc et ses parents se rendirent chez les Tran. On but force tasse de thé, on fuma de nombreuses pipes, on chiqua sans arrêt et l'on parla affaires. Lôc ne prit pas part à la discussion, quant à la fiancée il lui avait été recommandée, par sa mère, de se livrer aux travaux de la maison pour montrer qu'elle était bonne ménagère. Elle devait toutefois avoir soin de passer souvent, les yeux baissés et avec un maintien modeste, devant la salle où se

tiendraient es deux familles. Duoc se conforma aux ordres de mère Thuân et si Lôc profita de l'occasion pour jeter un coup d'œil vers sa fiancée, la jeune fille ne coula pas même un regard vers son futur seigneur.

Avertie, maintenant, qu'on la destinait à Lôc, qu'elle jugeait bête et ignorant, tout lui était indifférent. Elle savait qu'en se mariant elle échapperait à la férule maternelle pour tomber sous celle, non moins terrible, d'une belle mère. L'autorité assez douce de son père serait remplacée par celle plus dure de son mari. Pour le travail, enfin, son lot serait affreusement pénible, car elle serait non seulement la domestique de son mari mais encore celle de ses beaux parents. Puis les enfants naîtraient et ce seraient des milliers de peines nouvelles. Les proverbes disent : « Quand on a des enfants, on ne peut aller où l'on veut ; quand on a un mari, on ne peut plus causer longtemps avec d'autres. » « Un enfant est une mine de soucis. Un mari . . . il faut lui apporter monts et fleuves pour le satisfaire » Combien elle aimait mieux sa liberté actuelle ! . . .

Elle se savait jolie. Ne pouvait-elle espérer découvrir à la ville l'ami de son cœur, un beau lettré comme Kim-Trong, au lieu de ce stupide paysan. Quand il rentrerait, le soir, couvert de la boue puante des rizières, il lui faudrait subir ses caresses ! Pouah ! Mais sa famille était pauvre, elle le savait ; on la vendait à des gens riches. Pour le salut des siens elle se taisait, maintenant, mais elle était bien résolue à ne pas sacrifier toute sa vie.

Le futur, lui, était satisfait de voir qu'on lui avait choisi la plus jolie fille du village. Il l'aurait pourtant désirée plus forte, plus en chair.

Dans le village, où chacun le savait fortuné, Lôc récoltait les sourires et les œillades des filles et cela lui avait donné quelque suffisance. Aussi était-il profondément vexé de voir cette petite Duoc ne pas lui accorder plus d'attention.

— Ces demoiselles sont toutes les mêmes, pensait-il, *elles méprisent ceux qui ont des champs et des rizières et ne pensent qu'au pinceau et à l'encrier de l'étudiant*. Mais il se chargerait, dès l'entrée en ménage, de lui faire changer d'idées.

L'accord s'étant fait entre les deux familles, l'on fit porter aux gens du village quelques chiques de bétel pour les informer des fiançailles conclues.

On était alors à la 8^e lune. Restait à fixer la date du mariage et, à nouveau, le devin fut consulté. Après examen de ses grimoires, il déclara que Duoc étant née en l'année du coq, le mariage ne pouvait avoir lieu qu'à la 7^e lune de l'année suivante.

Lôc ne fut pas très satisfait de cette décision mais dut s'y résigner ; par contre la fiancée était enchantée du long répit qui lui était laissé.

Tant de choses peuvent arriver en un an ! Et la vie reprit pour elle, telle qu'elle était la veille, remplie des mêmes travaux, des mêmes peines et de rares joies.

Duoc évitait le plus possible de se trouver seule avec son fiancé car celui-ci se montrait de plus en plus audacieux ; il passait même des journées entières à la guetter au bord du fleuve, quand elle allait laver, auprès de la pagode, les jours de marché.

Les plus joyeux dans l'affaire étaient les Thuan. Pour la fête du 10^e mois, les parents de Lôc avaient envoyé du riz nouveau et deux couples de tourterelles ; au têt prochain, ce serait des canards, des poulets et des fruits ; enfin pour le cinq de la 5^e lune, des confitures et des haricots. . . . !

Monsieur Premier, lui, exultait ; d'une part tout s'étant accompli selon les rites, le mariage serait heureux ; par ailleurs, les Thuan, faisant une bonne affaire déjà en casant une fille, allaient toucher une forte somme d'argent qui leur permettrait de mettre un peu d'ordre dans leurs affaires.

XII

Him ouvrit les yeux pour se voir dans une chambre inconnue ; près de son lit la vieille qui lui avait offert à manger sur la route allait et venait.

— Où est nourrice ? demanda-t-elle.

— Petite sœur, nourrice Mui a été prise par des gens envoyés à votre poursuite. Comme elle ne voulait pas qu'on te fasse du mal, elle t'a confiée à moi ; ne crains rien, elle viendra te rejoindre dès qu'elle le pourra. En attendant, elle te recommande de ne jamais sortir seule d'ici, tu pourrais être rencontrée par ton ancienne maîtresse. En outre, en ce lieu, habitent beaucoup de mandarins français ; ils ne veulent pas que nous nous montrions trop dans le jour. Mais la journée passe vite, tu verras ; le soir je te ferai promener dans la ville. »

Him jeta un coup d'œil vers l'extérieur de l'appartement et aperçut un superbe jardin planté de beaux arbres. Au fond se dressait un bâtiment à étage dont la porte était gardée par deux soldats à ceinture rouge ⁽¹⁾ De temps à autre des officiers français, des civils entraient et sortaient. Les allées garnies de graviers, étaient nettes d'herbes et des coolies, tout le jour courbés, s'occupaient à ramasser les feuilles mortes qui tombaient des grands arbres. Des soldats annamites, à cheval ou à bicyclette, passaient affairés, de grands papiers à la main.

— Voici des vêtements convenables qui remplaceront avantageusement les tiens, dit la vieille femme. Nous sommes ici dans la résidence du « *Mandarin à Pleins pouvoirs* » ⁽²⁾, tu ne peux y demeurer avec ton costume de paysanne, tout le monde se moquerait de toi. Je vais t'habiller.

Et la vieille commença la toilette de la jeune fille. Elle ne lui fit grâce d'aucune friction, la vêtit de soies plus légères et plus chatoyantes que des ailes de papillons si bien que, transformée de la sorte, Him était vraiment charmante ; la vieille, contente de son œuvre, lui passa une glace.

— Tu es jolie comme une fée. Il te manque encore des souliers et un chapeau, nous irons les acheter tantôt.

(1) Tirailleurs.

(2) Gouverneur Général

La matinée passa vite et à 11 heures quelques plantons et autres petits employés vinrent prendre leur repas dans l'étroit logis où dame Thich tenait une pension.

Le mari, Thich, planton de 1^{re} classe, arriva à son tour et en quelques mots furent mis au courant de l'odyssée de Him. Il l'examina assez longuement des pieds à la tête, mais ne lui adressa même pas la parole. Il fut s'asseoir indifférent, sur un lit de camp, et se mit à manger en silence.

Son repas achevé, frère Thich, se hâta de jeter une natte sur le sol et ayant fait apporter un bol et une large soucoupe organisa un jeu de Soc-dia « secouer l'assiette ». Bientôt tous les joueurs furent placés, les uns à droite, côté pair, les autres à gauche, côté impair. De part et d'autre on misa. Thich, qui tenait la banque, plaça ostensiblement



sur l'assiette 4 sapèques dont le côté face avait été peint en blanc; il les couvrit avec un bol, prit l'assiette et son couvercle à deux mains, agita fortement et reposa le tout sur la natte devant lui.

Quelques mises furent déplacées, d'autres augmentées ou diminuées, puis on souleva le bol. Il y avait une sapèque tournée du côté noir 3 du côté blanc, c'était impair qui l'emportait. Le banquier paya aux gagnants une somme égale à leurs mises moins un septième, sa part.

On refit les enjeux et cette fois tout le monde misa sur le côté impair. Le banquier craignant, en cas de perte, d'avoir trop à déboursier, s'écria :

— Qui achète la banque ?

Chacun se tâta mais personne n'osa risquer un aussi gros coup. Le banquier répéta sans succès son offre et chacun se disposait à retirer sa mise quand une voix déclara :

— J'achète !

Toutes les têtes se tournèrent vers le nouveau venu, mais à sa vue chacun multiplia les marques de la plus grande déférence. C'était des : « Asseyez-vous ici, je vous prie Monsieur l'Intendant Nam !... Prenez ma place ! Comment allez-vous ? Voulez-vous une pipe ou une cigarette ? Mettez-vous là vous serez mieux, Monsieur l'Intendant Nam. »

Quand ce personnage considérable se fut installé on découvrit lentement le bol et les têtes avides et curieuses se penchèrent vers les sapèques.

— Pair ! dit Thich ; il ramassa les mises qu'il remit au banquier. Et le jeu recommença de plus belle.

Him regarda avec curiosité celui qui venait d'entrer et autour de qui tout le monde s'empressait. C'était un homme petit, aux traits fins, le teint fortement basané. Vêtu d'un pantalon de satin noir et d'une veste de forme dolman, sa tête était serrée dans un mouchoir de soie écrue qui prenait le chignon, derrière, et venait se nouer au-dessus du front à la manière des Saigonnais.

Autrefois dans la milice, en Cochinchine, Nam était entré depuis peu dans la maison du Gouverneur général où il remplissait les hautes fonctions de chef des boys. Ce titre lui donnait aux yeux de la valetaille un prestige considérable ; il avait la haute main sur toute la domesticité et chacun tremblait devant lui.....

— Deux heures moins cinq ! cria tout à coup Thich. Et tout le monde se lève. Les uns fument avidement une pipe à eau, d'autres allument une cigarette, ceux-là boivent une dernière tasse de thé puis tous, après un déférent salut à Monsieur Nam, s'en vont vers leur service. Il ne reste plus dans la salle que madame Thich, Him et l'intendant.

Celui-ci, alors, s'étant levé, s'approcha du lit de camp où était assise la jeune fille.

— Prenez, petite sœur, une chique de bétel, dit-il en lui tendant la boîte.

La jeune fille sentant peser sur elle le regard de l'homme se servit en baissant les yeux, gênée.

Après avoir flané encore quelques instants Nam partit à son tour.

— Allons, dit la vieille, il faut aller faire le ménage chez Monsieur Nam.

Elles se rendirent dans une maisonnette voisine et tandis qu'elles balayaient la chambre, nettoyaient les cuivres ou lavaient les nattes,

dame Thich bavardait sans répit, vantant la douceur, la bonté et l'intelligence de Monsieur l'Intendant.

— Un garçon si instruit ! s'il le voulait, demain, il pourrait être interprète ! Mais il préfère sa place où il gagne davantage. Qui sait ? cinquante piastres, peut-être ? Ah ! elle sera heureuse celle qu'il épousera.

— Si vieux, il n'est pas encore marié ? demande naïvement Him.

— Mais il n'est pas vieux, petite sœur. Il a à peine trente cinq ans. Son épouse est morte, nous a-t-il dit, et depuis lors n'ayant pas rencontré la femme qui eût pu lui plaire il vit seul. Et la vieille continue à jacter.

A vrai dire, M. Nam mentait quand il se disait seul car il avait là-bas, dans les faubourgs de Saigon, toute une famille à laquelle il envoyait, lorsque le jeu lui était favorable, de maigres mensualités. Mais sa situation de célibataire lui permettait parfois quelques bonnes fortunes et il en profitait

.

Ayant hélé un « pousse pousse caoutchouc » Madame Thich et Him s'y installèrent, et passant par les quais se rendirent dans les quartiers indigènes. Him qui n'avait jamais usé de ce mode de locomotion était ravi de se sentir transportée si doucement et si vite. On descendit devant un petit cordonnier de la rue des Caisses où la vieille se servait d'ordinaire. Après bien des formules de politesse, et quand on se fut réciproquement informé de tout ce qui s'était passé depuis la dernière entrevue, après avoir pris une chique de bétel et bu une tasse de thé, madame Thich exposa le but de sa visite.

Les yeux écarquillés d'admiration Him ne cessait de contempler toutes les belles chaussures exposées dans le magasin. A côté des mules brodées que portent les chanteuses il y avait des Giây-guộc (souliers-sabots) en cuir vernis, sans talon ni contrefort et où l'on enfle le bout du pied seulement. Plus loin étaient les Dep-cong, formées d'une épaisse semelle de cuir laqué dont l'extrémité se relève en col de cygne et qui tient au pied par une double bride en velours noir où s'engagent les orteils ; c'est la chaussure des riches bourgeoises : Pour les gens de la campagne, il y avait des Dep-gia, simple semelle, plate, retenue au pied par des brides de cuir. On trouvait aussi des Guộc, sabots en bois ou en bambou ; des socques dont la semelle est surélevée à l'aide de deux petits tasseaux et qui sont si utiles au moment du crachin pour éviter la boue

Les deux acheteuses après bien des essais se décidèrent pour des Giây-guộc, vernis, que la jeune fille emporta, religieusement, à la main.

— Maintenant il te faut un chapeau. Nous en trouverons tout près d'ici. Surtout, petite, n'oublie pas ces deux choses : ne prête en aucun

cas ton chapeau à une amie allant à un mariage sous peine de ne jamais trouver d'époux et

— Je sais, dit la jeune fille ; ma mère me l'avait appris. Et elle m'avait dit encore que si l'on veut absolument se brouiller avec quelqu'un il n'y a qu'à recouvrir de son chapeau celui de l'autre.

Him se décida vite pour un immense *nôn* du Nghê-an. Cette coiffure énorme offrait la forme et avait la dimension d'une meule de gruyère. Elle était en fines feuilles de latanier et l'intérieur renfermait un petit panier où la tête venait s'insérer. Au dedans les bords étaient garnis de fils de soie croisillés et de rondelles de mica.

— Plus tard, déclara dame Thich, nous t'achèterons les crochets en argent, la cordelière et les glands de soie.

Les journées passèrent. Him s'accoutumait peu à peu à sa nouvelle vie. Jour par jour, dame Thich, l'initiait aux choses au milieu desquelles elle vivait. La jeune fille demandait bien parfois pourquoi nourrice Mui ne revenait pas et on lui répondait, invariablement, qu'on ne savait rien d'elle. Elle ne protestait point. Dès le jeune âge, on lui avait enseigné que tout ici bas arrive par ordre du sort et qu'il faut s'y résigner ; elle attendait donc.

D'ailleurs comment s'ennuyer avec le défilé continu des visiteurs de la maison ; le spectacle des marchands qui allaient et venaient, attirés dans ce quartier par la riche clientèle des domestiques habitant l'hôtel du Gouverneur et dont le manège l'amusait. Dès le matin elle entendait crier.

Sôi ! Tçiao !

C'était le marchand de soupe faite de saucisse et de poignées de riz gluant parsemé de haricots. Des gens se précipitaient vers le cuisinier ambulant et pour un sou avalaient une portion bien chaude. Les coolies pressés, eux, emportaient dans la main leur poignée de nêp et la mangeaient en courant.

— Aï moua lác ja moua ! criaient les petites vendeuses d'arachides. Des couturières et des brodeuses se rendant à la journée emplissaient leurs poches de ces graines qu'elles grignotteraient tout en travaillant.

Le coin de la rue était réservé à un confiseur ambulant qui venait là chaque jour installer son éventaire. Il posait devant lui une petite table. Bientôt un cercle d'enfants se formait autour de l'homme pour admirer avec quelle adresse il fabriquait avec du caramel les keo-ga, les bonbons en forme d'oiseaux.

Le barbier apparaissait ensuite portant à la fois tout son matériel composé d'un petit banc et d'une boîte renfermant ses outils. Sa clientèle habituelle se composait de messieurs les plantons à pied et à cheval des bureaux du Gouvernement. Après avoir donné le fil à son rasoir

triangulaire en le repassant sur la plante de son pied, il râclait plus qu'il ne rasait les poils rares parsemant les lèvres et les joues de ses clients ; puis avec une série d'instruments en acier, très compliqués, il nettoyait les oreilles et extirpait les points noirs du nez et des joues. Le premier du mois, cet artisan avait grand travail car on lui amenait nombre d'enfants. Il leur rasait le crâne, laissant aux filles une mèche sur le front et une autre derrière la tête ; aux garçons, une mèche à droite et à gauche. On choisissait cette date pour cette opération car c'est là un jour favorable. Le diable est en effet retenu dans les temples où on lui offre des sacrifices ; il ne peut ainsi pénétrer dans la tête des enfants en passant, comme il sait si bien le faire, par les tubes capillaires ouverts par le rasoir.

A ces fonctions de barbier notre homme joignait celle de masseur et les gens atteints de lumbago venaient se confier à ses mains expertes.



Aux malades qui souffraient de céphalée, il massait les tempes et pinçait la peau de la racine du nez jusqu'à ce qu'une ecchymose vint s'y former. Him ayant eu un orgelet à l'œil droit s'en fut consulter le savant. Celui-ci lui ayant découvert le dos, lui recommanda de passer

son bras gauche par dessus l'épaule droite et d'allonger sa main, l'index surtout, pour atteindre le plus loin possible, son omoplate. Avec un pinceau, le barbier marqua vivement ce point puis, d'un coup de lancette, fit sortir une goutte de sang. La plaie fut ensuite cicatrisée avec un onguent formé de graisse de coq et de cire. L'opérateur assura que plus jamais l'œil ne serait affecté de cette maladie.....

Vers midi arrivait le marchand d'escargots bouillis suivis de près par les vendeurs de pains de riz et de vermicelle :

Aï moua bagne zei ja moua ! aï moua boun boun !

..... Mais les parties de jeux qui se jouaient clandes timent dans les coins des palissades et aux carrefours attiraient Him plus que tout le reste. Le plus couru était le « bonneteau » (đánh bài tây), qui se pratique comme chez nous : deux cartes dans la main droite une dans la main gauche. Mais on se sert ici d'un roi, d'un valet et d'une carte ordinaire. Dans un fossé s'organisait la partie de dés. Le matériel en est peu compliqué : un carton portant les six premiers nombres, trois dés, une assiette et un bol. On mise sur l'un des nombres. Le banquier couvre les dés de son bol, secoue vivement, puis découvre. Si l'un des dés présente le numéro choisi, on vous paie une fois la mise ; si deux dés portent ce chiffre, on la double et si vous gagnez par trois dés on la triple.

Les gamins et les gamines faisaient leurs délices du Xe-phao ou jeu de la voiture et du canon. On le joue avec un dé qui porte, marqué sur ses faces, les deux caractères Xe et Phao, seulement. Ce dé est mis sous un couvercle qui l'épouse étroitement à la base mais qui s'évase à l'intérieur. Quand le banquier va recouvrir il fait remarquer que le caractère « voiture » est en haut et les naifs pontent dessus. Mais d'un adroit mouvement le tenancier fait basculer le dé et quand il découvre c'est le caractère « Phao » qui se présente....

Him allait de temps en temps risquer des sapèques à l'un ou l'autre de ces jeux. Mais, bien femme, elle lâchait toutes les parties dès qu'elle entendait crier :

— Là ! the ! lua !

C'étaient les marchandes d'étoffe qui s'annonçaient de loin, indiquant les qualités de soie qu'elles vendaient. Toute la gent enjuponnée s'assemblait autour des ballots et les mains avides palpaient amoureusement les tissus.

Certains jours passait le Chinois, vendeur de drogues, criant de son accent rauque :

— Thouoc-ê !

Il débitait des écailles de pangolin qui guérissent les hémorroïdes ; des cigales et des os de tigres employés contre la paralysie ; de la peau

de serpent qui arrête la dysenterie et des cantharides qui font percer les abcès. Comme dépuratif, il vantait la peau de rhinocéros et pour frébifuge, la carapace de tortue. On trouvait encore dans ses paniers de l'assa foetida qui, porté sur le corps, préserve du choléra ; de l'iris qui assure de la naissance de garçons et du lapis-lazuli qui détruit les germes de gale.

Him ne s'ennuyait donc pas dans la maison de dame Thich. Chacun la connaissait maintenant et se montrait bienveillant pour elle. Comme elle était coquette et jolie certains devinrent peu à peu entrepreneurs. La nuit tombée elle n'osait faire un pas, hors de la maison, tremblant qu'un des nombreux lurons qui l'épiaient ne surgît des coins sombres, à l'improviste.

Un soir du dixième mois elle était allée avec d'autres personnes ramasser sur le quai des nêpes. La récolte était surtout fructueuse autour des lampes électriques, les grosses punaises d'eau, aveuglées par la lumière, venaient donner brutalement de la tête contre les globes et tombaient lourdement sur le sol. Him portait avec elle un pot dans lequel elle entassait ses prises dont elle pensait faire trois parts : les plus gros insectes, on les mangerait crus ; les moyens, on les ferait cuire avec du *nưóc mam* ; quant aux petits, qui ont une saveur piquante, on les pilerait avec de la saumure de poisson et l'on aurait là un excellent condiment. . .

Dans l'ardeur de la chasse, la jeune fille ne s'aperçut pas que presque toutes ses compagnes étaient rentrées. Elle se trouvait dans un endroit peu fréquenté lorsqu'un cavalier, qui la poursuivait depuis longtemps de ses assiduités, s'étant approché surnoisement l'empoigna à bras le corps. Comme ils étaient au bord du fleuve, loin des maisons, l'homme la poussa vers un talus. Elle voulut crier mais sa frayeur était telle qu'aucun son ne sortit. L'homme, enhardi par ce demi-succès, ricana. Mais quand Him vit tout près de son visage cette face aux yeux trop brillants, cette figure grimaçante ou la luxure imprimait toute sa laideur, elle eut un sursaut d'énergie, poussa un appel de bête aux abois. Le soldat, effrayé, relâcha son étreinte et la jeune fille, relevée d'un bond, s'enfuit à toutes jambes vers la maison. Elle n'osa conter à personne son aventure mais, dorénavant, évita de sortir seule la nuit ou de rester à la maison quand dame Thich s'absentait.

Parmi tout ce monde, monsieur Nam, toujours réservé, se montrait très poli avec elle et s'ingéniait à lui adoucir son service. Un jour, tandis qu'elle revenait de la fontaine, avec un lourd seau d'eau, il le lui prit des mains et l'apporta lui-même à la maison. Une nuit d'été, lorsque tous étaient réunis pour jouer, la jeune fille étendue sur son lit de camp, agacée par la pique des moustiques, n'arrivait pas à s'assoupir.

— Qu'y a-t-il, petite sœur ? s'inquiéta Ong ⁽¹⁾ Nam, Es-tu malade ?

— Non, mais les piqures des moustiques sont cuisantes comme le feu.

— Comment ! tu n'as pas de moustiquaire ? Sœur Thich, allez donc fouiller le bahut qui est près de mon lit ; il y a une moustiquaire dont je ne me sers pas. Vous l'installerez pour que notre petite sœur puisse dormir.

La jeune fille était sensible à toutes ces attentions. Elle se plaisait donc à la douceur de sa nouvelle vie plus amusante et moins dure que chez la Cô-tu-Phuong et surtout moins pénible qu'au village.

Ici tout le monde était doux pour elle. Bien nourrie, jamais battue, n'ayant à faire aucun travail qui fût au-dessus de ses forces, sa figure avait repris son expression confiante, gaie, et dans ses yeux brillants éclatait la joie de vivre. A peine un nuage de tristesse venait-il de temps à autre assombrir son front quand elle pensait à nourrice Mui, à Yèn-Hoa et aux siens.

Elle s'était demandée d'abord ce que feraient ses parents quand ils apprendraient sa fuite. Il leur faudrait rembourser l'argent touché et elle savait, par Mui, qu'elle avait été vendue quarante piastres ! Mais ces nuages passaient vite ; elle était jeune et un regard jeté dans une glace lui disait qu'elle était jolie. Si « le sort est méchant pour les jeunes filles » dit le poème de Kim-Vân-Kiêu, ce n'est pas pour toujours. Ne trouverai-je pas quelques jours un époux fortuné !

Monsieur Nam qui ne s'adressait à elle qu'avec politesse, qui lui souriait en parlant, qui s'excusait en lui demandant un service et lui disait « merci », chaque fois qu'elle l'aidait, apportait un peu de poésie, un peu d'idéal dans sa vie ordinaire. Ce merci, surtout, lui était très agréable et souvent, quand elle servait ông Nam, elle avait de la peine à tenir le front baissé, à se priver du plaisir de regarder les yeux qu'elle sentait rivés sur elle, ces yeux dont le regard dur faisait trembler les autres mais dont la flamme s'adoucissait, se faisait caline quand il rencontrait le sien.

Quand il y avait de grands dîners chez le « Mandarin à pleins pouvoirs » Nam rapportait des friandises et des boissons dérobées à la table du maître. Alors on faisait ripaille chez madame Thich ! Mais monsieur l'Intendant avait toujours soin de s'enquérir des préférences de la jeune fille et à la plus proche occasion, lui apportait ce qu'elle désirait et le lui offrait lui-même.

(1) Monsieur.

On était en mars. Les premières chaleurs répandaient sur toutes choses une vague d'alanguissement. Him se sentait envahie par une lassitude qui la forçait parfois à s'asseoir ; à d'autres moments, une force inconnue précipitait ses actes et ses mouvements. Le soir la trouvait attardée dans le jardin où flottait l'odeur subtile des lilas du Japon ; elle sentait bouillonner en elle des désirs nouveaux.

Devenue plus gracieuse, de jour en jour, les hommes dans la rue, l'enveloppaient de regards d'envie ; elle s'en amusait car rien de pervers ne traversait sa pensée. Bien qu'ayant été, par deux fois, menacée par l'attaque brutale des hommes, elle attribuait ces actes à des accès de folie, à une ivresse passagère. Allait-elle penser que plaire pouvait être un danger ! Aguicher les hommes constituait un jeu dont elle se réjouissait avec une coquetterie de fillette déjà un peu femme. . . .

Un matin, monsieur Nam se présenta de bonne heure.

— Voulez-vous, sœur Thich, préparer pour ce soir un bon dîner. Il y aura quatorze ou quinze personnes. Je viens de recevoir un brevet mandarinale de 8^e classe 2^e degré et je veux fêter cet événement.

— Entendu, dit la femme, et permettez-moi de vous présenter mes félicitations.

Ce fut, le jour entier, un affairément général dans la maison. Le soir tout était prêt et monsieur Nam et ses invités, en se mettant à table, complimentèrent l'hôtesse.

On mangea et but copieusement, tout en devisant des polins du quartier ; puis tout à coup l'amphitryon déclara :

— Il convient, en une si grande occasion, de boire du sambigne⁽¹⁾ . . . Et ouvrant des bouteilles à col d'argent, qui sans nul doute avaient fait un long séjour dans la cave de son maître, il versa une coupe à chaque invité.

— Allons ! dame Thich et vous aussi petite sœur Him, vous devez boire à ma santé. Cela porte bonheur, disent les Occidentaux. Et il tendit à chacun un verre de vin pétillant.

Him trempa le bout de la langue dans sa coupe avec des mines de jeune chat ; puis, rassurée sur le goût du breuvage, en but une petite gorgée. C'était la première fois qu'elle y goûtait et chacun guettait sur son visage l'effet que cette rare liqueur produirait. Pour ne pas paraître trop stupide elle but encore et par petites gorgées acheva sa coupe. On la força à en boire une autre.

(1) champagne.

Elle sentit alors une douce chaleur la pénétrer toute ; elle se mit à rire, à parler fort, à chanter même. Puis les objets tournèrent un peu autour d'elle ; elle dut s'asseoir sur un lit de camp tout en continuant de rire et de parler.

Cependant les invités s'étaient retirés ; la plupart avait décidé de finir la soirée au théâtre de la rue des Eventails. Au moment de sortir, monsieur Nam échangea un rapide coup d'œil avec madame Thich.

— Les voilà tous partis, dit cette dernière. Nous allons pouvoir dormir, petite. Mais auparavant il serait bon de mettre un peu d'ordre dans la maison.

Et comme Him se levait péniblement pour l'aider, elle l'obligea à s'asseoir.

— Non, tu es fatigué, tu travailleras demain. Couches-toi.

Comme la fillette s'allongeait, un planton se présenta tout essoufflé devant la porte.

— On demande monsieur Nam au bureau ; surtout qu'il ne tarde pas.

Et avant que les deux femmes aient eu le temps de répondre, l'homme disparut dans la nuit.

— C'est fâcheux, dit la vieille ; si l'on ne prévient pas monsieur Nam, il sera puni demain. . . .

— Oui, répéta machinalement la jeune fille : c'est ennuyeux. Mais où le trouver ?

— Ecoute, je vais partir en pousse pousse vers la rue des Eventails et m'assurer qu'il n'est pas au théâtre ; toi cours chez les plantons, les cuisiniers et les boys et informe-toi si on ne l'a pas vu.

La vieille partie, Him quitta la maison à son tour afin de s'acquitter de la commission. Sa tête est lourde, elle vacille en marchant. Tout à coup elle heurte quelqu'un.

— Eh la ! es-tu aveugle ! . . . glapit une voix de femme. Ah ! c'est toi petite sœur, où vas-tu donc ?

— Chez-vous, sœur Nhuoc. N'avez-vous pas aperçu monsieur Nam ? On le demande au bureau.

— Monsieur Nam ! Je viens de le voir rentrer chez lui. Il marchait vite et m'a dit qu'il allait partir au théâtre. Hâtes-toi et tu le rattraperas.

Him fait diligence et la voici devant le logis de monsieur l'intendant. Elle appelle ; pas de réponse. Elle se dispose à frapper mais constate à cet instant que la porte est entr'ouverte. Elle la pousse et entre. Une veilleuse répand une clarté douteuse. Elle voit une forme étendue sur le lit et s'avance.

— Monsieur Nam ! Eh ! Monsieur Nam !

On devine ce qu'il advint.

.

Au matin, Him s'éveille la première. Sa mémoire est vague et encore en sommeil. Puis, brusquement, le souvenir lui revient ; la voilà qui se désole.

— Tout à l'heure nous parlerons à sœur Thich, dit monsieur Nam, et je m'entendrai avec elle. Nous irons ensuite à ton village, dimanche, voir tes parents. Il faut arranger cela au plus vite et couper court aux commérages.

Him ne répond rien. Elle sent en elle une inertie résignée. Depuis son départ du village trop d'événements l'ont secouée. A quoi bon résister ? Le destin est maître ! Quelle fatigue que cette perpétuelle lutte..... ne vaut-il mieux s'abandonner à la dérive ! laissez le sort agir pour vous ? C'en est assez de toujours se défendre contre les hommes acharnés à vous traquer comme une bête ! Il faudrait tôt ou tard succomber. Mieux valait celui-ci, qui paraissait bon, qui semblait l'aimer, qui était riche et pour lequel, en somme, elle avait une certaine sympathie, plutôt que le premier venu

Cet événement ne jeta aucun trouble dans le milieu de la valetaille : il n'introduisait aucun élément nouveau ; on s'y attendait un peu. Il n'apportait en somme, pour Him, qu'un changement d'habitation.

Devenue maîtresse de maison elle eut à son tour une domestique et joua à la dame. Nam, généreux, lui donnait autant d'argent qu'elle le désirait et bientôt elle eut la garde robe la mieux fournie parmi ces dames des communs. Celles ci du jour au lendemain, n'avaient pas manqué de lui témoigner une déférence, un peu jalouse il est vrai.

Monsieur l'intendant voulut, d'ailleurs, que son épouse lui fit honneur et eut la première place dans son petit cercle. Il s'empressa de lui acheter ou plus exactement de lui faire confectionner ce que dans tous les pays convoitent les femmes : des bijoux. On fit donc venir un orfèvre qui s'installa à demeure à la maison et fabriqua les parures de madame l'intendante. L'artisan commença, d'abord, par les pendants d'oreilles ; après ce fut une paire de bracelets en forme de torque gaulois ; ensuite un chapelet de 200 grains destinés à former un collier que madame porterait enroulé autour du cou comme un carcan. Il y eut enfin le nécessaire, le bô xà tich, qui comprenait, monté sur un anneau, une dizaine de petites chaînettes d'argent auxquelles étaient accrochés le tube renfermant le bétel, un récipient en forme de rognon et contenant le tabac et une autre boîte remplie de pommade ou de fard ; à d'autres chaînettes étaient suspendues des pièces d'argent « porte-bonheur », la pince à épiler, les clés et des griffes de tigre qui préservent de toutes les maladies.

Madame Nam très peu prise par son ménage passait son temps, assise sur ses talons, à regarder travailler l'artiste. Certes son matériel

n'était pas compliqué et comprenait comme pièces principales une caisse à tiroirs dont la partie adjacente était transformée en soufflet de forge. L'homme creusait d'abord un petit trou en terre dans lequel il allumait son feu de charbon de bois. Le tuyau du soufflet venait se placer juste au bord du foyer et la ventilation était faite à l'aide d'un piston grossier que tirait l'apprenti. Après avoir fondu un morceau d'argent, l'orfèvre l'aplatissait sur une petite enclume montée sur un billot de bois qu'il maintenait ou tournait entre ses deux pieds en sorte que la plaque de métal se présentât du côté voulu. Cette plaque était appliquée, chaude, sur un bloc de cire dans laquelle elle s'incrustait. Un papier fin, portant le dessin à reproduire, était collé sur la plaque et l'artiste, à petits coups de burins et de poinçons, exécutait les ornements. Selon sa destination la pièce était ensuite courbée ou roulée et les soudures faites au chalumeau.

Him voulut encore avoir une de ces belles boîtes laquées dont le fond sert de vide-poches ou de boîte à ouvrage et dont le compartiment supérieur, mobile, est divisé en petites cases dans lesquelles on place les chiques de bétel, le tabac, les allumettes et tout ce que l'on offre aux gens en visite.

Au village, les choses se réglèrent sans difficulté. Monsieur Nam remboursa à Cô-tu-Phuong ses quarante piastres, offrit à la famille des cadeaux conséquents et Monsieur Premier, si difficile, se montra satisfait de voir Him, mariée à un garçon qui était, il est vrai, au service des Français, mais qui avait les bonnes manières des gens de qualité.

Les Annamites ayant l'habitude de marquer tout événement heureux dans leur existence par un changement de nom, Monsieur Nam déclara que sa femme ne porterait plus le nom honteux de Him, mais celui de Maï (Fleur de Prunier).

Comme Nam aimait à s'amuser, il mena sa femme aux fêtes de pagode, au théâtre et dans tous les lieux de réjouissances. Mais le plus souvent, le soir, ils allaient jouer, rue de l'Argent, chez un ami saigonais. On y pratiquait le Tô-tôm, aux 120 cartes, et les enjeux étaient assez élevés. Monsieur l'Intendant comptait comme un des meilleurs joueurs; il gagnait presque toujours, et à point, son mariage lui ayant occasionné bien des dépenses.

Maï, après l'ahurissement causé par les brusques changements survenus dans sa vie se sentait heureuse et jouissait pleinement de sa tranquillité. Les gens de sa famille la sachant *bien établie* venaient souvent la voir et elle s'affairait à se montrer bonne maîtresse de maison, à gâter les siens, à les faire participer au bonheur qui lui était échu.

D'ailleurs Nam se montrait très bon pour la famille de sa femme et ne manquait pas, quand il avait l'un de ces visiteurs, de le mener au théâtre, de lui montrer les beaux magasins de la capitale et de le combler de cadeaux.

De tous, Dưóc était la plus assidue. Les deux sœurs étaient heureuses de se retrouver ensemble, de passer de bonnes heures à ressasser leurs souvenirs d'enfance. Quand Dưóc s'installait à Hanoï, elle avait peine ensuite à s'arracher à ce milieu ; elle s'attardait des jours et des jours et il fallait que mère Thuàn vînt la chercher pour qu'elle se décidât à retourner au village.

La pauvre fille était triste ; son mariage approchait et cette échéance, loin de la réjouir, la rendait malheureuse. Elle comparait la vie de sa sœur à ce qu'allait être la sienne et une secrète rancune s'allumait dans son cœur contre les parents qui l'avaient fiancée à ce Lôm qu'elle détestait.

Elle voyait les manières correctes, délicates, les allures de citadin de monsieur Nam et les comparait à la démarche lourde, aux gestes gauches de son rustaud de fiancé. Quel serait son lot, une fois mariée ? Travailler aux champs, tout le jour, sous le soleil qui brûle la peau ; puis, de retour à la maison, se faire la servante d'une belle mère acariâtre et mauvaise. Elle subirait l'humeur haineuse de la famille quand la récolte n'aurait pas été bonne ou que l'impôt aurait été augmenté ! ... Tristement elle fredonne les vers du Kim-Vân-Kiêu.

C'est, à n'en pas douter un instant,
Une fleur entraînée par le courant,
Une lentille d'eau sur la rive échouée...
Puis-je savoir si mon sort ne sera pas semblable au sien ?
Par les flots du malheur, dois-je, moi aussi, me voir submergée !

.

Les journées fuient, douces, monotones, remplies par des riens, de futiles bavardages, de menues occupations....

Lorsque Mai ne surveille pas la préparation des repas ou ne s'occupe pas de sa toilette, elle se couche dans un hamac, sous la vérandah, du côté où l'ombre donne un peu de fraîcheur. Etendue, elle rêve Pourquoi ne serait-elle pas heureuse dans cette demeure où tous ses désirs sont satisfaits ? Elle s'est installée comme elle l'a voulu ; elle peut recevoir ses amies et vivre gaiement. La majeure partie des heures coulent dans la flanerie. A quoi travaillerait-elle ? Elle sait à peine coudre.

Ne vaut-il par mieux errer comme une petite reine sous la vérandah ; fumer des cigarettes en regardant passer les gens ; faire quelques visites deci delà ; mâchonner une chique ; avaler un bol de soupe de riz au canard ; papoter beaucoup ? voilà ses occupations quotidiennes. Penser ! A quoi ? Elle est gâtée par son mari, ses fantaisies sont satisfaites ; elle a de beaux vêtements et possède après quelques mois de mariage plus de bijoux que sa mère n'en a. Elle jouit d'une grande liberté, n'a aucun souci, aucun ennui. Et demain ? penseraient les esprits inquiets. Pourquoi songer à demain quand aujourd'hui est si doux ? disent les insouciantes filles d'Annam.

.....

Il y avait près d'un an que Mai était devenue Madame Nam lorsqu'un soir son mari annonça qu'il devait partir en France avec le Gouverneur. Cette nouvelle fut un coup de massue pour la jeune femme ; mais bien vite il fallut s'en remettre car il restait peu de temps avant l'embarquement. Les dépenses d'installation du ménage ayant absorbé toutes les économies de Nam, Mai vendit son collier et son bracelet ; avec cet argent elle loua une maison dont elle paya, d'avance, trois mois de loyer et s'y installa de suite avec des provisions. Quand Nam eut acheté à son tour, quelques vêtements et le linge indispensable, il ne leur resta plus un sou.

— Je peux heureusement, dit Nam, *acheter la société* à la fin du mois et cela nous donnera bien une centaine de piastres.

Avec d'autres amis Monsieur l'Intendant avait formé une tontine ; *ils jouaient à la société*, *choi ho*, comme on dit ici.

L'Etat annamite n'ayant pas prévu la richesse, pour ses administrés, autrement que sous la forme d'immeubles, ne s'est nullement préoccupé de constituer des caisses d'épargne. Par ailleurs, n'ayant jamais fait d'emprunt au peuple, le système des actions et des obligations est inconnu.

Disons aussi qu'il y a si peu de confiance entre indigènes que pour le plus petit prêt on exige un acte paraphé de nombreuses signatures ; aussi les riches se contentent d'enfouir en terre, dans des jarres, leurs économies. Cependant l'esprit de mutualité s'est développé parmi le peuple et il est peu de villages qui n'aient des associations de secours pour la vieillesse, des sociétés d'anciens condisciples fondées pour secourir le maître, des sociétés des pompes funèbres, de musique, de prêt, etc....

La forme la plus ordinaire de ces groupements est celle du *choi-ho* où le nombre des sociétaires est égal au nombre de mois pour la durée desquels la société est constituée. Ainsi une combinaison avec

12 membres durera 12 mois, de janvier à décembre, par exemple. L'association est dirigée par une personne honorable et dont la situation de fortune inspire confiance ; on lui donne le nom de nhà-cai, banquier. C'est elle qui cherche les autres associés qui deviennent les nhà-con, membres. Ceci fait on détermine d'un commun accord la date mensuelle des réunions, généralement le 1^{er} du mois.

La veille de ce jour, le banquier envoie prévenir chaque sociétaire de l'heure de l'assemblée ; le domestique chargé de faire cette commission présente à chacun une soucoupe renfermant 2 au 3 chiques de bétel.

A son arrivée, chaque nhà con reçoit un bol et quelques sapèques avec lesquelles il fera son offre. Il est convenu qu'une sapèque représente une piastre. A ce moment la lutte commence et quiconque est désireux d'acheter la totalité des mises du mois place sous son bol, clandestinement, un certain nombre de sapèques représentant le montant en piastre de son enchère. On procède ensuite à *l'ouverture des bols*, un à un, en commençant à la droite du banquier et en suivant cet ordre.

Supposons qu'un des membres ait mis trente sapèques sous son bol ; il offre donc trente piastres d'enchères. Celles-ci étant reconnues les plus fortes il est déclaré adjudicataire.

La quote-part de chaque membre étant 10 \$, la somme touchée Par l'adjudicataire devrait être, semble-t-il, de $10 \$ \times 12 = 120 \$$, de laquelle on retrancherait 30 \$ d'enchères ; en définitive $120 \$ - 30 \$ = 90 \$$. Mais on n'opère pas aussi simplement. Les 30 \$ d'enchères, appelées maintenant intérêts, sont partagées en trois parts de 10 \$; le banquier en prend une, et les 12 membres ont les 2 autres, soit 20 \$ ce qui donne à chacun $\frac{20}{12} = 1 \$ 666$. L'adjudicataire a droit, comme les autres, à sa part d'intérêts. Chacun des onze membres restant doit donc payer à l'adjudicataire comme versement mensuel 10 \$ moins 1 \$ 666 d'intérêts, soit 8 \$ 334.

Le lendemain, le nhà-cai envoie encaisser, chez les membres, autres que l'adjudicataire, ces 8 \$ 334. Il recueille ainsi $8 \$ 334 \times 10 = 83 \$ 34$ qu'il remet à l'adjudicataire en retenant encore, pour lui-même, 1 \$ 666, sa part d'intérêts. En sorte que l'heureux bénéficiaire ne touche plus que 81 \$ 67.

Le banquier, on le remarquera, n'a rien donné et son versement, qui reste fictif, n'entre en ligne de compte que pour les calculs. Une autre faveur lui est faite : le 2^e mois de l'association il ramasse, sans avoir à verser un sou, la somme de 110 \$. Par contre, si un sociétaire vient à prendre la fuite ou ne verse plus son argent c'est lui le responsable et il paie à la place du défaillant.

Monsieur Nam acheta donc la société et donna la moitié de la somme à Mai ; c'était suffisant pour attendre l'arrivée en France. . . « De là-bas, disait-il, j'enverrai régulièrement des mandats ».

.

Il y a plus de six mois que Nam est parti. Mai n'a reçu de lui qu'une eule lettre renfermant la somme considérable de 4\$ et la promesse d'envois ultérieurs plus importants : mais rien n'est venu. Après avoir déménagé et pris une chambre en sous location, elle a dû renvoyer sa domestique — une bouche de moins à nourrir — et préparer elle-même ses maigres repas. Elle a pu, jusqu'ici, faire face à ses dépenses en engageant au Mont de Piété les bijoux et les robes qui lui restaient ; elle n'a gardé que le strict nécessaire.

Maintenant son loyer est payé pour trois jours encore ; elle n'a du riz que pour la journée seulement. Que faire ? Retourner à Yèn-Iloa ? Elle y serait la risée des villageoises et y subirait les récriminations de sa famille. Jamais ! Il ne lui reste qu'un parti : travailler. Elle n'est pas forte, mais qu'importe : elle arrivera bien à gagner les quelques sous que nécessitent son loyer et sa pitance. Et puis Nam ne tardera pas à revenir, pourtant.

Ayant donc engagé sa dernière robe elle achète des vêtements de travail et se fait admettre dans un chantier de terrassement. On lui confie deux paniers, un fléau et elle doit porter de la terre qu'on extrait à 400 mètres de là. Jamais, autant qu'à ce pénible moment, elle ne s'est si bien rendu compte de la valeur d'une sapèque et du nombre qu'il en faut pour faire un sou. Mais elle est courageuse, elle arrive à gagner dix sous par jour. Lorsqu'elle va chez le Cai pour se faire payer, celui ci lui fait comprendre qu'il est maître et seigneur de ses employées, qu'elle lui plait et qu'elle doit subir ses caprices. Elle se révolte, réclame son argent, crie : un agent de police arrive et, sur les dires du Cai, la jette dehors. Découragée elle rentre chez elle, mange une poignée de riz et s'endort comme une brute. . . . Le lendemain elle retourne au chantier où elle est accueillie par des rires et des quolibets : pour se venger de son refus le Cai n'est-il pas allé jusqu'à prétendre qu'elle était venue s'offrir à lui et qu'il l'avait refusée ? Rouge de honte elle s'enfuit.

On l'embauche alors chez un chinois pour porter de l'eau ; mais après quelques jours de travail, rompue, courbaturée, épuisée, elle ne peut continuer sa besogne. N'ayant pu payer sa chambre on l'a chassée de son logement et c'est une voisine charitable qui lui donne un grabat, quelques tisanes et la remet sur pied. Avec des larmes aux yeux elle remercie celle qui l'a sauvée, promet de la dédommager de son hospitalité et part à la recherche d'une besogne.

Deci, delà, elle trouve quelques journées à faire ; mais pas d'occupation régulière. Elle est faible, d'apparence délicate ; partout où elle se présente comme servante on la refuse craignant que son rendement en travail ne compense pas la nourriture qu'elle prendra. Et puis si elle allait être malade ?

Un soir elle rentre découragée et pleure dans un coin. Le mari de sa bienfaitrice s'approche, lui parle doucement et la réconforte ; elle lève vers lui des yeux reconnaissants. Enfin quelqu'un a pitié d'elle ! L'homme parle toujours et voilà que par des phrases détournées, des mots ambigus, il lui laisse entendre qu'il la désire. Indignée elle se lève et veut fuir ; mais l'homme la saisit à bras-le-corps. Juste à ce moment la femme entre et comme une furie se jette sur son mari et sur Mai. Celle-ci essaie de parler, cherche à s'expliquer ; la femme n'entend rien et la jette dehors.

La voilà dans la rue. Pas de gîte, pas d'argent.....De longues journées d'angoisses...Elle couche où elle peut, sous les porches, sous les auvents des marchés, conservant dans son sommeil la crainte d'être surprise par les rondes de police. Ses repas ? Une bolée de riz qu'on lui donne parfois.

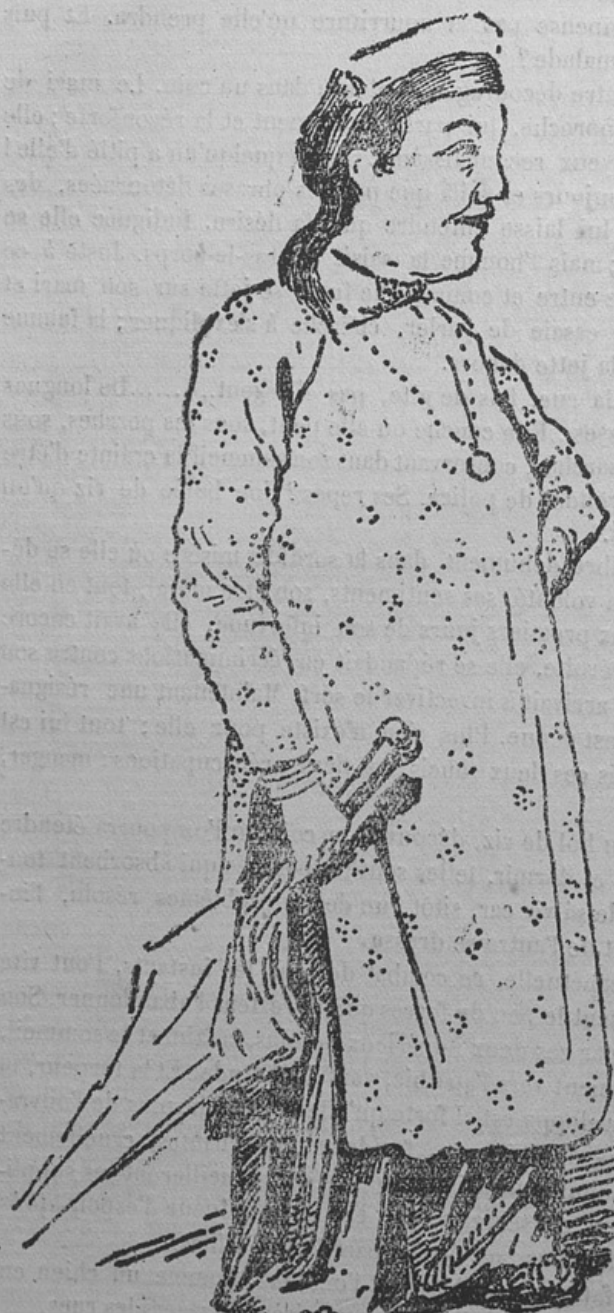
Et dans le sombre dénuement, dans la sordide misère où elle se débat, lentement sa volonté, ses sentiments, son être moral, tout en elle se désagrège. Aux premiers jours de son infortune, elle avait encore des sursauts de révolte, elle se répandait en récriminations contre son malheur ; elle en arrivait à invectiver le sort. Maintenant une résignation bestiale lui est venue. Plus rien n'existe pour elle ; tout lui est indifférent hormis ces deux soucis, ces deux préoccupations : manger, dormir.

Ah ! trouver un bol de riz, découvrir un coin où l'on pourra étendre ses membres las et dormir, telles sont les pensées qui absorbent toutes les minutes de sa vie car, sitôt l'un de ces problèmes résolu, l'inconnu angoissant de l'autre se dresse.

Cette lutte perpétuelle, ce combat de tous les instants, l'ont vite déprimée. Elle sent le peu de forces qui lui restent l'abandonner. Son cerveau obsédé par ces deux impérieux besoins, la faim et le sommeil, glisse insensiblement vers l'apathie, vers l'hébétude. Et la torpeur, la veulerie qui l'enveloppe est si forte qu'elle ne cherche plus de l'ouvrage sûre d'avance des réponses froidement méchantes, cruellement ironiques ou tranquillement indifférentes qui accueilleront ses supplications. Comment conserverait-elle encore une lueur d'espoir après avoir vu les lendemains tant de fois pareils aux veilles.

Cassée par la fatigue, tête basse et l'œil fixe, comme un chien en quête de gîte ou de pâtée, elle traîne sa misère à travers les rues.

Elle a pensé à se tuer, à se jeter dans une mare ; mais à la dernière minute un instinctif désir de vivre l'a retenue.....



Thérèse
1901

Depuis deux jours elle n'a mangé qu'une poignée de riz brûlé, râclé au fond d'une marmite. Sous la cruelle morsure de la faim, qui lui tord les entrailles, tout son corps tremble, ses yeux larmoient, ses oreilles bourdonnent. Elle n'y peut plus tenir..... Dans une posture humble, au coin d'une rue du quartier européen, elle tend la main, elle implore la charité.

Des gens passent, carrés dans leurs poussettes confortables ; ils ont l'air repus, contents. Ils s'en vont vers leurs plaisirs, un refrain aux lèvres et ne tournent même pas la tête. La pauvre femme sent des ferments de haine se lever dans son cœur.

— Comment ! C'est toi, petite sœur ! Mais que fais-tu là, ô ciel !

Une imposante dame, aux chatoyants cai-ao de satin, les bras cerclés de nombreux bracelets d'or, s'est arrêtée devant elle. Maï ne la reconnaît pas.

— Mais tu ne te souviens pas, petite sœur ? nous nous sommes vues dans la maison des Saigonnais rue de l'Argent. As-tu vraiment oublié madame Nénuphar ?

Maï retrouve enfin le souvenir. A voix basse, honteuse, elle conte son dénûment. L'autre appelle vite un pousse, fait grimper la pauvre femme et l'emmène. . .

Maï vit maintenant chez madame Nénuphar depuis plus de trois mois. Celle-ci a dégagé du Mont de Piété tous les bijoux et les robes de sa protégée qui se confond en remerciements.

— Tu me rendras cela plus tard. N'aie aucun inquiétude petite sœur, monsieur Nam ne tardera pas à rentrer.

Monsieur Nam ne revient pas mais une lettre de lui « annonce son retour à Saigon où il compte s'arrêter quelques mois. Il ne peut rien lui envoyer parce qu'un de ses parents vient de mourir. A la fin de sa lettre il demande à Maï de vendre ses robes et ses bijoux et de lui faire tenir quelques fonds. Ce faisant elle montrera qu'elle connaît ses devoirs d'épouse. »

Au reçu de cette épître la jeune femme entra dans une violente colère. Comment ! il l'avait laissée des mois sans lui envoyer d'argent et maintenant il osait lui en demander ? Où pensait-il qu'elle pourrait le prendre ? Vraiment il était fou ! Il l'avait trompée . . . Elle aurait pu trouver un mari convenable ! Combien d'hommes parmi ceux qui fréquentaient la maison de dame Thich lui avaient laissé entendre qu'ils la désiraient. Et celui-là lui avait tendu un guet-apens pour la séduire. Mais c'était bien fini . . . Il n'avait qu'à passer son chemin ; elle saurait faire sa vie sans lui.

Madame Nénuphar est une fine psychologue et grande est sa connaissance de l'âme féminine ; elle laisse passer ce flot d'amertumes puis d'une voix mielleuse :

— Petite sœur, vois-tu, les hommes sont tous pareils. Ils nous maltraitent, nous oppriment ou nous exploitent. Nous ne nous rappelons de notre père que les coups de rotin qu'il nous a distribués. Celles qui sont servantes, doivent subir le patron ou crever de faim... Dans les chantiers où travaillent des hommes et des femmes, les premiers nous font chasser parce que, disent-ils, nous volons leur riz..... Celles qui se marient, sont à peine une domestique de rang supérieur pour l'homme qui les a épousées..... Un amant ! il nous laisse dès qu'il est rassasié de nous et, en partant, a bien soin de nous dévaliser. Depuis l'étudiant naïf jusqu'au vieillard rusé, les hommes nous guettent, nous traquent et nous malmènent..... Tout cela je l'ai vu il y a longtemps et j'ai organisé ma vie en conséquence... Vois-tu, la revanche de la femme, qui a trop longtemps nourri l'homme, c'est de vivre de lui. Ce n'est pas difficile, crois-moi, car s'il marchande l'argent à la maison, pour le ménage, il le dépense sans compter au dehors pour son plaisir..... Regarde, petite sœur, tu es jolie ; si tu veux suivre mon conseil tu auras bientôt des tas d'argent.... Oh ! je ne dis pas cela pour te rappeler ce que tu me dois. Non, nous en parlerons plus tard.. ... Mais il est malheureux d'être gentille et de ne pas savoir tirer parti de sa beauté..... Combien d'autres, moins belles que toi, ont la ceinture pleine de piastres !.... qui a de l'argent peut acheter un génie, dit un de nos proverbes. Tu n'as qu'un mot à dire et, ce soir, tu auras tout ce que tu peux désirer. Plus de soucis... Plus d'inquiétude du lendemain. Pousse-pousse caoutchouc, bijoux, robes de soie, tu seras l'égale des plus belles et des plus riches. Tu iras au théâtre quand il te plaira ; dans la rue, tout le monde te saluera. Et dans ton village, quand tu reviendras avec de bonnes piastres sonnantes, tu achèteras des rizières que ta famille cultivera. Tes parents, heureux, te béniront pour la fortune que tu leur auras apportée. Veux-tu essayer, ce n'est pas difficile..... Je te guiderai..... Ce soir, n'est-ce pas ?.....

Et c'est ainsi que Maï fut enrégimentée dans le troupeau galant de Bà Sen, de Madame Nénuphar. Elle y devint vite un des premiers numéros.

XIII

Boy ! nưóc-dá (1).

Trois jeunes gens étaient réunis dans une coquette maison du Boulevard Doudart de Lagrée, attendant l'heure du diner. Devant eux, une table avec des bouteilles d'apéritifs. Ils ne buvaient point le Whisky-soda, à odeur de punaise, cher aux Anglais et aux Français en mal de snobisme, ni les rainbow des *Civilisés* de Claude-Farrère, ni les cocktails aux recettes aussi savantes que nocives. Non ; prosaïquement, ils buvaient « leur Pernod » . . . Horreur ! Malgré cette inconcevable imprudence, leurs muscles et leurs cerveaux étaient solides et sains.

Il y avait là Meyer, un curieux, un passionné des choses d'Orient ; après son travail de bureau il consacrait chaque jour de longues heures à étudier le chinois et l'annamite dont il avait une connaissance convenable. Galoy, fervent des sports, sa besogne administrative terminée, jouait au tennis ou faisait de longues randonnées à bicyclette ou à cheval. Jacquey, enfin, un rêveur, un solitaire qui donnait ses minutes de loisir à la musique et à la lecture.

Ils étaient originaires de trois points opposés de la France et de goûts fort différents, malgré quoi une bonne camaraderie de bureau les avait réunis dans cette popote renommée pour son accueil cordial et sa franche gaieté.

Chaque jour, avant le repas du soir, ils se réunissaient et durant de longs moments discutaient littérature, philosophie, histoire, musique ou sports.

— Deschamps est descendu de la Haute région pour subir ses examens d'annamite, déclara Galoy ; je l'ai invité à dîner . . . Il a promis d'être ici à huit heures . . .

— Quand songeras-tu à préparer ton examen de contrôleur ? dit Jacquey s'adressant à Galoy.

— Pourquoi faire ? Je ne puis m'y présenter. Je n'ai jamais passé le premier examen d'annamite alors qu'on exige des candidats le brevet du 2^e degré. Je finirai dans la peau d'un commis principal. C'est réjouissant ! Ah ! elle est jolie leur nouvelle réglementation sur les langues indigènes. « Tout le monde parlera annamite » a déclaré le ministre

(1) de la glace.

et la *presse coloniale de Paris* a poussé un rugissement de joie
Résultat réel et tangible : personne ne sait plus l'annamite et l'on a arrêté l'avancement de nombre de fonctionnaires L'annamite ; en avons-nous plus besoin que les employés du Trésor ou les membres de l'enseignement ? N'y a-t-il pas des interprètes dans chaque bureau ? dans chaque poste ? Alors ? . . . Si c'est pour nous inviter à causer avec les contre bandiers, à étudier l'état d'âme des bouillleurs de crû, ce n'est réellement pas la peine. Je le répète, à quoi sert ici de parler annamite ? Je laisse de côté les sadiques qui apprennent la langue pour s'acoquiner à loisir avec les saphos aux dents noires ou fumer l'opium en compagnie d'éphèbes complaisants ; j'excepte l'oiseau rare qu'est notre ami Meyer lequel s'intéresse aux gris-gris chinois ornant les murs des pagodes ou se pâme de joie aux pitreries des acteurs du théâtre de la rue des Voiles Mais nous, les gens ordinaires, les pauvres diables de Bédiens qui pensons qu'après le bureau on a le droit de se reposer ; à quoi nous servirait de parler l'annamite ? . . .

A cet instant la porte s'ouvrit et l'invité attendu entra furieux.

— Bon dieu ; s'exclama-t-il, quand donc les coolies-pousses seront-ils fichus de vous conduire où on leur demande ? Voilà près de trois quarts d'heures que je roule à travers les rues pour trouver votre maison.

— Tu ne prétends pas, cependant, pour les 10 sous que tu donnes à ton misérable coolie, intervint Jacquy, qu'il te véhicule, te serve de guide et te décrive en un langage châtié les beautés de la Capitale ?

— Non, mais il pourrait savoir les noms des rues. Je lui ai dit, m'asseyant dans son char : *đi phò Douda de Lagué có biêt không ?*. (1). Il a fait un signe de compréhension puis est parti à fond de train. Comme il roulait depuis plus d'une demi-heure j'ai deviné qu'il ne savait où il devait me déposer ; j'ai du m'informer au Commissariat de Police et lui faire indiquer le chemin.

— Mes amis, interrompit Meyer, vous vous demandiez tout à l'heure à quoi pouvait bien vous servir de connaître l'annamite ? D'abord, à vous conduire. Si notre camarade Deschamps savait réellement parler l'annamite, il se serait dirigé en ville sans le secours du Commissariat de Police ; il aurait pu, tout au moins, s'expliquer avec son coolie.

— Pardon ! j'ai parlé annamite. J'ai dit en articulant très lentement et comme un natif des îles, puisque les Annamites à l'exemple des enfants de la Martinique ne prononcent pas l'R « *đi phò Dou-da de La-gué* ».

(1) Va rue Doudard de Lagrée. Tu sais, n'est-ce pas ?

— Erreur ! mon ami, reprit Meyer. Grave erreur, dont tu n'es pas responsable, il est vrai. La rue où nous avons l'honneur de te recevoir s'appelle phò « Hà-m-long », rue de la « *Mâchoire du Dragon* ». Et ne va pas croire, au moins, que ce nom lui fut donné parce que M. de Lagrée, à l'instar de Samson, se servit d'une gueule de Dragon pour rosser les Pavillons-Noirs. Non ; les Annamites ignorent autant Samson que Monsieur de Lagrée.

— Alors pourquoi ne pas conserver à la rue son appellation annamite ?

— Cela eut été très simple ; trop simple, en effet. . . . Mais puisque nous tenons à honorer nos grands hommes en dotant les artères de nos villes de leur nom, nous aurions pu, sur les plaques, inscrire à la fois et le nom célèbre et l'appellation indigène. Tout le monde y eut trouvé son compte. Car, en définitive, vingt années se sont écoulées, au moins, depuis que notre rue s'appelle Doudart de Lagrée et les Annamites continuent à lui donner son ancien nom. Dans vingt ans d'ici il en sera sans doute de même. La confusion ne cessera vraisemblablement que lorsque nous aurons des coolies-pousses pourvus de titres universitaires.

— Cela ne tardera pas avec la floraison d'écoles qui couvre le pays, dit Galoy.

— D'accord ! mais en attendant les indigènes persistent à dénommer « cai gna Goda » du nom de son fondateur, la maison de commerce que nous appelons « l'Union commerciale indochinoise et africaine ». La rue Paul-Bert et la rue Jules-Ferry restent, pour eux, la rue des Plateaux incrustés et celle des Tambours, l'Hôtel Métropole est la « gna cao, » *la maison haute*.

— Après une si longue occupation du pays, pourquoi toutes ces erreurs ?

— Parce que nous ignorons tout de nos protégés : leur langue, leurs mœurs, leur passé et même leur mentalité.

— Nombreux pourtant sont les romans coloniaux capables de nous instruire là dessus, dit Jacquey.

— Oui, et ce serait parfait si la littérature coloniale n'était trop souvent que du bric à brac exotique. Il y a, certes, déjà quantité de livres avec des titres alléchants : Notes et Souvenirs d'Asie, journal de voyage en Annam, une Randonnée au pays du Bambou, etc., produits de globe trotter ayant traversé l'Indochine à la manière de bolides ou y ayant vécu au moins deux semaines. Pour cacher la médiocrité du fond, on se lance dans des descriptions boursoufflées, on corse la note exotique par des détails invraisemblables ; on dote les gens et les choses de noms harmonieux et surprenants qu'ils n'ont jamais portés ; on invente des traits de mœurs ridiculement grotesques ou féroce-ment dramatiques

pour forcer le rire ou provoquer le frisson du lecteur... Vous doutez ? Je vous donnerai un échantillon de ces perles quand vous le voudrez.

— Non, tu blagues, dit Deschamps.

— Pardon ; je vous édifierai tout à l'heure.

Le repas fut gai. On causa de service puis on énuméra les nombreux potins de la ville. L'on passa au salon prendre le thé.

— Je vous ai promis tout à l'heure une série de perles extraites des œuvres de la littérature coloniale. Vous allez être servis. Faites-vous confortable, comme disent les Anglais ; prenez un cigare et oyez mes amis.

Il s'avança vers un petit bahut et en tira un bouquin.

— Voici les Croquis Tonkinois de Yann. Bon livre, donnant des notes ustes sur la vie du pays aux premières années d'occupation. Mais pourquoi l'auteur place t-il l'autel des ancêtres, dehors, sous l'auvent des maisons ? Où a-t-il vu des lampes allumées dans les arrières-boutiques des commerçants, devant la tablette de Confucius ? C'est aussi invraisemblable que si l'on nous disait avoir vu le Saint-Sacrement exposé à la Belle-Jardinière.

Continuons. Faces jaunes, de Paul Lefèvre, est un ouvrage écrit à la même époque. L'auteur a vu à Cholon, un temple dédié aux fossés d'enceinte de la cité ; c'est au *dieu de la ville*, qu'il a voulu dire, sans doute. Le nom de Cholon vient d'après lui de Taignon ! ce qu'un général célèbre pour ses étymologies aurait traduit « Tai, mot chinois qui veut dire beaucoup, très, grand ; gnon, vulgairement coup de poing, pugilat, boxe. D'où, ville des donneurs de grands coups de poing, des Boxeurs puisque habitée par des Chinois » Or, Cholon est l'assemblage des deux mots annamites : Chợ qui signifie marché et lớn, grand ; soit grand marché, vaste emporium ⁽¹⁾. Enfin, Lefèvre nous annonce, sans rire, qu'il ne faut pas confondre les femmes de deuxième rang avec les servantes à gages appelés congais !... ce dernier mot ne signifiant rien autre — chacun pouvait le lui dire — que jeune fille.

Passons. Bonnetain, dans l'Opium, nous signale des sampaniers, le frère et la sœur, *coiffés du salacco* » ⁽²⁾ une *batelière qui a un collier d'ambre à triple rangs !! des coolies qui s'épongeaient le front avec un pan de leur caikouin* (sans doute cái quần ⁽³⁾, pantalon) geste

(1) BRIEUX s'étonne de voir écrire Cholon, et il propose Cholen comme plus logique. A vrai dire ce n'est ni ceci ni cela, on doit dire Tçieu-leunn.

(2) coiffure plate des tirailleurs.

(3) prononcer cai kouann.

d'assouplissement qui me paraît difficile à exécuter. Et puis, le pan du pantalon ? Il a vu des gens *faisant des tchin tchin*, mot de sabir n'ayant aucun sens précis ⁽¹⁾ et que les Français croient annamite, alors que les Annamites le croient français. Dans un temple il y avait *des colonnes de bois de tek et de bois sacré, un bois superbe réservé aux pagodes et aux constructions royales et religieuses !* « Encore une essence que l'Administration forestière a oublié de classer » dira un colon grincheux. Rassurez-vous, ce bois n'est rien autre que le lim, le fameux bois de fer, lequel n'a rien de sacré et que chacun peut utiliser pour construire sa maison. Mais loger son amante dans une pagode dont les colonnes sont en *bois sacré !...*, cela fait sacrément bien.

Meyer remplaça les livres qu'il venait de parcourir et sortit un nouveau volume.

— A qui le tour, maintenant ? Jean Star, dans ses *Tonkinades*, un livre que j'aime beaucoup, d'ailleurs, nous signale que les pousses crient *nah !! nah !!* pour faire écarter les passants ; il baptise l'abaque sompan, alors qu'elle s'appelle souan-pan, en chinois et bân tinh en annamite ; il parle de *choum choum aimé qu'on fabriquait autrefois dans le respect des traditions, dans les secrets pieusement transmis des combinaisons aromatiques !* Ne vous effrayez pas, mes amis, de ces grands mots. Vous savez tous, en votre qualité de douaniers, que ce secret s'appelle alambic et ces combinaisons : riz fermenté. Il y a encore dans ce livre un bouddhisme taoïque qui m'a laissé reveur, ces deux mots accolés, hurlant ensemble comme catholicisme musulman, par exemple.

Mais je n'ai pas fini. Ouvrons « Au soleil des tropiques » par Pierre d'Epur. Là, il y a un cuisinier qui tend à son maître un billet de dix piastres que je voudrais bien avoir dans mon portefeuille pour le vendre à un collectionneur comme pièce aussi rare, sans doute, que cette demi-douzaine de bonzes se livrant à des *danses effrenées devant les bouddahs*. Voyons, douaniers mes frères, vous n'avez jamais vu les bonzes dansant le jazz dans leurs pagodes ?... Pauvres, qui ne savez rien voir.

Jean d'Estray, dans Thi-Sen, décrit un village, sa pagode et la demeure du chef « le Yamen » !... Evidemment ce mot est joli : Yamen !!. Malheureusement c'est un mot chinois et il n'y a de Yamen qu'en Chine. Jean d'Estray nous parle aussi de nhaquoués (paysans) alors que ce mot désigne non pas les campagnards mais *la campagne, les champs*. Campagnard se dit : ngưòì nhà quê ou homme des champs.

(1) vient sans doute du mot chinois ts'ing, « je vous prie ».

A un autre. Marx, dans « la Cochinchine humoristique » a noté une procession annamite avec un dragon vert ce qui, d'après lui, se dit en langue du pays *macui* Makoui signifiait, je n'ai pas besoin de vous le dire : diable. Dragon vert se dirait Long xanh ou Lục Long. Passons au Journal de Tica, par Louis Bounat. Cette plaquette renferme de superbes dessins de Sabattier. Quelle pitié ! ... ces petits chefs d'œuvre illustrant un bien piètre travail. L'héroïne du livre s'appelle Tica, sa sœur aînée Ti-ba ; or, c'est juste le contraire dans ce pays : l'aîné, dans une famille, qu'il soit un garçon ou une fille, porte toujours le nom de Cầ (1) ; les autres n'ont, dans l'enfance, que leur numéro d'ordre 2, 3, 4 etc, Hai, Ba, Tư. Pour les personnages de ce roman nous avons le grand-père, Tu-no-Ba, le bachelier Ho-ti-Jen, un voleur Ti-so-Nam, noms qui n'ont jamais existé que dans la cervelle de l'auteur. . A la mort du grand-père on bat le « tam-tam » en signe de réjouissance et de deuil !! Il faudrait savoir, pourtant. Le père de Tica reçoit en cadeaux *une pipe de mandarin* !!! Pourquoi le musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient n'en a-t-il pas une ? Il y a là, aussi, le « *choum choum que l'on distille secrètement, dans le village, selon les rites consacrés* ». Ce rite, nous l'avons dit s'appelle contrebande. ... Pour les grades des fonctionnaires, Bounat n'est pas embarrassé : le Tồng-độc est un prince ou un haut mandarin, comme le Tuân-phủ d'ailleurs ; le Bang-tá est un petit mandarin ; quant au Huyện c'est un grand magistrat et son titre n'a pas d'équivalent en français. ... Il eut été plus simple — mais combien banal — de dire, gouverneur de 1^{re} classe, de 2^e classe, secrétaire de 1^{re} classe et sous-préfet.

Comme trouvaille, signalons enfin cette erreur, répétée par nombre d'auteurs, que d'après les indigènes « *les Français ont les yeux verts et que leur sueur à l'odeur infecte des cadavres* » !!!! ... Interrogez les Annamites ; ils vous diront qu'ils se moquent de nos nez longs ou busqués, de nos moustaches et de nos barbes, par exemple ; jamais je n'ai entendu parler de cette fameuse odeur de cadavre. Mais comme cela fait bien dans une phrase à effet. Quelle note d'exotisme on jette ainsi dans le récit ! ...

Les meilleurs auteurs, même, pour n'avoir pas voulu montrer leurs manuscrits à un vieil ami, colonial, un homme expert dans les choses du pays ont eux aussi, écrit des bêtises. Nolly, soldat dont la bravoure égalait le talent d'écrivain, parle également de *l'odeur de*

(1) l'entier le tout, l'unique, tout, le seul qui compte.

caïlaore des Européens, il appelle un paysan *nhaquoué* et fait du huyèn un *chef de canton*. . . . Cha-va signifie *nègre*, dit-il ; alors que es Annamites désignent par ce mot les Malais, appelant les nègres *tay den* (occidentaux noirs.)

Le *nưóc mằm* est un *sauce épicee* ; c'est salée qu'il eût fallu dire. Il a vu des con ca lạp, petits poissons argentés. Ce mot de cá lạp n'existe pas, le poisson argenté est le cá bạc. Nolly, à son tour, parle de *choun choun* mot rentrant dans la même catégorie que *tchin tchin* et *lan-tam*.

Enfin, dit-il, les Annamites appellent les Chinois *cac tiou*. C'est chú khách (tçiou khach) qu'il faut dire (oncle étranger) ; ce mot chu n'étant pas, comme on le croit généralement, un terme de respect, mais seulement une forme banale de politesse comme *maître* ou *doc-teur*, en Europe. Remarquez encore que pour nous les Annamites emploient le mot ông ; ils disent ông-tây ; ông signifiant grand-père et, dans la hiérarchie, celui-ci passant bien en avant l'oncle.

Mais ce n'est pas fini mes amis. Voici Madame Chivas-Baron qui publie chez Hachette, saluez ! des Contes et Légendes annamites, d'Annam Elle nous apprend que le refrain des bateliers est *Li-Ou-Li-Sai* ; ces mots étant des notes de musique. Sa phrase est aussi drôle que si un Français écrivait : « La sentinelle fredonnait : do, ré, mi, fa ce qui, chacun le sait, est le chant des soldats ».

Le génie de la littérature, Van-Xuong, est baptisé Vong-Xuong ; le royaume des dragons « *est dirigé par Vua-Long-Vuong* », dit-elle, ignorant que les mots Vua et Vuong ont le même sens et signifient tous deux roi.

Il y a dans un conte le roi Da qui a gardé les charriots aimantés, charriots de Chu-Cong qui ont la propriété d'indiquer le sud. Or, vous le comprenez tous, ce ne sont pas les charriots qui avaient cette propriété, mais la boussole dont ils étaient munis.

Tout à l'heure nous avons vu le huyèn baptisé, tour à tour, *magistrat* ou *chef de canton* ; Chivas-Baron lui donne de l'avancement et en fait un *chef de province*.

Et il y a la surtout, dans ce livre, un boy dont les qualités sont aussi rares que nom : Phu-Jo. Ce boy fait non seulement le travail de la maison, la cuisine, le repassage et le raccomodage, mais entre temps il raconte les légendes, traduit les vieilles stèles et commente les anti-ques documents. Quelle perle que ce type-là ! On devrait l'embaucher à l'Ecole française d'Extrême-Orient où il rendrait de fiers services aux pensionnaires en tournée !

— Mais, dit Jacquy, j'ai lu les bouquins de Myrriam Harry ! l'Ile de Volupté, Petites Epouses et la Pagade d'amour ; cela m'a paru très bien, très couleur locale.

— Oui ; c'est trop couleur locale même ; il y a surabondance d'exotisme. Le rare, l'imprévu, l'étrange, le merveilleux débordent à chaque page ! On en est submergé.

D'abord, Myrriam adore l'onomatopée. Un voyageur dans son malabar crie au cocher Mao ! mao ! (vite ! vite) et le cocher répond Tao-tao ! dont on ne nous donne pas la traduction. Voici une marchande qui crie Mao-o-o-ol ! chia-ti-ti-till !!! des écolières qui disent Miao ! miao !!! tzie !!! tzie ! Tout cela sans traduction. Quel dommage ! Autres définitions ! les esprits s'appellent Hiou ! Hiou ! mot inconnu en annamite ; le caporal boy a nom *Nay*, mot qui n'est, vous le savez, que l'adjectif français *ce, cet ou cette* ; les Français s'appellent *Fang-Cha* ! abréviation, sans doute, de *Fa-Lang-Sa* transcription de *Francia*, employé jadis par les catholiques. On dit aujourd'hui : Ong tât, ngrôrî tât, monsieur l'occidental, l'homme d'Occident.

Pour les noms, ça, Myrriam Harry à le chic ! Elle a découvert des Madame Frisson-de-bambou et Saule-sous-la-lune qui font le meilleur effet à côté du Bébé-alouette dit Zim-zi-zi. Or en langue indigène alouette se dit Chim cha tien. Il y a bien une espèce de petit moineau qu'on appelle chim-gi ; peut-être est-ce de celui-là, qu'elle a voulu parler ; mais bébé-moineau serait moins bien que bébé-alouette. Une congai supplie son mari de dire « *O-mi-to-fo* » ce qui est une phrase chinoise laquelle se dit en annamite A-zi-da-phât.

Myrriam Harry qui a passé quelques mois en Cochinchine a vu des combats de cigales alors qu'il n'y a que des combats de grillons, elle a senti l'odeur du *Zoknam* qui est peut-être le *nưôc-mãm*.

Elle nous présente des gens qui « *s'envoient la fumée de leurs cigarettes au nez en signe de politesse* », un mariage déclaré conclu « *lorsque les deux fiancés se sont lancé des poignées de riz à la figure* » ; deux bonzillons aux crânes lisses qui sonnent du *tam-tam* !!!

Voulez-vous le chant du passeur ? Le voilà dans toute sa beauté :

Oh ! tcho tchong.

Oh ! tcho tchong.

C'est simple, harmonieux et . . . ne veut rien dire ; mais *cela vous en bouche un coin*, dirait Barnaveaux. . . . Ce morceau fait pendant à la berceuse monotone de madame Frisson-de-bambou :

Ya-to-ol-dou ! Ya-to-ol-dou ! également incompréhensible.

On découvre encore dans ces mirifiques romans le mot *baba* qui n'est pas un gâteau au rhum, comme vous seriez en droit de penser ni une

tortue suivant le sens annamite, mais désigne une nourrice laquelle s'appelle *vú-già*, en terre d'Annam. Admirez aussi l'adresse de cette vieille emme qui « *joue de la cithare avec l'orteil de son pied gauche* » ; l'intelligence de ce chien, originaire de l'île de *Phú-quốc* et qui comprend le chinois ; au théâtre, à la fin des bonnes tirades, ce toutou « *applaudit en aboyant ou en frappant le plancher de sa queue* ».

Le *fil du doc* va garder les buffles avec son amie *Tinn*. Or *doc* veut dire gouverner, diriger, ce n'est pas un grade de mandarin comme le croit Myrriam Harry. On dit *độc-học* celui qui dirige l'enseignement, *tổng đốc* celui qui dirige tout dans la province.

Signalons enfin une cambodgienne qui est drapée non dans un *pagne*, un *sampot* ou un *langouti*, mais dans un *ligouti* mot d'où dérive, peut être, *ligotter*.

— Non, tu exagères.

— Pas du tout, mon cher ; je puis te montrer page par page tout ce que je viens de te citer. Et je n'ai relevé que quelques unes des fautes grossières ; je n'ai pas abordé les erreurs de psychologie comme celles de Bonnetain dont le héros, après avoir fumé l'opium, un seul soir, se sent tenaillé par le besoin de la drogue, le lendemain, à la même heure ; ce personnage, d'ailleurs, après avoir fumé 15 ou 16 mois, régulièrement, quitte la pipe du jour au lendemain, sans effort et sans médecine, guéri de la fée brune par une fée blonde Non ; là, il faudrait écrire des volumes.

— Mais alors il n'y a pas de livres vrais sur la colonie, pas de peintures fidèles du pays ni des gens ? C'est à vous dégouter de lire. . .

— Si, il y en a. Vous remarquerez que je n'ai cité ni Pourvourville, ni Boissière, ni Marquet. Ces trois-auteurs, et ces trois-là seuls, ont écrit des livres impeccables. Prenez « le Maître des sentences », « Fumeurs d'opium » ou « De la rizière à la montagne », pas une fausse note, pas une erreur de détail, pas une faute de psychologie. Voilà les livres qu'on doit recommander aux nouveaux débarqués. Mais ces écrivains, ne l'oubliez pas, vécurent des années dans le pays et tous trois savaient parler l'annamite.

— Et toi, mon vieux, tu as assez parlé ; tu dois avoir soif. Allons prendre un bok au coq. Nous conduirons ensuite Deschamps, le broussailleur, avide des voluptés de la capitale, faire une tournée des grands ducs.

Ils sortirent. Devant la porte quatre petites voitures munies de leur minuscule fanal attendaient brancards à terre. Nos amis s'installèrent dans le fauteuil garni de coussins blancs puis les coolies penchèrent le corps en avant, partirent d'un trot rythmé et s'enfoncèrent dans les demi-ténèbres du boulevard Rialhan. Bientôt ils débouchèrent rue Paul-Bert et atteignirent la Brasserie. La terrasse,

peuplée de consommateurs vêtus de blancs ressemblait, de loin, à quelque grand magasin de lingerie.

Leur arrêt fut de courte durée. Remontés dans leurs poussettes, ils repartirent, au pas, après que Meyer, le cicerone de la bande, eut donné un ordre à son coolie.

Longeant des avenues bordées de jardins obscurs, ils passaient devant des villas dont les fenêtres, violemment éclairées, jetaient des traînées de lumière sur la route tandis que montaient, dans l'atmosphère lourde, les accords mourants d'un piano.

Les voilà dans les rues indigènes. Des compartiments de maçonnerie, uniformes, bordent les trottoirs. A cette heure les devantures étroites sont presque toutes fermées mais on voit, par les fentes, filtrer des rais de lumière, l'on entend le ronronnement des machines à coudre, les coups cadencés des marteaux des cordonniers ou des pilons de charcutiers. Ces rues, si encombrées le jour, sont presque désertes maintenant ; seuls, quelques indigènes attardés hâtent le pas pour retourner chez eux.

Passent des marchands de soupe, chinois ou annamites, balançant leurs cuisines portatives qui répandent dans l'air une odeur âcre de nưóc mẳm.

Tçiao-gà, tçiao-vit ! Ngaou-youc-pho ! Soupe de poulet, de canard ! Soupe de bœuf !

De temps à autre, un huis s'ouvre ; une servante s'avance, fait remplir son bol de mangeaille, paie et retourne s'enfermer dans sa demeure.

Ai mĩa ra moua !

C'est le petit marchand de canne à sucre continuant sa ronde commencée à l'aube et débitant ses petits morceaux de canne.

Ai moua lặc, ai moua !

Voici la vendeuse de cacaouettes qui piaille son appel ; harassée elle s'avance lentement, regardant d'un œil triste le tas qui lui reste à écouler.

Aux carrefours, près d'un débit de thé, des poussettes-poussettes sont arrêtées. Assis sur de petits bancs les coolies dégustent lentement de grandes bolées de boisson chaude, fument une pipe et repartent, résignés, à la recherche de problématiques clients:.....

Les quatre compagnons entrèrent dans la rue des Médicaments et bientôt s'arrêtèrent devant une maison de correcte apparence, dont les volets étaient soigneusement fermés. Au-dessus de la porte vitrée une enseigne, grossièrement peinte, portait ce seul mot « Café » ; en sous-titre « Vins-liqueurs ».

La salle où ils pénétrèrent, assez propre, était meublée de quatre tables et de quelques chaises dépareillées. Au fond, un comptoir adossé

à une étagère où s'alignait toute la gamme des apéritifs, des vins, des bières, des liqueurs. Un boy somnolait sur une chaise.

— Non ; mais c'est tout ce que tu as à nous offrir comme « Ile de Volupté » ? bougonnat Deschamps.... Il n'y a personne dans ce bouzingot ; filons ailleurs.

— Attends un peu, Occidental entiché de vitesse ! répliqua flegmatiquement Meyer. Et se penchant vers le boy, il lui dit quelques mots en annamite. Le domestique sortit et quand il revint presque aussitôt. — Beum kouan léunn. Bà dên ! (1) déclara-t-il.

Nos amis, un instant après, virent entrer une énorme matrone qui tangua vers eux, souriante, et la main tendue.

— Je vous présente madame Thi-Ba-Senn, dit Meyer, cérémonieusement ; l'ange de la charité. Après avoir prodigué ses caresses à toute une génération de coloniaux assoiffés d'amour elle s'emploie, aujourd'hui, à assouvir les désirs de nos contemporains en leur procurant toutes les beautés qu'ils désirent. Je dis « toutes ».... pourvu qu'on y mette le prix. As-tu des pensionnaires ce soir ?

— Aller... salon ; cinq minit, lui vient.

Les jeunes gens passèrent dans une autre pièce aménagée en fumoir ; ils commandèrent des boissons fraîches.

— Ba-Senn, qui a maintenant la cinquantaine, reprit Meyer, fut une des plus jolies filles de la région de Nam-dinh. Mariée de bonne heure à un passeur, elle quitta le sampan conjugal pour le lit de camp d'un sergent de tirailleur qui, en traversant le bac, l'avait enlevée. Un lieutenant, de passage dans le poste du sous-officier, vit la jolie fille, lui fit un signe et elle le suivit dans la haute région. Notre dôi (2), au garde à vous et faisant correctement le salut militaire, vit passer le convoi emmenant sa maîtresse et le ravisseur. Ce dernier ne jouit pas longtemps de sa conquête, un accès pernicieux l'emporta en quelques heures et Ba-Senn abandonnant l'épée, se mit en ménage avec un gabelou de la région de Cao-bang. Revenue dans le delta elle tâte, tour à tour, d'un administrateur, d'un postier, d'un commissaire de police, puis d'un entrepreneur ; elle échoue enfin dans la moustiquaire d'un très haut fonctionnaire. Déjà mûre, à cette époque, elle profita de cette bonne fortune inespérée pour arrondir la sienne. En trois ans, elle achète maisons, bracelets, colliers d'or, pousse-pousse caoutchouté, charrette anglaise, trousseau et garde robe de premier

(1) Pardon, grand mandarin, madame arrive.

(2) Sergent.

choix. Mais le cœur a, dit-on, bien des places à offrir, une seule à donner, et Bà-Senn en fit à la fin présent à un beau lettré cochinchinois employé au Gouvernement. Elle vit encore avec lui et... l'entretient sur un pied assez couteux. C'est pour faire face à ces dépenses qu'elle a monté la maison où nous sommes, établissement à tous points de vue recommandables, d'ailleurs.

Bà-Senn a une connaissance de la psychologie féminine, très approfondie, si j'ose dire, basée sur l'expérience. Elle a des gens à elle chez les principaux bijoutiers annamites et ceux-là la renseignent sur les désirs *des petites alliées jaunes*. On comprend qu'avec des procédés aussi perfectionnés elle soit à même d'entreprendre les conquêtes les plus difficiles, de faire l'assaut des vertus les plus farouches. En fin de compte, elle touche, pour sa collaboration, un tiers des bénéfices; cela ne manque pas d'être très modéré et très... honnête.

Pour les habitués de passage, elle a des chambres, au premier, bien aménagées : lits de Hong-kong, ventilateurs, tout le confort moderne ! La maison est respectable, jamais de dispute ; par précaution, l'établissement est fermé aux hommes de troupe . . .

Et elles vinrent, quatre jolies petites personnes s'asseoir docilement près des clients. Mais, derrière elles, Meyer en aperçut une cinquième qui, après un coup d'œil vers le salon, prit la fuite. Levé prestement il part à la poursuite de cette ombre et rejoint bientôt la fuyarde : « c'était Maï ».....

Maï et Meyer causent maintenant dans la petite salle du fond. La jeune fille mise en confiance par cet homme qui s'exprime correctement en sa langue, qui connaît les phrases et les usages de politesse de son pays, lui conte sa détresse ; et tandis qu'elle parle il sent s'éveiller en lui un sentiment de douce pitié pour cette créature si jeune et pourtant déjà si malmenée par la vie.

Tandis qu'il s'attarde à causer avec elle, sans plus songer à l'endroit où ils se trouvent, sans se rendre compte que Bà-Senn elle-même vient d'entrer, celle-ci fait un signe à la jeune fille qui sort avant que Meyer ait esquissé un geste pour la retenir.

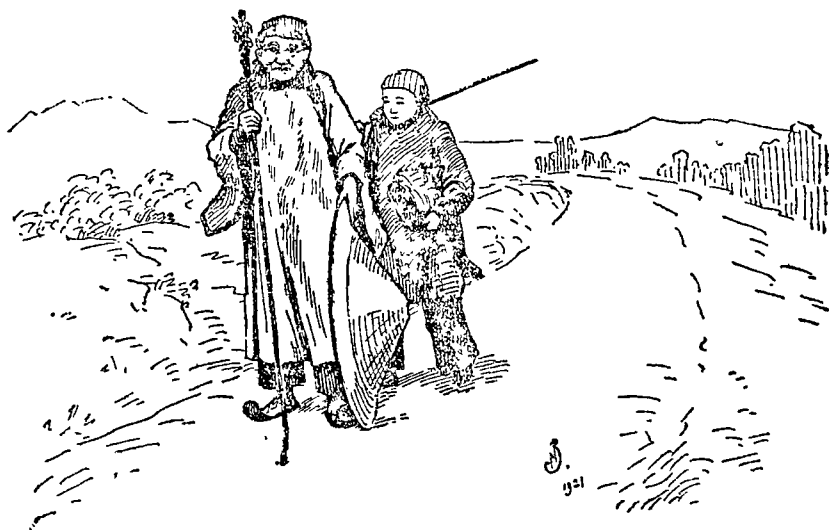
Il la voit passer aussitôt accompagnée d'un homme dont l'attitude laisse peu de doute sur ses intentions. Instantanément Meyer éprouve une vive colère. « Avait-il-été-bête, tout à l'heure, de n'avoir pas devancé cet inconnu ?... Et pourquoi cette fille a-t-elle cédé si vite ? Pourquoi n'a-t-elle pas refusé ? » Puis il se rappelle la situation de la malheureuse.

— Pauvre petite !

Et un peu triste il quitte le café

Meyer revenait seul, maintenant, chez Bà-Senn et il se sentait attiré vers Maï plus qu'il ne l'avait jamais été, jusqu'ici, vers aucune autre femme indigène. Ce qui lui plaisait, en elle, c'était sa réserve, cette absence du dévergondage qui est ordinairement le propre des professionnelles de l'amour. L'aimait-il comme il aurait aimé une femme de sa race ? Il n'aurait pu le dire ; mais il recherchait les occasions d'être près d'elle.

Maï avait été d'abord fière de montrer à ses compagnes son nouvel ami, poli et doux comme les orientaux, généreux aussi, et qui surtout, connaissait tant de choses du pays qu'on l'eût volontiers pris pour un fils d'Annam. Puis, peu à peu, par besoin de protection, par nécessité de se sentir un abri et parce que cet homme lui avait confié qu'il resterait toujours dans le pays, elle éprouva une



forte amitié pour lui. Dès lors, elle eut la pudeur de ne pas lui montrer le côté honteux de sa vie ; elle cacha, dissimula tant qu'elle le put les turpitudes qu'elle devait accomplir pour gagner son pain jusqu'au jour où Meyer lui demanda de rester définitivement avec lui.

Meyer avait été quelque temps à ruminer ce projet ; et c'est après s'être bien persuadé qu'il y trouverait de nombreux avantages qu'il s'y était résolu. Maï le rapprocherait de cette race au milieu de laquelle il avait à vivre et qu'il désirait tant connaître ; jour par jour il apprendrait d'elle les mille petits détails de la vie annamite dont le

sens, jusqu'ici, lui avait échappé ; elle lui dirait le pourquoi d'actes et de gestes dont la bizarrerie, parfois même l'étrangeté, le déconcertaient ; sa compagne surveillerait la maison, éviterait le coulage et les économies ainsi réalisées compenseraient de beaucoup, se disait-il, la nouvelle charge imposée à son budget.

Il avait à peu près renoncé à épouser une femme de sa race sachant que rares sont les familles françaises qui consentent à laisser leurs filles s'expatrier pour mener sous des climats si souvent dépeints comme meurtriers une existence qu'elles supposent terribles. Mieux vaut épouser un piqueur des ponts et chaussées qu'un ingénieur colonial. Ainsi « *fi fille* » ne quitte pas sa « *mémère* ». On se voit tous les jours.

Comme grande distraction dominicale on part en bande, les uns portant les mioches d'autres les paniers aux provisions, déjeuner à la campagne. Si les ressources du jeune ménage ou des beaux parents sont restreintes, qu'importe ! On habite une maison dont on paie le loyer en commun, on n'a qu'un seul enfant, voire même pas du tout ; on accepte tout, enfin, plutôt que de quitter maman !

Meyer n'avait donc nul espoir de trouver en France à se marier. Il resterait ici avec sa compagne puis, fonctionnaire retraité, s'installerait sur une concession où il vivrait librement, dégagé de la contrainte mesquine des petites villes provinciales de France.

XIV

— Vénérable bonze, Monsieur Premier est très mal. Sa famille vous prie de venir l'assister de vos prières....

— Attends-moi un instant, j'y vais.

Et frère Nghia qui est venu en courant prévenir le religieux s'assied, sur ses talons, dans un coin de la cour.

Il y a près de trois mois que l'oncle Phuróc est malade. Le maître d'école qui cumule cette fonction avec celle de médocastre a épuisé à le soigner toute sa science et surtout celle du Formulaire des Dix-mille maladies, son livre de chevet. Tout a été vain ; le patient s'éteint doucement, sans souffrance, entouré des siens qu'il ne reconnaît déjà plus. On a prévenu les membres de la famille et au chevet du moribond tous sont rassemblés.

A part madame Phuróc, affolée à l'idée de voir disparaître celui qui fut, pendant trente cinq ans, son maître, mais aussi son soutien ; de se trouver seule, demain, en face des difficultés de la vie, tous les autres ne paraissent pas grandement émus par le malheur qui va se produire.

Les Annamites ont le mépris de la mort, mépris qui est la raison d'un grand nombre de leurs actes et la conséquence même de leurs croyances religieuses et de leur système d'éducation.

Les dogmes bouddhiques leur enseignent que le trépas n'est pas un anéantissement, un terme définitif, mais seulement un changement d'état à la fin d'une période. Dans le mouvement giratoire de la roue de la métempsychose qui entraîne tous les êtres dans une rotation sans fin, mourir marque un simple cran d'arrêt au cours de cette succession d'étapes qui sont la naissance, la vie et son cortège de misères, la vieillesse, le trépas, l'expiation et la résurrection.

En outre, le peuple annamite naît et vit au milieu de ses disparus dont les tombes bordent les chemins ou jalonnent ses champs. Journallement, il est absorbé par le culte ancestral ; à chaque fête, sa première pensée est pour ses ancêtres, pour les aïeux qui dorment là-bas dans les rizières mais qui conservent la place d'honneur au foyer.

Une bière, en Annam, n'est pas le meuble abhorré que chez nous l'on introduit furtivement dans la maison mortuaire comme pour cacher à tous la vue d'un objet pénible. C'est ici une chose familière. Que de fois ne voit-on pas dans la rue, à la porte d'un menuisier, une bande d'enfants jouant à cache-cache au milieu des cercueils. Les parents pas plus que les passants ne sont offensés de ce spectacle.

C'est chose courante aussi et considérée comme une attention délicate que d'offrir, à un parent, à l'occasion d'une fête ou d'un anniversaire, un beau cercueil laqué, couvert de fines sculptures et dont le prix peut atteindre parfois un chiffre très élevé.

Les morts ne terrorisent donc pas les vivants, comme l'ont dit des observateurs superficiels, des écrivains mal renseignés ; ils continuent à partager la vie des membres de la famille, à leur accorder, par une présence constante, un réconfort et un soutien.

Par ailleurs, le pouvoir despotique des parents qui peuvent légalement disposer de leurs enfants au point de les marier selon leur propre gré et même de les vendre, la tyrannie familiale qui oblige le fils, quel que soit son âge, à remettre au père l'intégralité de son salaire et à ne prendre aucune décision sans l'assentiment de celui-ci ; l'absence des soins délicats et des câlineries qui entourent l'enfance chez les occidentaux ; la vue des châtiments corporels infligés tant dans la famille que dans les prisons ; la condition malheureuse des serviteurs traités en esclaves ; les mauvais traitements infligés aux animaux domestiques, tout concourt à rendre l'Annamite insensible à la douleur, impassible devant la souffrance, la misère et la mort. Et cette sérénité ne se manifeste pas seulement quand l'indigène est en face d'autrui, elle apparaît également lorsqu'il s'agit des siens et de lui-même.

Les médecins ou les physiologistes, esclaves des formules scientifiques, déclareront que l'annamite est « moins nerveux que nous », plus rapproché des animaux à sang froid et doué ainsi de plus de tranquillité et de patience. En réalité cette indifférence de l'indigène est le résultat des principes de son éducation, des règles de sa morale et de son concept religieux, des actes de sa vie journalière.

En franchissant le seuil de sa cellule le vénérable bonze prononça l'invocation rituelle !

— « Le Dragon bleu est notre soutien à gauche, tandis que vers la droite le Tigre blanc nous protège ! Devant, nous sommes gardés par le Moineau rouge ; derrière par Tràn-Võ, le guerrier noir ».

Quelque pas plus loin arrivé, sur le chemin, le prêtre s'arrêta, huma l'air et l'aspira longuement ; puis, ayant soufflé à droite et à gauche, il se mit en route avec frère Nghia.

Les deux hommes firent diligence et cependant quand ils arrivèrent à la maison Monsieur Premier était entré en agonie ; l'on avait déjà placé sur sa poitrine la pièce de soie blanche, longue de sept pieds, qui devait servir à recueillir son âme.

Tandis qu'un membre de la famille observait le côté par lequel cette âme allait quitter le corps, doigt indiqué par la persistance de la chaleur, le bonze se hâta de réciter la prière du dernier soupir.

C'était une succession rapide de phrases mêlées de termes sanscrits où revenaient à tout instant les mots de cap-cap-sa-ba-ha, oum-fa-tcia-t'ou-sa-ha ⁽¹⁾ que le prêtre répétait par habitude, n'en ayant jamais su la signification exacte. Les assistants, eux, n'y comprenaient goutte ; ils accrochaient d'ici delà quelques noms

— « Voici que le ciel et la terre sont assombris. Oh ! l'âme, sortez, crie l'officiant... » « La mort est le retour à l'origine par le renversement des causes. » « La terre dompte l'eau ; l'air domine l'éther et l'éther reste l'éther... » « La mort est produite par l'antagonisme des choses... »

De temps en temps, passait l'invocation Nam-vo-a-zi-da-fat, connue de tous. Alors, hommes et femmes, ces dernières surtout, répétaient la formule avec componction.

Quelques mouvements convulsifs du moribond annoncèrent la fin ; on l'entendit qui murmurait l'acte de contrition parfaite : « Au moment de quitter ce monde, je confesse toutes mes fautes. Mon cœur était impur, ma bouche était mauvaise ; j'ai péché par ignorance. Que le Bouddha m'accorde son pardon » puis le corps s'immobilisa :

Un fils s'approcha de Monsieur Premier et lui mit une baguette d'ivoire entre les dents pour éviter que la bouche ne se ferme.

Le décès constaté, par l'immobilité d'un morceau de coton suspendu au bout d'un fil et placé devant le nez du mort, on retira la pièce de soie blanche étendue sur sa poitrine et on la noua de manière telle qu'elle ressemblât vaguement à une poupée ; on la déposa ensuite, avec le plus grand respect, sur une table. Tout à côté, le bonze mit un brûle-parfum renfermant quelques baguettes d'encens allumées et répéta par trois fois l'invocation : Oum-ma-ni-bat-min-hong ⁽¹⁾, formule qui a la propriété d'éloigner les diables qui cherchent toujours à s'introduire dans les maisons où la mort vient de faire son œuvre.

Dans une marmite qu'on lui apporta, le ông sùr fit macérer de la cannelle, du bois d'aigle, de la badiane, de l'essence et du bois de santal ; cette eau lustrale servit à laver le corps du défunt. On l'habilla ensuite en ayant bien soin de procéder tout à l'encontre de ce que font les vivants : les robes de dessus furent placées dessous, les pans les plus courts croisèrent dessus ; enfin on enleva les boutons de cuivre qui ont la propriété de tâcher les os du squelette.

Aux neveux, fut laissé le soin de mettre le turban et les sandales.

— N'oubliez pas de couper les ongles, fit remarquer un assistant, et d'en faire un petit paquet qu'on placera dans le cercueil.

() mots sanscrits prononcés à l'annamite.

Le corps fut installé sur un petit lit de camp surélevé. A cet instant la famille commença à se prosterner et éclata en longs gémissements, en lamentations bruyantes...

L'heure du repas étant arrivée, Qui, le fils aîné, offrit au défunt ses derniers aliments en lui introduisant dans la bouche quelques grains de riz et des sapèques; ceci fait, il retira la baguette qui tenait la bouche ouverte et couvrit le visage du mort avec un carré de soie. Cette précaution est très utile car si un chat regardait le mort, dans les yeux, la rencontre de ces regards suffirait à rendre le cadavre possédé du démon; auquel cas, on le verrait se lever et se livrer à mille brutalités sur les personnes présentes.

La plupart de celles-ci, d'ailleurs, dès l'annonce du décès, s'étaient empressées de courir chez elles. Afin de mettre leurs maisons à l'abri des déprédations auxquelles se livrent parfois les esprits des morts, elles avaient rapidement aspergé les murs, les cours et les clôtures avec du lait de chaux.

Il restait, maintenant, tant de choses à faire que les fils s'étaient partagés la besogne et Bich, le plus jeune, partit avec « *le maître qui régit les choses de la terre* » (1) choisir un bon emplacement pour la tombe. Longtemps ils avaient erré sur les nombreuses propriétés du mort, la boussole géomantique à la main, avant d'arrêter leur choix. Ils laissèrent alors aux coolies le soin de creuser la fosse.

— C'est dans notre champ à la lisière du village, dit Bich, en rentrant.

— Oui, l'endroit est excellent. A l'est s'élève une colline qui servira d'oreiller au défunt; il faudra tourner la tête dans cette direction Non loin de la fosse est une mare ombragée d'un faux cotonnier; une grosse dalle est au nord. Monsieur Premier trouvera ainsi, près de lui, son encrier, son pinceau et sa table, déclarera le géomancien satisfait.

— Ce sera très bien, répéta frère Nghĩa. Maintenant, vénérable bonze, il faut fixer le jour des funérailles.

La mise en bière eut lieu le lendemain. Avant d'y procéder, Nghia, maître des cérémonies, eut soin de crier:

— Mon père étant né en l'année du cheval, au mois du bois et au jour du mouton. . . si quelqu'un est Hốp-tuôi avec lui qu'il sorte!

Se trouver Hốp-tuôi avec quelqu'un, c'est être né sous les mêmes caractères cycliques d'année, de mois et de jour; c'est être absolument du même âge. Celui qui, dans ces conditions, assisterait à l'ensevelissement

(1) géomancien.

d'une personne, s'exposerait à une mort foudroyante les démons, chargés de convoier les morts, risquant d'être trompés par les deux horoscopes semblables, au moment où ils consultent leurs livres d'ordres. . . .

Le cercueil était énorme. Il portait à la tête et au pied les caractères *bonheur* et *longévit*, finement sculptés dans le bois ; à l'intérieur était dessiné la grande ourse. Enveloppé d'un long suaire rouge, le mort y fut déposé au milieu d'amulettes diverses. On en mit aussi sous la tête, sous les pieds, sans oublier, dans la manche droite de l'habit, le passeport bouddhique pour le ciel.

Toutes ces amulettes sont écrites en caractères chinois, de forme cursive, dessinés et enchevêtrés de façon à former des silhouettes humaines. On les trace avec de l'encre rouge sur des feuilles de papier de couleur.

Avant de clouer la bière, les vides furent garnis avec les habits du défunt ; on plaça près de sa main un calendrier et touchante prévoyance, un jeu de cartes.

Puis le bonze, armé d'un couperet rouge, fit trois entailles sur les parois du cercueil : l'une à hauteur de la tête, la deuxième vers la nombril, la dernière à côté des pieds. Tout en pratiquant ces encoches il prononça l'invocation consacrée : « Coupons les malheurs envoyés par le Ciel et que le mort connaisse la félicité ! Coupons les malheurs dont la terre nous accable ! . . . Que ce mort renaisse au Ciel ! Coupons les malheurs qui nous viennent du bois ! Que les méchants s'enfuient ! » A chaque phrase les assistants criaient en chœur : « Que pendant 10.000 fois 10.000 années il en soit ainsi ! »

Accompagné de tous les membres de la famille, le bonze accomplit enfin la *pradakchina*, c'est-à-dire qu'il fit trois fois le tour du cercueil en ayant soin de toujours tourner sa droite vers le cadavre....

Pendant les jours qui suivirent, des amis vinrent du matin au soir, se prosterner devant le cercueil en gémissant par trois fois *Hô ! hô ! hô !* L'entrée et la sortie de chaque visiteur était marqué par un petit air allègre joué par deux musettes qu'accompagnaient de minuscules tambours. Les arrivants apportaient avec eux des cadeaux : noix d'arec, thé, bougies, papier votif. Beaucoup restaient là à bavarder attendant l'heure du repas qui leur était servi par la famille du défunt. A ce moment, le fils aîné avait soin de renouveler le plateau de victuailles offert au mort.....

Et ce fut par un bel après-midi de printemps que M. Premier fut conduit à sa dernière demeure. Tous les détails du cortège, la location des accessoires et des coolies, précédemment réglés avec un entrepreneur, avaient fait l'objet d'un contrat.

Au moment où l'on sortit la bière, le bonze, armé de son coupe-coupe menaça les quatre points cardinaux et le zenith en hurlant : « Ouvrez, la porte céleste et fermez la barrière terrestre. A ma voix et à mon ordre, sur le champ, que les animaux cruels disparaissent d'ici, que les diables s'éloignent de notre route »

Dans la cour de la maison, grouillaient, tant en hommes de peine qu'en invités, plus de trois cents personnes. Les uns parlaient, les autres riaient ; tous les parents donnaient des ordres, à la fois, criant, gesticulant, et il en résultait un vacarme inimaginable. Il fallut pas mal de bourrades et d'insultes pour que chacun prit la place assignée par le maître des cérémonies et que l'on pût se mettre en route.

Le vénérable bonze, vêtu de la *ca-xu* chasuble jaune boutonnée vers l'épaule gauche, ouvrait la marche. Coiffé de la tiare de cérémonie appelée, à cause même de son aspect, « *chapeau en forme de feuille de nénuphar* », il s'appuyait, majestueux, sur la crosse bouddhique.

Derrière lui venait le Minh-tinh, l'état civil du défunt. C'était un cadre de bambou, en forme de panneau, recouvert d'un papier portant l'inscription suivante : « *Trần-văn-Phước*, né au village de Yèn-hoa, âgé de 68 ans, notable de premier rang. »

En troisième place c'était la maison de l'esprit, faite aussi de bambou recouvert de papier de couleurs ; elle renfermait, à l'intérieur, un ameublement complet qui eût pu convenir à une poupée.

Des gamins portaient les inscriptions laudatives ; longues banderolles de papier ou d'étoffées couvertes de caractères célébrant les vertus du défunt. On y lisait « Le souvenir de sa bonté ne nous quittera jamais. » « Son esprit généreux est descendu au royaume des ombres, mais il veillera sur nous ».

Sur une table rouge et or, portée par deux coolies, on voyait de larges coupes en bois laqué renfermant des fruits : pommes cannelles, pastèques, grenades, oranges, citrons et mains de bouddha.

Voici, maintenant, la barque Bat-nha, celle qui doit conduire l'âme au mont Mérou, la région des trente-trois cieux, où elle vivra heureuse, nourrie de rosée céleste. Cette barque, en forme de dragon, est conduite par huit esprits de l'air.

Des femmes pieuses et des bonzesses, tenant à la main de petits oriflammes couverts de mots sanscrits rappelant des noms de bouddhas, marchent abritées par une longue pièce d'étoffe : c'est le Pont de Soie sur lequel doit passer l'âme en quittant cette vie. Ce pont relie la barque Bat-nha à un pagodon contenant des pains de riz gluant....

On marche très lentement en causant et en riant ; des groupes se forment qui discutent d'affaires. N'étaient les gémissements et les

sanglots que poussent les membres de la famille et les pleureuses, louées, on croirait voir une procession de fête.

Comme la cérémonie sera longue et que les invités peuvent avoir faim ou soif, des gens de la maison du défunt transportent deux grandes caisses, couvertes, transformées en garde-manger. Il y a là du riz, des victuailles, du thé, etc. De petits domestiques viennent s'approvisionner à ce buffet portatif et courent, le long du cortège, offrant aux uns et aux autres un bol de boisson chaude, de l'arec, du bétel, des cigarettes ou la pipe à eau.

Tous les deux cents mètres, environ, il y a un arrêt ; chacun s'assied sur ses talons pour se reposer. Les coolies avalent une écuelle de riz ; les dames prennent une chique et l'on repart.

Deux panneaux carrés, en papier, portant seulement deux gros caractères, rappellent à tous que les vertus cardinales du défunt furent la Fidélité et le Mérite. Pour une femme on aurait dit Pureté et Soumission.

Inlassablement, une troupe de musiciens, composée de violons à deux cordes et de flûtes, exécute un air guilleret que scande un petit gong de cuivre, un tambourin, des cliquettes de bambou et un tambour demi-sphérique. Cet orchestre précède le char de l'esprit, chaise en bois sculpté et laqué qui contient la tablette du mort dressée sur un petit trône doré. Elle porte deux lignes de caractères : au milieu Trán-văn-Phuróc, à gauche Trán-văn-Quy (1). Posée sur la tablette même est la pièce de soie qui recueillit l'âme du défunt.

Juste derrière viennent les tambours plats et les musettes. Ces dernières, à intervalles réguliers, lorsque l'autre groupe de musiciens éteint s'arrête de jouer, « modulent avec force trémolos une phrase lente et triste comme une plainte, toujours la même ».

Voici, enfin, le catafalque, dressé sur un énorme brancard en bois, porté par seize hommes ; il affecte la forme d'une maison.

Le fils aîné marche à reculons devant la bière tandis que le maître des cérémonies, armé d'un petit gong de cuivre, règle la marche des coolies et par un, deux ou trois coups secs, par certains roulements, indique aux porteurs s'ils doivent lever ou abaisser l'épaule à droite ou à gauche, ralentir la marche en avant ou en arrière. Ces signaux sont suivis scrupuleusement car un bol plein d'eau, placé sur le couvercle même du cercueil, témoignera si le mort a été transporté sans secousses ; si ce récipient arrive plein, au cimetière, une gratification spéciale est due aux coolies.

(1) Noms du défunt et de son fils aîné.

En queue du cortège se pressent les parents et les parentes du défunt. Tous ont la tête ceinte d'un turban de coton assujéti, sous le menton, par une cordelette. Ils portent une tunique en rude toile de chanvre, grossièrement ajustée ; les ourlets du pantalon et des vêtements de dessous sont dé cousus. Leurs cheveux sont dé noués et flottent autour de la tête. Ce désordre des habits et de la coiffure indique une douleur si grande qu'ils ont tout négligé, même les soins les plus élémentaires de toilette. . . .

La théorie multicolore se déroule comme un long serpent à travers les rizières. Il y a des à-coups dans la marche avec des cris de disputes, même, dominés par la musique et les pétards.

Après bien des arrêts et aussi parce que l'on avait pris le chemin qui nécessitait le plus de circonvolutions, on atteint la tombe. Si l'on a suivi cette route sinueuse c'est qu'elle a été désignée à dessein par le *maître de la raison terrestre*, les voies ou les fleuves courant en ligne droite étant considérées comme de mauvaise influence par la géomancie : ils ne savent pas retenir assez longtemps le souffle vital, ils en permettent trop rapidement la dispersion.

Debout au bord de la fosse le bonze récita quelques prières puis l'on y descendit le cercueil ; son orientation fut rectifiée à l'aide de la boussole et l'on plaça dessus le *Minh-tinh*. A tour de rôle, les assistants jetèrent quelques mottes de terre.

Maintenant le fils aîné s'agenouille ; il prend la tablette du défunt et après de multiples salutations, la présente à un cousin, bachelier qui, d'un coup de pinceau habile, termine le dernier caractère, laissé à dessin inachevé. Ce seul geste a suffi pour que désormais l'âme établisse sa résidence dans la tablette et l'âme. Le bonze, de son côté, continue son office ; ayant tourné sept fois autour de la fosse en récitant des dharanis, il place des amulettes sur le tombeau. Puis on éleva le tertre ; c'est fini.

Après avoir brûlé l'édifice en papier qui recouvrait le cercueil, la maison de l'esprit et son mobilier, ainsi que les nombreux objets votifs qui doivent se transformer dans l'autre monde en ustensiles réels à l'usage du défunt, on rentra à la maison. . .

La tablette et l'âme en soie furent placées sur l'autel et l'on invita tout le monde pour le repas de « *remboursement des dettes de bouche* » Quand chacun eut pris place autour des plateaux, la famille du défunt au grand complet, vint au milieu des assistants, se prosterna, et les remercia d'avoir assisté aux funérailles. Chacun des parents alla se placer ensuite derrière un invité, et veilla à ce qu'il soit bien servi, lui versant à boire de ses propres mains. Et même, en se retirant, chacun emporta un gâteau « *Oan* ». . .

La disparition de Monsieur Premier n'introduisit pas de grands changements dans la vie de la famille. Le fils aîné, *Qui*, fut désormais chargé du culte des ancêtres et reçut la part des rizières familiales *de l'encens et du feu* dont le revenu doit assurer les charges du culte. Madame Phuróc s'arrangea par contrat avec ses enfants et les chargea de cultiver ses biens moyennant une redevance en nature.

Rentrée de la cérémonie où elle était venue avec son mari européen, Maï retourna à la ville coiffée d'un turban blanc ; elle se vêtit désormais de robes blanches.

En somme nul ne fut très attristé de l'événement ; Duróc y trouva même un précieux avantage puisque son mariage en était ajourné à un an.

XV

Le ciel tout le jour uniformément gris-métal, sous l'aveuglante lumière du soleil, se nuance ce soir d'un azur léger dont la teinte ira peu à peu s'accroissant, pour devenir ce bleu intense des nuits d'été, qui ne se retrouve sous aucune autre latitude.

Là-bas, vers l'occident, de petits nuages blancs, moutonnés, se chevauchent. Illuminés par le soleil couchant, ils offrent à l'œil un fouillis de couleurs éclatantes où domine surtout la gamme des rouges. Les tonalités qui vont sans cesse en croissant présentent un continu et féérique changement de décor.

Devant la fantasmagorie de ce tableau on comprend aisément pourquoi l'âme enfantine de l'Annamite a peuplé son ciel de monstres dieux, dragons, licornes et autres bêtes de cauchemar dont les images reviennent à chaque page de l'œuvre des artistes indigènes.....

C'est l'heure du « *Persil hanoïen* » accompagné, comme au Bois, du défilé des équipages : landaus, victorias, tilburys, charrettes anglaises, paniers, tonneaux, bogheis, trainés par les minuscules poneys annamites et conduits avec maestria par des automédon-pygénées qui s'essayaient déjà aux attitudes correctes et raides des gens de bonne maison.

Dans le choix des équipages s'affirment une fois de plus les distinctions, les classements en catégories auxquels sont soumis, durant toute leur vie coloniale, les membres de l'administration. Car, nul ne l'ignore, il y a l'agent, l'employé, le fonctionnaire, le fonctionnaire supérieur et le haut fonctionnaire. Les agents, c'est la tourbe des préposés des douanes, des surveillants des postes ou des travaux publics, tous ceux qui sont parqués, sur les bateaux, en troisième classe, dans des cabines à six ou huit couchettes. Les employés, plus favorisés, ne s'empilent que par quatre au moins sur les stamers des Messageries : ce sont les commis de tous grades. Le cadre des fonctionnaires, lui, s'honore de ceux dont la solde atteint, après 15 ou 20 ans de services et pas mal de dyssenteries et de maladies de foie, le chiffre mirifique de dix mille ! Ceux-ci sont admis, par faveur, en première classe sur les paquebots ; mais, se hâtent d'ajouter les règlements, gardiens vigilants de l'étiquette et du protocole « *sans que cette faveur ne leur confère aucun des droits ou autres avantages accordés aux officiers supérieurs ou fonctionnaires assimilés* ». Ces derniers enfin, ainsi que les hauts fonctionnaires, sont ceux que Barnavaux appellerait des « *cuvées réservées ; les ceusses qui peinent le moins et qui gagnent le plus* » ...

Donc, dans la ville, à l'heure du cinq à sept, les rares piétons qui circulent ne sont que des agents. Les employés usent de voitures à un cheval, équipement modeste seul accessible à leur étroit budget.

Sur les coussins brodés du landau élégant, Monsieur, fonctionnaire grave et correct, se prélassé. Il a l'air arrivé. A ses côtés émerge Madame toute mignonne en sa fraîche toilette et coiffée d'un chapeau dernier cri, envoi récent des magasins du Louvre. Parfois le duo devient quator par la présence de bébé tout fanfreluché et de la *congaïlle nourrice* en grand appareil.

Voici venir la file des victorias caoutchoutées, des automobiles, de tous les véhicules administratifs dont les conducteurs arborent au bonnet de police les couleurs nationales ; ceux-là ont la gloire de « voiturier » les *fonctionnaires supérieurs* et les *hauts fonctionnaires*.

A la terrasse des cafés, sous la fraîche caresse des ventilateurs, les consommateurs discutent âprement du tableau d'avancement, du cours de la piastre, de la mévente des minerais ou des autorisations de sortie des riz. Certains potinent et déchirent à belles dents la réputation des dames qui passent. Quelques-uns jouent au bridge ; à des tables réservées s'organisent des pokers.

Il y a « ceux qui font la rue Paul Bert ». Les hommes vont devant, par groupes, et continuent, là, les graves discussions du bureau sur la dernière injonction de la Cour des Comptes, un virement de crédit.



l'agrandissement du port d'Haiphong ou le relèvement des soldes. Derrière, les dames papotent sur les toilettes au récent bal du Gouverneur, se communiquent les trouvailles faites dans leurs journaux de mode et médisent un peu des femmes des collègues.

A pas lents, les groupes montent et descendent du coin de l'*Union Commerciale* jusqu'au pharmacien. De temps à autre des hommes s'arrêtent et par des moulinets terribles de leurs cannes soulignent la

vigueur des arguments qu'ils développent. Les dames, elles, traversent la chaussée et vont sur l'autre trottoir, moins chic et moins bien fréquenté, contempler une vitrine de lingerie ou jeter un coup d'œil sur l'étalage du bijoutier.

L'on échange là, en une heure, tant de coups de chapeaux et de poignées de mains que le plus aguerri de nos parlementaires fuirait harassé. Et les gens vont et viennent d'un pas mécanique, le visage tendu comme des condamnés qui accompliraient une éreintante corvée.

. :

Meyer fuyait toutes ces manifestations mondaines. Il préférait faire seul de longs détours admirant tout à son aise les beaux couchers de soleil et les jeux de la lumière sur le petit lac, ce bijou qu'un dieu-artiste eut la fantaisie de placer juste au milieu de la ville.

Depuis qu'il s'était « *marié* », il avait quitté la popote et loué une petite maison peinte en rose clair, entourée d'une vérandah aux piliers de laquelle s'accrochaient des rosiers grimpants.

Le dîner achevé, il se mettait au travail avec son vieux lettré et déchiffrait d'anciens manuscrits chinois. Quand, las de travailler, il allait s'étendre sur une chaise longue dans le coin le plus frais de la vérandah, *Maï*, silencieux et toute menue, venait s'accroupir sur une natte près de lui. Il lui lisait alors quelques passages des poèmes qu'elle préférait : *Kim-vân-Kiêu* ou *Lý-Công*.

— *Mari*, raconte maintenant une histoire drôle ?

Et il se prêtait de bonne grâce à ces exigences.

— « Il y avait une fois cinq devins aveugles qui n'avaient jamais vu d'éléphants. Un jour, on vint leur dire qu'un cornac et sa bête passaient près de là. Ils se firent conduire vers l'animal et demandèrent au gardien de le leur laisser toucher. Ce dernier, qui aimait à plaisanter, fit palper à l'un la trompe, à l'autre une défense, au troisième une oreille, au quatrième la patte et au cinquième la queue.

Un moment plus tard, nos *thầy-bói* se mirent à discuter, exprimant bien entendu les impressions les plus opposées. Celui qui avait tâté la trompe déclara :

— Après tout cette bête n'est qu'une grosse sangsue ».

— Certes non, répliqua le second, c'est comme un bâton porte-chgare.

— Point du tout, s'écria un autre, je la crois tout à fait semblable à un éventail à vanner le paddy.

— Pour moi, elle m'a paru être comme un pilier de maison, dit celui qui avait touché la patte.

— Vous êtes tous dans l'erreur, affirma le dernier, j'ai minutieusement étudié sa forme : c'est, en somme, une sorte de balai usé.

Nos cinq bonshommes ne voulant pas démordre de leur opinion respective se mirent en colère, se disputèrent et s'armant de tout ce qui leur tomba sous la main se rossèrent mutuellement. Arrêtés et conduits devant le sous-préfet, ils expliquèrent leur cas et le prétoire entier de rire de leur méprise. Puis le mandarin ayant commandé qu'on amenât un éléphant, le leur fit palper de la tête à la queue et les renvoya. Ils sortirent plus calmes mais un peu confus, disant :

— Vraiment chacun de nous a été bien aveugle.....»

L'histoire finie, Maï demeurait les yeux fixés sur le conteur tout le visage anxieux, mais intéressé malgré la puérilité du récit.

Meyer cherchait alors par ses questions détournées à sonder cette petite âme, à explorer cette cervelle d'oiseau : mais chaque fois il revenait découragé de ses enquêtes psychologiques. Et ainsi s'écoulait la vie, douce et un peu monotone.

Sur les instances de mère Thuận, Maï a obtenu une avance de deux cents piastres à retenir sur ses mensualités futures. Longtemps Meyer s'est fait tirer l'oreille ; mais le moyen de résister à une demande exprimée vingt fois par jour et sans cesse accompagnée de lamentations et de jérémiades ? A la fin, et par lassitude, il a consenti. Au village, c'est donc la richesse ; on a pu acheter de grasses rizières et Maï est complimentée fêtée, adulée pour l'abondance dont elle est la cause. Elle a réussi encore à faire nommer son père garde dans la Douane. Toute cette aisance, tous ces biens ne lui viennent-ils pas, en somme, de ce mari européen, de ce blanc qu'elle devrait mépriser ? Et à défaut d'amour, elle éprouve une certaine reconnaissance pour celui qui a su assurer son bien être et celui des siens.....

XVI

Dans la rue, à 8 heures et demie du soir. Un interprète annamite richement vêtu tient à la poitrine un de ses congénères de mise modeste, une sorte de coolie, et crie à un agent de police :

— Il m'a attaqué, arrêtez-le !

L'autre nie, se défend comme un beau diable et la discussion attire un grand nombre de spectateurs qui font cercle. Chacun cherche à donner son avis ou à exprimer, à haute voix, son opinion ; il en résulte des clameurs formidables où l'on ne distingue plus que des cris. L'interprète apostrophe l'agent de police .

— Sur ce chemin, j'ai été assailli par deux ou trois individus ; leur coup fait, ces malandrins ont pris la fuite. Je les ai poursuivis et j'ai, réussi à rejoindre celui-ci ⁽¹⁾.

Le coolie protestant :

— Moi, je ne sais rien de cette affaire. Je rentrais tranquillement chez moi quand vous êtes venu tout à coup m'appréhender et dire que je vous avais brutalisé.

— Si ce n'est pas vous qui m'avez attaqué, pourquoi couriez-vous ?

— J'ai couru ! où m'avez-vous vu courir ?

L'agent de police, important, intervient. S'adressant au coolie :

— D'abord montrez-moi votre carte personnelle ?

Le coolie s'exécute et l'agent, après examen du document, dit à l'interprète :

— Ses papiers sont réguliers Et puis, lâchez-le. Il vous a frappé dites-vous ? Avez-vous des témoins ?

L'interprète se tourne vers les assistants.

— Messieurs et Mesdames, si quelqu'un d'entre vous a assisté à la scène qu'il veuille bien me prêter son témoignage.

Tous se taisent et se regardent les uns les autres sans mot dire. Soudain, un homme assez drôlement vêtu (son costume n'est ni celui d'un ouvrier, ni celui d'un commerçant et il ne paraît pas davantage être un interprète, un élève, ou un lettré) s'avance au premier rang de la foule. Derrière lui, on entend la voix d'une personne qui le retient et lui dit sotto voce. : « Ce n'est pas votre affaire, Monsieur Hao ? Laissez-le ? Tant pis pour lui.

(1) Cette scène est une adaptation d'un article paru dans le Trung bắc tân văn.

— Pourquoi pas ? on ne doit pas tolérer l'injustice quand on la voit sur son chemin, rétorque le nouveau venu. Puis se tournant vers le policier :

— Je sais tout ce qui s'est passé ; j'étais présent. (Montrant le coolie). On a injustement accusé cet homme ; ce n'est pas lui qui a frappé.

Le coolie fièrement :

— Vous voyez, voilà un témoin ! On m'a calomnié sans raison !

La foule chuchote lorsqu'un homme habillé à la française s'avance à son tour et interpelle l'agent de police :

— Moi aussi, je connais toute cette histoire.

— (Il montre le coolie puis l'interprète). Vraiment, c'est celui-là qui a frappé celui-ci.

Le sieur Hao s'étonne puis regarde d'un air menaçant son contradicteur :

— Quand l'a-t-il frappé ? La preuve ? Quel intérêt avez-vous à mentir ?

L'agent de police conciliant s'adresse à Hao.

— Racontez donc ce qui s'est passé ?

— Ce n'est pas ce coolie qui a frappé, répète Hao, j'en suis absolument certain.

L'interprète agacé :

— Vous ne savez rien de tout ceci. Vous n'avez rien vu et n'êtes arrivé qu'après coup. Pourquoi alors affirmer toujours que ce n'est pas lui ?

Le témoin à charge reprenant l'avantage :

— Vous osez dire que ce n'est pas lui ! Comment ! On l'a saisi de ses propres mains, on l'a vu de ses propres yeux et vous dites toujours sans raison « Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas lui ! »

Des murmures se font entendre de toutes parts dans la foule qui devient houleuse. L'agent de police intervenant :

— Ne parlez pas tous à la fois !

Hao s'adresse à l'interprète :

— Votre agresseur s'est enfui ! Cet homme marchait tranquillement lorsque vous êtes venu tout-à-coup l'arrêter et l'accuser de vous

avoir frappé ; or, ce n'est pas lui, je l'affirme. De même *qu'un gros poisson avale un petit*, on cherche à opprimer les gens ; voilà tout.

— Quel degré de parenté avez-vous donc avec lui ? reprend l'interprète furieux.

— Aucun. Je ne suis qu'un passant ; mais je défends la cause de la vérité.

— Dites donc ! Pourquoi courait-il, alors, s'il ne m'avait pas frappé ?

— Quand ai-je couru ? proteste le coolie. Est ce raisonnable de dire cela ?

— Oui, insiste Hao, qui a couru ? Quelle basse calomnie ! Ne pouvant *prendre des cheveux à un chauve on les arrache à un bonze* !

Le policier, s'adressant avec quelques égards à l'homme habillé à la française.

— Qu'avez-vous vu ? Parlez Monsieur ?

Le témoin, important :

— Chemin faisant, j'ai vu trois ou quatre hommes se jeter sur cet interprète et le frapper ; puis ils se sont enfuits. Il s'est élancé à leur poursuite et j'ai couru aussi derrière eux. Arrivé à cet endroit il a saisi celui-ci (il montre le coolie) Fouillez-le donc, vous ferez peut-être quelque intéressante découverte.

Le policier palpe les vêtements du coolie et trouve sur lui un coup de poing américain caché dans la ceinture. Du désordre se produit, des cris s'élèvent parmi les spectateurs « Oui ! C'est lui ! Voilà le vrai coupable ! »

L'interprète et l'homme habillé à la française hurlent :

— Vous voyez ! Nous n'avions pas menti ! Nous vous prions Monsieur l'agent de garrotter cet individu.

Hao, intervenant encore :

— Pourquoi va-t-on garrotter cet homme ? On n'en a pas le droit.

L'interprète avec aigreur :

— Pourquoi pas ? D'ailleurs, est ce que cela vous regarde ? Il est démontré qu'il m'a frappé. Pourquoi vous entêter encore à le défendre ? Peut-être êtes-vous de la bande qui a commis l'agression et cherchez-vous à présent à créer des difficultés pour permettre à votre complice de se sauver.

— C'est cela, oui, c'est cela même ! Garrottez-le également, s'écrie l'autre témoin.

— Me garrotter ! Faites-le vous-même si vous en avez le courage ?

Un homme intervient :

— Assez, Monsieur Hao ! Assez ! Je vous le dis, cela finira mal.

Le policier se tourne alors vers Hao :

— Ne cherchez pas tant d'histoires, vous. Quel insupportable bavard vous faites ! Taisez-vous où je vais vous arrêter aussi.

Hao visiblement radouci s'adresse aimablement à l'agent de police :

— Je ne blâme en rien votre manière de faire, Monsieur. Mais celui-ci veut tirer vanité de son panama et de son complet d'occidental. Si j'étais seul avec lui je lui ferais une bonne farce.

Un homme intervient encore conciliant :

— Je vous le répète, Monsieur Hao, assez ! Pourquoi chercher une querelle ? Vous insistez et c'est une imprudence...

Hao après avoir jeté un coup d'œil méprisant sur ses deux adversaires grommelles :

— Masque de civilisé ! Figure d'idiot !

— Insolent ! Espèce de voyou ! réplique l'homme habillé à la française.

— Qui appelles-tu voyou ? rugit l'autre.

— Toi ! C'est toi ! et qui serait-ce donc ?

— Vous savez qu'il est défendu de se battre...

Les assistants s'agitent et parlent tous à la fois : « Cognez ! Rossez-le ! Ne craignez rien ! Des coups ! allez ! Inutile de l'épargner ! »

— Au lieu de les calmer, on ne fait que les exciter, avise un sage, tout ceci est mauvais.

Des voix de plus en plus aiguës se font entendre : « Tant pis, Tapez dur !..... Bourrez-le ! Pourquoi essayer un tel affront ! Ne le ménagez pas !... »

A ce moment Hao enhardi s'avance avec l'air de vouloir avaler tout vivant l'homme si élégant :

— Veux-tu savoir ce que c'est qu'un voyou ?

Ce disant il s'élance vers son adversaire et lui décoche un coup de poing sur la figure. L'autre pare l'attaque avec le bras gauche et applique à l'assaillant un coup droit dans la poitrine; Hao titube et pâlit.

Les assistants complimentent le vainqueur : « Bien ! très bien ! Un coup paré et rendu ; cela prouve qu'il connaît la boxe ».

Hao, rageur, revient à la charge, distribuant comme un forcené des coups qui ne portent pas. Le policier, lâchant le coolie, saisit notre homme.

— Je vous ai dit de cesser. Allez-vous m'écouter à la fin ?

Mais les spectateurs craignent que la querelle ne s'apaise ; ils s'essaient à rallumer l'incendie et excitent le vaincu : « Il a reçu un fameux coup ! Ah ! il doit être satisfait ! Il est bien battu ».

Hao crie comme un possédé. Son adversaire, sûr maintenant de l'impunité, s'avance en tapinois et lui décoche un nouveau coup de poing juste sur le nez ; le sang coule abondamment. L'interprète, enhardi à son tour, lui lance par derrière un coup de pied bas dans la cuisse. Hao, fou furieux, cherche à se jeter sur ses agresseurs tandis que le policier fait tous ses efforts pour le retenir. Il s'agite tant que l'agent de police en est presque renversé.

— Ah ! tu as l'audace de me bousculer à présent, dit ce dernier avec colère.

Mais Hao qui n'entend plus rien et dont la fureur est à son comble se tourne vers l'agent de police et l'attaque. Celui-ci se défend avec le coup de poing qu'il a à la main. Une vraie lutte s'engage où, malheureusement, le policier fait un faux pas et tombe à la renverse. La foule pousse un long éclat de rire « Ha ! Ha ! Ha ! » crient les enfants sautant de joie et battant des mains : Ha ! Ha ! Ha ! Le policier est tombé ! Le policier est tombé !

— Non, il n'est pas tombé, s'écrie un des assistants, il *cherche à attraper une grenouille* !

— Vous n'y êtes pas, ajoute un autre, le policier mesure la longueur du terrain où s'est passé le drame pour consigner ce détail sur son rapport au Commissaire de police.

L'agent se relève avec peine, mortifié de ces sarcasmes et furieux contre Hao :

— Bon ! Tu as osé me frapper ! Tu t'es permis de m'attaquer ? Ton compte est bon.

Sur ces entrefaites, arrive un nouvel agent de police indigène. Il écarte la foule et entre précipitamment dans l'arène :

— Qu'est-ce qu'il y a ! qu'est-ce qu'il y a ? s'écrie-t-il.

Son collègue as-ez mal en point et tout en époussetant ses vêtements maculés lui répond :

— Ce coquin m'a frappé !

Le nouveau venu, outré, s'empare de Hao et le bourre de coups. Son collègue profitant du moment favorable se rue à la rescousse ;



aidé de spectateurs de bonne volonté, ils organisent un passage à tabac dans toutes les règles. Et les assistants de crier : « C'est très bien ! C'est parfait ! il mérite bien cela. »

— Allons ! housté ! au poste ! hurlent ensemble les deux agents entraînant Hao.

Et le coolie, cause initiale du litige, profitant du désordre, prend la fuite. Heureux de s'être tiré des griffes de la police, il se faufile le long des murs. Juste à point s'offre une porte ouverte ; prestement il s'y glisse. Le boy et le cuisinier de Meyer le saisissent au collet et vont le livrer à nouveau aux agents malgré les supplications du pauvre hère.

Mais au bruit de la discussion Mai est accourue. Elle regarde d'abord ce nouveau venu, hésite un instant seulement, et brusquement le reconnaît.

— N'es-tu pas frère Phuc, le mari de sœur Duyen ?

— C'est bien moi et vous êtes, madame, la fille de sœur Thuân?

Le gueux raconte alors comment à sa sortie de prison il n'a pu retourner au village où tous ses biens étaient vendus à la requête du malabar. Sa femme est partie, lui a-t-on dit, avec un milicien, il ne sait où...

— Pour moi, ajoute-t-il, je travaille à la ville quand je peux trouver de l'ouvrage... Certes, nos familles ont été ennemies; mais toute la faute en est à ma grincheuse épouse. Je n'y fus pour rien dans toutes ces histoires, et j'ai tant souffert ! Si madame voulait oublier le passé ; *il ne faut pas écarter les poils pour chercher les cicatrices*. Madame est riche, qu'elle me donne une place ici ; je la bénirai dix mille fois...

Sa famille près d'elle Maï n'aurait pu ainsi pardonner l'ancienne offense faite à sa mère. Mais elle est à la ville, loin des siens ; un peu de pitié peut-être, pour ce malheureux, et plus certainement la vanité de le voir implorer la font se décider. Il manque un coolie à la maison ; elle l'engage. Et puis n'aurait-elle pas ainsi à sa disposition un homme dévoué !

[illegible]

Un matin alors que Meyer est au bureau un inconnu frappe à la porte de sa maison et demande :

— Est-ce bien ici la demeure de sœur Maï ?

Celle-ci se présente et l'homme lui fait connaître que Monsieur Nam, revenu la veille, la prie de venir cet après-midi, dans une maison qu'il a louée rue des Vermicels.

— Monsieur Nam, ajoute-t-il, a insisté sur ceci : « qu'elle vienne sans y manquer ».

Restée seule, la jeune femme réfléchit. Que faire? Monsieur Nam est légalement son mari, il peut ainsi se réclamer des autorités anna-

mites pour lui faire réintégrer le domicile conjugal.... Parler à Meyer ? Bien imprudent ! Il la renverra sans doute pour éviter toutes complications ou bien il demandera à être déplacé afin de la soustraire aux poursuites de son ancien époux. Mais où qu'elle aille, dans le Tonkin, Monsieur Nam la retrouvera toujours, D'ailleurs, à se sentir ainsi traquée ce sera pour elle une vie d'enfer ; elle n'osera plus jamais sortir seule. Puis, Nam est vindicatif... il pourra avec ces amis, les Saïgonnais de la douane, intriguer de façon à compromettre père Thuân et lui faire perdre sa place. Elle s'abîme en ses hésitations douloureuses... Et personne à qui demander conseil ?.. Enfin, ce qui importe c'est de gagner du temps, de ne pas fâcher Nam et d'aller au rendez-vous...

Rue des Vermicels, Monsieur Nam sachant bien qu'il a manqué à nombre de ses devoirs commence par des récriminations tempérées. Ensuite, il veut établir qu'il ne reste aucun nuage entre eux ; il se fait tendre, galant, caressant, jusqu'à ce qu'ayant affirmé ses droits de seigneur et maître il se montre très conciliant.

— Dorénavant, lui dit-il, tu viendras de temps en temps me voir, pendant le jour, quand l'occidental sera au bureau. Reste avec lui jusqu'à son départ en France... Ce sera certainement avantageux pour toi ; d'ailleurs, je ne suis pas jaloux ; je sais qu'une vraie fille d'Annam ne peut aimer un étranger.. Rentre, maintenant, il est temps.

Maï regagne sa demeure presque heureuse de cette situation qui ne change pas trop sa vie.

S'étant par une demi-confiance assuré la complicité de Phuc, elle revient assez souvent chez Monsieur Nam ; grâce à l'adresse du coolie, Meyer ignore tout. Et la double existence de Maï continue sans accrocs si bien qu'elle en oublie peu à peu le danger.

Mais Monsieur Nam n'a point renoncé à ses vieilles habitudes, il joue toutes les nuits, perd à peu près régulièrement et pare à sa déveine en puisant largement dans la bourse de Maï qui se tait et tremble devant le scandale possible.

Peu à peu l'homme devient exigeant, la menace, si elle n'obéit pas, de faire une esclandre, de tout révéler à l'européen !... Comment se procurer de l'argent, mon Dieu ? Meyer las de ses demandes incessantes a parlé de la renvoyer ; alors elle engage petit à petit au Mont-de-piété tout ce qu'elle a de bijoux et de vêtements.

XVII

Dans la case où tout dort encore, un gecko, caché dans la toiture, lance en decrescendo son appel mélancolique ; aussitôt de toutes les paillottes voisines retentit le même cri monotone et lent : tác-kê, tác-kê, tác-kê.

De très loin un chant de coq arrive. Comme si elles avaient attendu ce signal, les grenouilles et tout le peuple des marais arrêtent leur concert assourdissant ; seul le conoc ! conoc ! d'une invisible poule d'eau retentit sans arrêt comme un inlassable martèlement.

Un souffle de brise agite les feuillages, filtre à travers les ais disjoints de la cagnia et y apporte une fraîche haleine. Đuọc s'éveille en frissonnant, frotte ses yeux mal dessillés, se lève et sans bruit, sort dans la cour. Elle garnit la grosse pipe de bambou d'une pincée de tabac extraite de sa ceinture et fume béatement, coup sur coup, deux ou trois pipes.

Sur le ciel encore sombre, où quelques étoiles s'attardent, les hautes palmes des bambous détachent à peine leurs noires silhouettes ; l'aube est encore lointaine.

Accroupie sur ses talons, la jeune fille sonde du regard les ténèbres qui l'environnent et ses yeux découvrent peu à peu des objets familiers. Voici, à droite, le toit recourbé de la bonzerie dont les cours et les jardins étaient si propices au jeu de cache-cache, à côté, c'est le ðinh, la maison commune, où les jours de pluie s'organisaient les parties d'osselets ; cette masse noire, là, en face, c'est la maison de l'oncle Phuróc ; on s'y assemblait les soirs d'été, au clair de lune, pour écouter les récits merveilleux des vieilles gens. Elle devine aussi le puits banal et plus loin, encore, la mare communale. Par une éclaircie de la haie son regard s'en va, là-bas, vers la digue plantée de goyaviers et sur le fleuve d'où lui arrive la mélancolique chanson d'une batelière.

Ainsi, d'un seul coup d'œil, elle embrasse les lieux où s'écoula son enfance, où se déroula sa vie de jeune fille qui va prendre fin aujourd'hui, jour de son mariage. Et dans sa mémoire défilent, un par un, les événements puérils qui jalonnent le cours de son existence...

Mais l'horizon sombre se colore doucement et l'étoile du matin s'évanouit présageant l'aube. L'orient se pare de lueurs mauves parmi lesquelles, soudain, surgit l'astre triomphant salué par la fanfare claironnante des coqs qui se défient d'une cour à l'autre.

La jeune fille revient vers la maison, fixe le vantail de la porte et réveille ses parents :

— Comment ! levée de si bonne heure, petite sœur ? dit la mère en riant. Ah ! l'amour est un grand stimulant !

Đurc ne répond rien et sur son visage passe une impression de tristesse. Elle vague aux premières occupations du ménage. Bientôt tout le monde est sur pied dans la maison et s'active : à midi aura lieu le mariage de Đurc et Lộc, son fiancé, viendra la chercher pour la conduire chez lui. On commence par un grand nettoyage de la pièce du milieu : la salle des ancêtres. Des voisines arrivent et vont aider sœur Thuận à la cuisine où l'on prépare des monceaux de victuailles ; grâce aux cadeaux de Lộc on tiendra table ouverte tout le jour.

L'une des commères qui est gourmande se réjouit et s'exclame :

— Ah ! Ah ! sœur Thuận vous n'êtes pas avare et vos hôtes seront bien traités, ils ne seront certes pas contraints de chevaucher une oie pour s'en retourner !

— Que marmottes-tu entre tes dents ?

— Comment, vous ne connaissez pas cette histoire ? Tenez, tout en nettoyant le riz, je vais vous la conter. Il y avait une fois un homme réputé à cent lieues à la ronde pour son avarice. Un ami vint un jour de très loin pour le voir et tout en traversant la cour vit nombre de poulets, canards et autres volailles.

Notre Harpagon cependant se mit à geindre :

— Pourquoi, hélas, n'ai-je point été prévenu ? Mon meilleur ami vient me voir et je n'ai rien de bon à lui offrir ! Cela me fend le cœur ».

— Ne vous désolerez pas, reprit l'autre. J'ai mon cheval dans la cour ; tuez-le, faites le cuire et nous aurons un joyeux repas.

— Oui, mais la route est longue ; comment vous en retournerez-vous ?

— Qu'à cela me tienne, mon ami, je me contenterai d'enfourcher une de ces belles oies grasses qui se dandinent là-bas.

— Ah ! dit sœur Thuận, j'en ris à me rompre les entrailles.

— Et l'histoire de celui qui avait peur de mourir étranglé en buvant dans une tasse trop petite ; la savez-vous ? reprend une autre bonne femme.

Non ! non ! raconte-là.

— « Jadis vivait près d'ici un villageois bien connu aussi pour sa ladrerie. Quand il recevait des convives il leur servait l'alcool dans des tasses de la grosseur d'une graine de jaquier. Un jour qu'il avait des visiteurs, notre pingre fit préparer un repas. Selon l'habitude on versa l'alcool dans des dés à coudre.

Tout à coup, un des invités se mit à sangloter violemment :

— Qu'avez-vous, demande l'hôte inquiet, et pourquoi dans ces joyeuses agapes une si soudaine tristesse ?

— Ah ! reprend l'autre en faisant mine d'essuyer ses larmes, la vue de ces tasses vient de réveiller en moi le cruel souvenir d'un camarade qui, buvant de l'alcool dans des coupes semblables, mourut bien malheureusement.

— Quoi ! En buvant de l'alcool ! Comment la chose arriva-t-elle ?

— Voilà ; il porta, pour boire, la tasse à la bouche mais le récipient était si petit qu'il avala à la fois contenu et contenant. Il mourut étranglé..... Pauvre ami !

— Oh ! cette mère Nưong, elle en a toujours de drôles à raconter !.

Les amies de la fiancée sont venues pour l'aider à sa toilette. Les mains alertes s'affairent à tordre la lourde chevelure brune, à rectifier le tracé des bandeaux, à cacher une mèche indocile, à corriger un pli mal seyant du costume. Tout ce petit monde papote, bavarde avec des éclats de rires imprévus.

Malgré l'insouciant gaité de ses compagnes, Đưọc est silencieuse et sombre. Assise sur une natte, elle songe, les yeux perdus dans la vague. On l'a interpellée plusieurs fois, mais vainement. La petite Hiên la gourmande.

— Sœur aînée, je dirai à ton mari combien tu étais de mauvaise humeur le matin de tes noces. Vois-tu, tu mériterais que l'une de nous se mette en frais de coquetterie pour t'enlever ton fiancé.

— Certes, tu es la plus jolie de nous toutes, dit une autre avec une pointe de regret, mais tu t'enlaidis en boudant. Si j'étais homme je ne voudrais que d'une femme rieuse afin qu'elle m'égaie. Lorsque je lui verrais une figure maussade comme la tienne ; tiens ! je la battrais. — Si tu n'arrives pas à rire, au moins essaie de paraître heureuse, ajoute l'espiègle Phun.

Đưọc, au milieu de ce caquetage, reste muette ; elle suit obstinément des yeux le jeu d'un rayon de soleil qui filtre de la toiture et dans lequel dansent des poussières. Elle regarde, aussi, avec anxiété vers la porte de la cour. « D'autres, songe-t-elle, seraient heureuses, à ma place, d'avoir été demandée par le garçon le plus riche du village..... Mais j'avais rêvé souvent d'amour partagé. Qu'il serait bon d'être choisie par un homme que j'aimerais, que je trouverais beau.... Bien des fois, à la veillée, n'ai-je pas entendu raconter de ces récits merveilleux, où les jolies filles épousent de beaux lettrés ? Kiêu n'eut-elle pas l'amour de Kim-Trọng ? Et la marchande de nattes qui épousa un ministre ?..... Elles étaient belles, certes, mais ne le suis-je pas un peu, aussi ? »

La pensée de ce que sera sa vie, demain, près de cet époux qu'on lui impose, de ce garçon aux manières frustes, lui déplait et la fait souffrir aussi, les compliments qu'on lui prodiguait, déjà, lors de ses fiançailles, dont on l'accablait aujourd'hui, l'exaspèrent. « Cet homme qui m'a achetée, se dit-elle, va m'infliger ses caresses. Hélas ! quelle répugnance ! »

Lộc, bien sûr, s'est toujours montré empressé, amoureux, disposé à satisfaire ses caprices ; mais elle a constamment senti que toutes les paroles dorées, tous les témoignages d'affection de son fiancé masquaient à peine son brutal désir. Et dans la détresse de son cœur solitaire, il lui faudrait encore feindre de la tendresse, marquer de la reconnaissance, de la joie... Ironie ! Elle aura, certes, une existence plus heureuse que celle des autres femmes de sa condition, condamnées au labeur et à la médiocrité... Aux jours de fête elle pourra se parer de robes et de bijoux qui exciteront l'envie de ses amies. Mais que lui importe ! Elle eût cent fois préféré épouser un lettré aux douces manières, au parler élégant, aux mains fines, allongées d'ongles démesurés, signe de race !..... Depuis que ce malencontreux mariage a été décidé, sans répit elle a cherché le moyen d'échapper à cette contrainte. Elle n'a cessé de vivre dans une tristesse qui a fini par altérer sa santé. La nuit, elle dormait mal et son sommeil était coupé d'affreux cauchemars. Dans le grenier à paddy où elle couchait, le passage d'un rat, le bruissement d'un insecte, le hululement d'un oiseau de nuit, le craquement des poutrelles de bambous, un rien, suffisait à l'éveiller. Le corps frissonnant de peur, elle se dressait sur son grabat et avec des yeux angoissés, sondait les ténèbres de sa chambre ; elle ne se rassurait qu'en entendant la respiration bruyante de ses parents. Pourtant, arrivée à l'échéance, elle accepterait avec joie de prolonger la vie de ces derniers mois si pénible qu'elle l'ait trouvée.

Sa toilette est terminée ; elle ne se presse pas de quitter le lit de camp où elle est assise et jette toujours des regards anxieux vers la porte d'entrée, semblant attendre quelqu'un ; et tout à coup, à l'arrivée de son amie Liên, un sourire éclaire enfin son visage. Tandis qu'elle remercie la nouvelle venue du cadeau que celle-ci lui a remis : un carré de soie rouge pour faire un couvre-sein, cette dernière se penche vers elle et lui parle tout bas.

— C'est ennuieux, dit la petite Phun, maintenant que Đurọc nous quitte pour devenir une dame, nous n'aurons plus personne pour nous raconter des histoires.

— Devenir une dame ! pas encore ! murmure Đurọc entre ses dents.

— Vite ! interrompt sœur Thuan, plus de temps à perdre en bavardages.

Un vieillard porteur d'un brule-parfums venait d'entrer. Ayant déposé son présent sur l'autel il annonça gravement, l'arrivée prochaine du fiancé.

Père Thuân, à ce moment, après avoir salué l'autel des ancêtres, donna quelques conseils à sa fille sur ses futurs devoirs d'épouse et de bru, puis l'envoya dans sa chambre où ses amies lui tinrent compagnie.

Une salve de pétards retentit à l'orée du village ; le cortège approche.

Un gamin qui avait été placé sur un arbre, en sentinelle, crie :

Frère Thuân, les voilà ! ils sont arrêtés près de la maison commune par *la barrière des fils rouges*.

Selon la coutume des campagnes, tous les veilleurs de nuit, les batteurs de crécelle et autres miséreux s'étaient placés par groupes aux croisées des chemins conduisant de la maison de Loc à celle de sa fiancée. Ils avaient tendu des fils rouges en travers du chemin. Devant chacun de ces frères obstacles le jeune homme donnait une ligature de six cents sapèques, environ dix sous de notre monnaie, pour avoir le droit de passer.

Mais le crépitement des pétards vient de retentir à la haie du jardin. Vite on se hâte de fermer les portes de la maison. Loc, qui, par dessus ses vêtements ordinaires, pantalon blanc et soutanelle noire, a revêtu le *áo thong xanh*, l'habit de soie bleue aux manches larges, frappe à la porte.

— Qui est là ? demande-t-on de l'intérieur.

— Moi, Loc, qui viens chercher ma femme.

— Combien donnes-tu pour qu'on t'ouvre ?

— Quatre ligatures.

— Ce n'est pas assez.

Et l'on marchande longtemps. Enfin, à l'offre de dix ligatures, la porte s'ouvre.

Le fiancé entre, il est accompagné de son père et de ses amis. Sa mère, qui l'avait suivi jusque là, est repartie vers la maison, car entrer à ce moment même en relation avec sa bru serait courir au devant de querelles futures.

Sur la prière de Lộc, un des assistants allume des batonnets d'encens et tante Nghia va chercher Đuọc qui entre en se voilant la figure avec un éventail.

Les deux jeunes mariés se prosternent quatre fois devant l'autel des ancêtres puis, se tournant vers père Thuân et sa femme, les saluent deux fois de la même manière. Đuọc, ces rites accomplis, retourne

dans sa chambre avec ses amies et toutes les autres personnes se mettent à table. On boit, les têtes s'échauffent, les visages sont écarlates.

— Tiens, frère Ba, dit Nghia, parions un verre d'alcool que tu ne résoudras pas la devinette que je vais te poser. Acceptes-tu ?

— Entendu ?

— Toute maison possède une dame qui ne mange que du riz très blanc : Qu'est-ce que c'est ?

— Pas difficile, frère ; tu as perdu : c'est le pot à chaux ! A mon tour. Cinq individus munis de deux perches chassent un troupeau de buffles blancs vers un caverne. Devine.

— C'est... ma foi je ne trouve pas !

Ah ! *grosse tête mais pas d'esprit*. C'est : manger du riz .. Oui c'est cela. Les cinq doigts de la main tiennent les deux baguettes et poussent les grains de riz dans la bouche. Bois, tu as perdu !

Loc, qui marque depuis longtemps une certaine impatience, décide enfin son père à se lever de table. On échange de grands saluts.

Dix minutes environ après le départ de son fiancé, Duoc, suivie de tout un cortège, se met en route. Au moment de quitter pour toujours cette case où elle est née, elle jette un long regard autour d'elle, pour en fixer en ses yeux le souvenir ; elle s'attarde même à ranger un objet, à en chercher un autre qu'elle veut emporter.

— Allons, il est temps de partir, dit tante Nghia, toujours brusque.

Les pétards éclatent tout le long du chemin et c'est au milieu d'un véritable nuage de fumée que le cortège s'avance. Devant chaque case les gens sont rangés ; on échange des compliments tandis que les gamins se bousculent pour ramasser les pétards non éclatés.

Dans la maison de Lôc, toute la famille est assise gravement à l'intérieur. Au moment où la jeune fille entre en enjambant le fourneau qui doit purifier son corps de tous les regards de convoitise qu'il a excités, Lôc s'avance vers elle et la prend par la main. Il parle d'une voix troublée.

— Allons, petite sœur, saluer le Génie des Fils Rouges qui nous notre union.

Agenouillés devant une petite table sur laquelle est déposé un plateau d'offrandes et un brûle-parfums, ils font quatre grands *lay* ⁽¹⁾ le front touchant la terre chaque fois. Ils viennent répéter ces mêmes gestes quatre fois devant l'autel des ancêtres et deux fois devant les parents de Lôc. Puis un oncle lit cette invocation :

(1) Salut.

« Aujourd'hui, jour faste d'un mois favorable, le mariage a été conclu. Le saule de l'Est et le pêcher de l'Ouest ont unis leurs rameaux, sous un même toit. Les fils de l'hymen sont noués, le couple est beau comme deux jolis épis.

Au son joyeux des flûtes et des guitares, mille chars amènent les invités qui viennent féliciter l'époux d'avoir choisi sa compagne.

Jolie comme la fleur du pêcher.

On leur souhaite nombre d'enfants.

Nous vous informons, nos ancêtres, de cet heureux événement.

Vous priant de confirmer notre choix et de faire descendre sur eux mille bonheurs.

Ils sont jolis, ces époux, comme le prunier et le bambou, comme un couple de phénix ;

Pareils à ces arbres, ils mêleront leurs rameaux ; semblables à ces oiseaux, ils voleront de compagnie. . .

Un lien étroit les unit ; la mer d'affection qui les baigne est profonde

Bientôt, dans un songe heureux, la jeune femme verra un ours. (1)

Des troupes d'enfants empliront la maison.

C'est à votre protection que nous devons ces joies,

O ancêtres puissants ! consentez-nous toujours votre aide.

Et soyez remerciés mille et mille fois ».

Les grands plateaux de cuivre garnis de mangeaille sont rapidement pris d'assaut par une foule bavarde.

Les nouveaux mariés étaient entrés dans la chambre nuptiale. Assis au bord du lit de camp, assez loin l'un de l'autre et se tournant légèrement le dos, ainsi que le veut l'étiquette du pays, ils restèrent un long moment, sans se parler, coulant l'un vers l'autre des regards mi-curieux et mi-confus. Une servante vint mettre fin à leur embarras en déposant, entre eux, le plateau qui figurait tout à l'heure sur l'autel des ancêtres. Ils s'installèrent à croupetons, face à face, pour le rite du premier repas. Lộc, tenant à montrer qu'il connaît les usages, prend ses baguettes et la main tendue vers le plateau a un geste d'invite :

— Veuillez, sœur aînée, goûter à ces piétres aliments.

— Je n'ose ! Daignez commencer, frère aîné.

Et l'assaut de politesse dure cinq bonnes minutes ; ils se décident enfin à picorer deçi delà sans dire autre chose qu'une banale phrase pour s'inviter réciproquement à manger.

A la fin, Lộc, un peu plus à l'aise, ne dissimule pas son robuste appétit et fait couler la moitié des plats dans son bol ; il mâche bruyamment. Songeuse, Đuờc grignote de temps en temps une bouchée.

(1) Présage annonçant la naissance d'un fils.

Maintenant va s'accomplir la dernière cérémonie de cette solennelle journée, celle qui consacre définitivement l'union : le rite de la coupe. Lộc, ayant rempli une tasse d'alcool, en boit gravement la moitié et la tend à sa compagne. Celle-ci a d'abord un geste d'hésitation, puis fait le simulacre de vider à fond le récipient ; mais approchant un mouchoir de sa bouche, comme pour s'essuyer les lèvres, elle y rejette adroitement tout ce qu'elle a bu. Dans ses yeux passe une lueur de contentement car, vis à vis de sa conscience, le mariage n'est pas conclu ; elle peut donc encore prendre tel parti qui lui conviendra : rester ou fuir.

Lộc n'a rien vu et a repris son travail méthodique de mastication. De temps à autre, maintenant, il absorbe un petit verre d'alcool, sa tête s'échauffe, sa figure se colore, sa langue se délie. En exprimant la joie qu'il ressent à la savoir bientôt sa femme, il rappelle les craintes qui l'avaient assailli, jadis, de voir son mariage se rompre. Elle avait été si méchante ! s'obstinant à le fuir, à le décourager . . Et pourtant, si elle l'avait refusé il eût été si malheureux !

Tandis qu'il parle la jeune fille le regarde à la dérobée. Avec son costume de gala — dans lequel il paraît cependant un peu emprunté — bien coiffé, il ne ressemble pas du tout au fiancé lourdaud qui lui causait tant d'effroi. La réalisation de ses désirs lui donne un peu d'assurance ; il paraît moins gauche. Qui sait ? avec quelques conseils il pourrait peut-être faire un mari acceptable. Certes, elle ne l'aime pas ; mais ce qu'il vient de dire, de ses souffrances passées, l'a touchée ; il avait, en évoquant sa peine, une figure si triste, si douloureuse ! . . Elle se sent redevenir bonne et se gourmande pour les idées saugrenues qui lui ont trotté par la tête :

« N'es-tu pas folle, songe-t-elle, de rêver d'un amour chimérique. Cet homme que ton cerveau imagine, que ton cœur pressent, le rencontreras-tu jamais ? Celui-ci t'aime ; il t'apporte le bien être, te soustrait à la dure vie de la case familiale, pourquoi ne pas l'accepter ? »

Et puis l'inconnu dans lequel elle était prête à se lancer l'effraie. Ah ! si celui-ci savait dire les mots qu'elle attend, elle serait capable de renoncer à ses projets, et de rester. Elle le scrute maintenant anxieusement espérant qu'il va faire naître en elle l'élan qu'elle désire, qu'il va balbutier les appellations de tendresse, les ardentes prières d'amour. Ces mots, nul ne les lui a jamais murmurés à l'oreille, mais elle les devine, elle les sait presque, grâce aux couplets amoureux qui se chantent à travers les villages. Toute émue, elle regarde Lộc avec des yeux moins durs, elle lui sourit presque l'engageant à parler . . .

Encouragé par cette trêve et aussi rendu p'us audacieux par l'alcool absorbé, l'homme se rapproche un peu de la jeune fille et lui prend la

main. Elle le laisse faire, elle ne bouge pas mais baisse les yeux ; son trouble est si grand qu'elle entend les battements précipités de son cœur. Enfin, il parle :

— Oui, petite sœur, nous allons être heureux. Désormais, tu seras la plus enviée du village, mes parents ayant promis de m'acheter deux buffles et de me donner dix maus (1) de rizières. Oh ! on ne regarde pas à l'argent chez nous ! Sais-tu qu'aujourd'hui, pour notre mariage, on a tué un bœuf, deux cochons et soixante poulets ! L'alcool ! on en a pris un tonneau plein à la Régie. Va, plus tard, nous serons les plus riches du village et nos enfants hériteront d'un beau patrimoine . . .

Il continue, sans arrêter, maladroît, détaillant avec volubilité tous les biens de sa famille, toutes les places honorifiques tenues par les siens.

Đurc, découragée, retire peu à peu la main. Son regard redevient fixe et dur, son visage fermé. Elle s'éloigne insensiblement de Lộc et s'aperçoit alors qu'il est gris.

Ainsi voilà bien l'existence qui l'attend. Il lui faudra, tous les jours, vivre en contact étroit avec ce rustre ! . . Cette âme de paysan demeurera exclusivement préoccupée de ses rizières et de ses biens. . . Sa seule aspiration sera de les multiplier. . . son unique délassement, les grossières ripailles du village où les hommes se gorgent de mangeaille et d'alcool. Alors se renouvelleront les scènes qu'elle a vues si souvent sous le toit familial, quand père Thuân revenait ivre de la maison commune. Ce seront les mêmes criailleries, les mêmes injures, les mêmes violences. Qu'il est loin le joli rêve de la petite Đurc et son fragile espoir. Attendre des mots d'amour, de tendres aveux de ce butor, qui ne sait lui parler que de buffles et de cochons !.

Tout à l'heure, elle fuirait. Quel que soit désormais son avenir il sera préférable à la vie qu'il lui faudrait mener ici. Et si elle ne rencontre point l'époux qu'en son cœur elle attend, eh bien, elle se retirera dans un couvent bouddhique où du moins elle échappera à de répugnants contacts. . . . ?

Et Lộc parlait toujours ponctuant ses phrases d'éruclatations sonores :

— L'année prochaine, petite sœur, j'offrirai un festin aux gens du village et briguerai la place de sous chef de canton. Tout le monde votera pour moi, même les catholiques, car je leur cèderai un terrain attenant à leur chapelle et dont ils ont besoin. . . Nous sommes riches vois-tu

Sa langue devenait pâteuse ; il balbutia quelques mots encore puis s'allongea sur le lit de camp et s'endormit profondément.

(1) Arpent.

Durçc, dégoutée, se leva. A côté, on parlait fort, et, au diapason des voix, elle jugea que l'on avait dû vider pas mal de bouteilles.

La nuit allait venir ; le moment semblait favorable. Elle s'approcha de la fenêtre et soulevant le vantail de bambou qui la fermait, appela doucement :

— Lien ! Lien !

L'interpellée, cachée derrière une haie, s'avança et lui tendit un paquet :

— Tiens ! voilà le ballot d'effets que tu m'as remis hier. Le pousse-pousse t'attend au coin de la pagode. Adieu. Le temps presse. En un instant Durçc se débarrasse de ses vêtements de mariée, présents somptueux de cet homme qu'elle méprise, et revêt sa modeste tenue de jeune fille. Elle enjambe lestement la fenêtre et longeant les haies se dirige vers le temple. Une rapide discussion, à voix basse, avec le pousse puis elle grimpe dans le véhicule et s'enfonce dans la nuit.

XVIII

A son lever la lune brille d'un pur éclat ;
Plus doux et plus délicat
Encore est le visage de cette gracieuse jeune fille.
Sa présence, seule, éloigne le lourd chagrin
Dont mon cœur est étreint.

A son lever d'un pur éclat la lune brille.
Rien ne saurait me captiver
Comme la présence de cette gracieuse jeune fille.
Sa vue seule suffit à dissiper
De mon cœur la tristesse amère.

A son lever, doucement, la lune nous éclaire.
J'aime les grands yeux
De cette jeune fille. Sa vue seule apaise mieux
Que tout autre baume l'amertume
Dont mon cœur souffre,...

Dodelinant de la tête aux bons passages et scandant la cadence des vers avec son éventail, maître Vinh chantonne. C'est une ode du Thi-Kinh ⁽¹⁾ qu'il doit expliquer demain à ses grands élèves.

« Cette poésie est bien jolie ! Ah ! les anciens surent écrire ! Quelle navrance de penser que l'étude de ces chefs d'œuvre se perd..... Dans nos écoles, dites modernes, on bourre les enfants de géographie et de calcul ; et pour quel résultat ? Leur apprendre à fuir la maison paternelle ou leur donner l'amour de l'argent ! Bel avantage, vraiment Au contact des Occidentaux, nos petits délaissent l'art et la poésie pour l'algèbre et la mécanique..... Misère ! Ils méprisent le *cái-chông* ⁽²⁾ où dormirent leurs aïeux et veulent des lits en cuivre ! il leur faut des ventilateurs et ils mangent du pain.... Le palanquin s'efface devant le pousse-pousse !... Ces étalages des grands magasins ont troublé la cervelle des nôtres et fait naître en eux des désirs effrénés de luxe ; mais les moyens de satisfaire ces nouveaux besoins ?... L'argent ne tombe pas dans leur escarcelle au gré de leurs appétits ! Il en résulte une rupture d'équilibre qui a détruit le bonheur calme où se complaisaient nos ancêtres..... Et pourquoi, je vous le de-

(1) Le livre des vers.

(2) Petit lit de camp en bambou.

mande, donner à l'homme de vaines ambitions, lui montrer un idéal irréalisable, l'éloigner des joies simples et naturelles qui suffirent à nos pères. Est-ce donc le suprême bonheur que ce mot donc les Européens se grisent : mau ! vite ! . . . Sont-ils fous, ces Occidentaux, de vouloir ainsi brûler la vie. Ils sont pareils à ces enfants qui désirent toujours ce qu'ils n'ont pas et veulent faire tourner la roue du temps à leur fantaisie. Après quelques lustres d'une vie trépidante ces pauvres *tâys* se reveillent un jour plus vieux que leur âge, anéantis de fatigue pour se rendre compte, enfin, de l'inutilité de leurs efforts Le bonheur envisagé par eux dans ces complications qu'ils nomment progrès, nous le cherchions, nous, dans la composition d'un élégant distique, dans une joute littéraire, dans un assaut d'esprit. Est-il rien de plus agréable que d'aller, par un beau clair de lune, s'asseoir dans la cour embaumée par les frangipaniers, et là, buvant du vin parfumé aux fleurs de chrysanthèmes, composer des vers harmonieux à la louange des femmes ?... Aujourd'hui on va à la *maison où l'on projette des ombres* (1) ; on boit de l'alcool *sam pigne* (2)... Pitié !... Nous organisions jadis, entre amis, de jolis concerts. Au son des flûtes et des guitares, nos chanteuses rythmaient leurs danses si mesurées. Ceux qui voulaient pousser plus loin le raffinement de leurs sensations allaient, de temps à autre, s'étendre sur le lit de camp et fumaient quelques bonnes pipes d'opium du Yunnan. Des domestiques attentifs et respectueux offraient, avec des gestes polis, le thé aromatisé ou la pipe à eau. Hélas, toute cette élégance n'est plus !... La nouvelle génération, mandarins, lettrés ou commerçants, va se vautrer sur des canapés de rotin, la bouche arrondie en derrière de poule pour y maintenir un cigare gros comme un pilier de pagode, en écoutant la *machine qui parle* (3) ... » Ainsi monologuait maître Vinh retiré dans son studio de lettré. Autour de lui et bien à portée de sa main, des livres, ses compagnons familiers. « Ceux-là seuls, disait-il, sont nos vrais amis, puisqu'ils savent parler ou se taire au gré de nos désirs. » Il préférerait leur société à celle des hommes trop bavards, se conformant en ceci aux préceptes du Luân-Ngũ : « Hais les langues agiles, elles troublent les Etats et les familles. »

Des stores aux fines lamelles de bambous, pendus aux fenêtres, mettaient dans la pièce une douce fraîcheur appréciable en ce moment de l'année où les lourdes chaleurs de juin pesaient sur la ville. Au dehors, le soleil dardait ferme aux façades blanchies à la chaux, par ordre de la

(1) Cinéma. (2) Champagne. (3) Phonographe.

police. A cette heure de la sieste méridienne, nul bruit ne troublait le silence de la rue déserte où, sur les trottoirs, à l'ombre des auvents, de petits chiens annamites, aplatis sur le ventre, les pattes d'arrière allongées dans le prolongement de leur corps, somnolaient, la langue pendante.

Monsieur Vinh recommençait inlassablement la lecture de *l'Ode à la jeune fille* :

A son lever la lune brille d'un pur éclat ;
Plus doux et plus délicat
Encore est le visage de cette gracieuse.

Un coup sec frappé à la porte l'interrompt : c'est Madame Vinh, sa respectable épouse :

— Voici Mademoiselle Durgé qui vient passer quelque temps chez nous, dit-elle.

Et une autre voix murmure :

— Je vous salue maître...

Vinh lève la tête et découvre deux larges yeux sombres dans un visage d'une pâleur extraordinaire rendue plus éclatante encore par teinte très noire des cheveux. A peine a-t-il le temps de répondre et la jeune fille s'éloigne. Il la suit des yeux un long moment, puis reprend sa lecture.

Sa présence seule éloigne le lourd chagrin
Dont mon cœur est étreint.

Il pose son livre et songe : « Cette jeune fille est bien jolie ; heureux l'homme au foyer duquel elle viendra s'asseoir... Au lieu d'avoir comme compagne Madame Vinh, d'humeur si désagréable et d'esprit si étroit, j'aurais pu rencontrer *ce pêcheur tendre et délicat*... j'aurais pu... Mais ne perdons point notre temps en vains pensers, en stériles regrets, surtout quand il s'agit des femmes. Les livres canoniques nous disent : *qu'aucun enseignement utile, que rien de bon ne peut venir de la femme*. On la classe, à cet égard, à côtés des eunuques qui furent si néfastes à la cour chinoise Sa beauté même est une source de maux. *Une femme belle qui intervient dans les questions réservées aux hommes est un hibou malfaisant*
... Nous avions d'heureux champs, dit le livre des Odes, la femme nous les a ravés. Tout nous était soumis : la femme nous a jetés dans les clavages. Ce qu'elle hait, c'est l'innocence, ce qu'elle aime

c'est le crime. Le mari sage élève l'enceinte des murs mais la femme qui veut tout savoir les renverse. Oh ! c'est un oiseau dont le cri est funeste, c'est l'échelle par où sont descendus tous les maux....



Notre perte ne vient point du ciel ; c'est la femme qui en est la cause Elle a ruiné le genre humain ; elle apporte l'erreur, puis ensuite le crime. Et elle ne veut même pas reconnaître sa faute en se disant qu'ai-je fait ? C'est pourquoi tous les caractères chinois qui signifient : traître faux, jaloux, adultère, obscène, prostitution, cupide, flatterie, envie, libertinage, trouble, empêchement, pour n'en citer que quelques uns sont rangés sous le radical, sous la clé de la femme

La sainte doctrine du Bouddah n'a pas été plus tendre pour le sexe aimable que la doctrine de Confucius : « *Les femmes doivent être évitées de loin. Ne regarde jamais ces êtres impudiques à la voix tentatrice. Sois bien résolu à te laisser broyer les os, plutôt que de consentir à leurs sollicitations impures.* » Il est vrai, oui, et pourtant les poètes, eux, nous vantent les charmes et la grâce de la femme ; leurs livres sont pleins de considérations amoureuses Qui croire ?

C'est à Hanoi que Đurc s'est réfugiée après sa fuite. N'ayant pas osé se rendre chez sa sœur Mai, craignant qu'on l'y découvrit trop vite, elle a songé aux Vinh qu'elle connaissait. Tristement elle a conté le douloureux récit de ses fiançailles imposées, de son grotesque mariage et de sa fugue dernière.

— Et maintenant, conclut-elle, que me reste-t-il à faire, sinon entrer dans un couvent bouddhique et m'y faire oublier ?

— Soit, a répondu Madame Vinh ; mais il faut d'abord écrire à ta famille pour lui expliquer tes desseins et faire cesser les ragots du village.

Après les semaines pénibles qu'elle venait de vivre, ce séjour à Hanoi fut un soulagement pour la jeune fille. Choyée, gâtée dans ce ménage sans enfants, elle se remettait doucement. A vivre en ce milieu calme, loin des reproches d'une mère acariâtre dont le mari trop bon, et surtout trop platement soumis au joug conjugal, n'arrivait pas à calmer les fureurs perpétuelles, n'entendant plus les criailleries de la maison paternelle où la gêne et l'avarice amenaient de continuelles discussions, il lui semblait avoir bu quelque généreuse liqueur qui lui eût apporté l'oubli et infusé une sève nouvelle lui donnant un désir ardent de vivre. Sa toilette, hier encore négligée, l'absorbait de longs instants ; elle s'appliquait à l'agencement de sa coiffure et s'ingéniait à varier, par d'infimes détails, la ligne trop uniforme de son costume. Quelques semaines de cette vie heureuse l'avaient transfigurée même au physique et quand elle se penchait sur son miroir elle avait quelque peine à reconnaître la frêle enfant qu'elle était encore quelques mois auparavant.

Dès son arrivée, elle avait su se rendre utile dans la maison en aidant aux multiples occupations du ménage ; mais il lui restait encore de grands moments de loisirs. Comme elle savait lire, elle les passait à parcourir les nombreux romans et poèmes que renfermait la bibliothèque de maître Vinh. Et, soit qu'elle eût à lui demander un livre, soit qu'elle sollicitât de lui une explication sur un passage difficile, elle venait assez souvent dans le studio du maître. Insensiblement, elle prit l'habitude d'y passer toutes les heures qu'elle ne donnait pas aux travaux domestiques. Par ce contact journalier, s'établit entre l'élève et le maître un attrait assez subtil d'abord ; puis à leur insu se tissèrent, d'elle à lui, des liens invisibles, quelque chose à la fois plus doux que l'estime et plus vif que l'amitié. Avec un plaisir rare, une joie plus égoïste, Vinh aimait à lui conter, dans un langage délicieusement coloré, mais aussi tout imprégné d'élégance et de simplicité, les belles légendes du vieil Annam. Bientôt, ce fut lui qui chercha la présence de la jeune fille. Son cœur, toujours vivace en dépit des années, se sentait rajeunir près d'elle. D'ailleurs, malgré son âge, Vinh était resté d'allure souple et séduisante. Il avait auprès des femmes une attitude à la fois aisée et polie, une galanterie raffinée, une manière de badinage complimenteur qui leur plaît, parfois, davantage que les sentiments profonds.

La jeune fille n'avait pas manqué de subir ce charme ; elle aimait l'air un peu triste de ce grave visage ; ces yeux dont le regard, souvent, s'immobilisait en un rêve lointain ; cette voix chaude et timbrée et même une certaine façon qu'il avait d'incliner la tête en parlant. Ainsi par ce rapprochement de l'esprit et du cœur leurs deux existences se mêlaient de plus en plus.

Vinh, jusqu'ici, avait vécu seul dans sa propre maison, s'isolant dans son studio et n'intervenant dans le ménage que pour donner des subsides ou calmer les colères de sa femme quand celles-ci dépassaient les limites d'un honnête diapason. Marié par raison et non par inclination, comme la plupart des Orientaux, il n'avait jamais pensé que la femme est le complément nécessaire à toute existence masculine. Pour lui, l'épouse que ses parents lui avaient imposée n'était qu'une sorte de domestique plus fidèle que les autres et qu'il traitait un peu moins durement. N'ayant pas eu de cette compagne le fils qui devait sacrifier à ses mânes après sa mort, il ne lui accordait pas même la place privilégiée que la loi annamite a réservée, au foyer, pour les mères. Parmi les femmes qu'il avait connues, hors de chez lui, au cours de fêtes ou des réunions de lettrés, aucune ne lui avait inspiré le désir d'une longue possession. Il avait aimé à fleur d'être, sans jamais toucher au trésor d'affection qui dormait au fond de son cœur. . . . ,

Du village où elle était retenue par la moisson, mère Thuan avait fait transmettre à sa fille toute sa rancœur pour la situation difficile dans laquelle elle les avait placés. Les parents de Loc, furieux de l'affront infligé à leur fils, les menaçaient d'un procès ; il faudrait, pour le moins, leur rendre les cadeaux de mariage, condition impossible à remplir tant était grand leur dénuement : qu'allaient-ils faire ? On ne pouvait comprendre pourquoi Đuờc avait refusé de legars le plus riche du village ; c'était une ingratitude. Toute la famille était montée contre elle et sa fuite même avait donné lieu aux commentaires les plus fâcheux. Si elle était revenue de suite, son fiancé l'aurait encore reprise ; mais à présent, il n'y fallait plus compter. Il ne lui restait donc qu'à exécuter au plus tôt sa résolution d'entrer dans une pagode. Cette solution seule arrêterait les repréailles des parents de Lộc et sauverait la famille de la ruine. Ils étaient désolés, certes, père Thuan et elle-même, de voir leur fille devenir une nonne mais puisqu'elle avait pris cette décision autant en finir de suite. Ils comptaient sur son bon cœur pour ne pas les entraîner à une catastrophe. Mère Thuân, d'ailleurs, annonçait son arrivée prochaine.

Si Đuờc, au cours des moments pénibles qu'elle avait traversés, avait envisagé comme une solution d'entrer en religion cette alternative, vue de loin, ne l'effrayait pas. Avec la naïve confiance de la jeunesse, elle pensait qu'il surviendrait toujours au dernier moment l'événement imprévu qui l'empêcherait de réaliser ce projet. Mais à présent qu'elle y était acculée, une angoisse étrange l'envahissait. Ces dernières semaines avaient été si heureuses ! Le monde qu'il allait falloir quitter lui paraissait tant amusant, la vie très agréable. Et puis dans son cœur était né un sentiment indéfinissable encore pour elle, mais dont elle sentait bien la présence et qui l'attachait à cette maison qu'on lui faisait quitter. Dans son acharnement à chercher par quel moyen elle pourrait retarder la fatale échéance, elle avait parlé à sa sœur Mãi, lui demandant de l'aider ; mais celle-ci, mise en coupe réglée par Monsieur Nam, toujours à court d'argent, ne possédait plus ni subsides, ni bijoux, tout étant allé au Mont-de-pitié. Meyer, lassé de perpétuelles demandes, avait déclaré ne plus vouloir donner une sapèque et la jeune femme, pour avoir trop emprunté autour d'elle, savait que tout crédit lui était désormais refusé. Comment pourrait-elle donner à sa sœur les quatre cents piastres qui lui permettraient de se libérer vis-à-vis de Lộc ?

Đuờc, elle, ne connaissait personne ; et le temps passait. Parler à maître Vinh ? Outre qu'il n'était pas riche, il fallait compter avec l'avarice de sa femme. Et puis, une répugnance dont la jeune fille n'arrivait pas à s'expliquer la raison, la retenait d'aller lui demander cet argent, de lui parler de son mariage.

Et tandis qu'elle s'ingéniait à trouver le moyen de sortir de cette impasse, ajournant d'un moment à l'autre son départ, mère Thuan

arriva. Force lui fut donc de prendre le chemin de la bonzerie de Lien-Phai qu'elle avait choisie. Là, sa mère l'ayant confiée à la supérieure, se fit délivrer par cette dernière une attestation de l'entrée de Đurc au couvent, afin de pouvoir couper court aux réclamations des Loc puis regagna Yen-Hoa où le repiquage pour la récolte du cinquième mois l'attendait.

.

La bonzesse Hoa-Phap avait été désignée comme marraine de Đurc, avec charge de l'instruire de ses nouveaux devoirs et de lui enseigner les dogmes religieux. En présence de cette jolie novice, la marraine, une vieille rusée, commença par interroger minutieusement la nouvelle venue afin de connaître les véritables motifs qui l'avaient poussée à quitter le monde. Aux adroites questions qui lui furent posées Đurc répondit par une confession complète et ceci donna à penser à la prudente none qu'il serait sage — la jeune fille n'ayant pas vingt ans — de différer le moment où elle prononcerait ses vœux.

Hoa-Phap en avait trop vu de ces malheureuses qui, par intérêt de clan, lassitude des devoirs familiaux, penchant à la fainéantise ou par devergondage, venaient se présenter aux portes des couvents. Ces mauvaises brebis, quand il ne leur arrivait pas de jeter bientôt le froc aux orties discréditaient par leur paresse, leur inconduite et leurs vices, le monastère qui les avait recueillies. Ces filles de Mara ⁽¹⁾ n'étaient préoccupées que de quêter leur pitance ou d'aller assurer les cérémonies cultuelles chez les particuliers, attendant de ces sorties au moins un bon repas sinon les pires débauches.

Il fut donc convenu que Đurc ne serait admise que comme apprentie ; si dans un an ou deux elle persistait dans son désir de rester, on la consacrerait novice et on lui raserait la tête.

Le lendemain, devant le couvent assemblé, la cérémoniaire amena la postulante : « Đurc, l'honnête fille que voici, déclare avoir repris la vile condition humaine et reçu son corps impur et vicieux de femme, à Yen-Hoa. Ceci en punition de fautes commises au cours de ses existences antérieures. Elle s'humilie et se repent des péchés qui lui ont valu sa déchéance de renaître sur la terre. Pour hâter sa délivrance, elle demande à vivre parmi nous, d'abord en apprentie ; à être reçu plus tard novice ; enfin de devenir none pour embrasser les préceptes de l'ordre et les observer sa vie durant. L'acceptez-vous, ô mes sœurs ? »

(1) Celles qui essayèrent de détourner le Bouddha de sa pieuse voie.

Sur réponse affirmative du chapitre, Duoc revêtit le froc. Puis, tandis que sa marraine lui mettait la main sur l'épaule, elle jura d'observer strictement la discipline du monastère.

Dès lors, sa vie fut celle de la communauté. Levée de grand matin, elle allait à la cellule de Hoa-phap et frappait à la porte, du bout des doigts, trois coups à intervalles bien réguliers. Elle entraînait et disposait pour les ablutions, l'eau, la serviette et le cure-bouche, après avoir vérifié que ce dernier eût la longueur réglementaire et que le bout en fût bien effilé et très propre. Sa marraine ayant endossé le froc, chaussé les sandales qu'elle lui présentait dans l'ordre, sortait. L'apprentie arrosait alors la chambre en faisant des dessins nettement symétriques et balayait en s'appliquant à ce que le balai allât toujours dans le même sens. Après quoi, elle prenait part aux travaux communs : cueillir des herbes comestibles dont il ne fallait pas arracher la racine ; puiser de l'eau après s'être, au préalable, lavé les mains ; allumer le feu des cuisines, en évitant de mettre du bois vert ou du combustible puant.

Chaque jour, pendant plusieurs heures, on l'initiait aux règles de l'ordre, à la discipline religieuse et aux dogmes. Si l'observance de certaines prescriptions telles que la défense de tuer, de voler, de boire du vin ou de s'asseoir sur un siège élevé, ne lui coûtait aucun effort, d'autres comme l'interdiction de prendre aucune nourriture après midi, de mentir, de chanter et surtout de s'attifer, étaient plus dures à suivre.

Malgré ses diverses occupations, il restait au long du jour à la jeune fille bien des heures qu'elle passait à flâner en rêvassant à travers les jardins de la pagode. L'existence morne qu'elle menait dans ce lieu solitaire, au milieu de ces vieilles femmes tristes, l'accablait. La nostalgie de sa vie libre d'autrefois la gagnait, et elle rêvait de Yèn-Hoa. Non pas qu'elle regrettât la maison ! Elle ne gardait de la case familiale que le souvenir de son père qui aurait été toujours si bon et si doux s'il n'avait été terrorisé par sa femme. Mais mère Thuân, méchante, criarde et avare au point de rogner sur la nourriture pour s'offrir en cachette des douceurs et qui laissait ses filles vêtues comme des pauvresses, pour économiser le prix d'un bracelet qu'elle convoitait ?.... Ah ! non, certes, elle ne la regrettait pas. Elle était chagrine surtout d'être enfermée au lieu de courir en liberté ; d'entendre marmonner des oraisons, sans fin, au lieu d'écouter les belles histoires que l'on contait à la veillée ; elle souffrait aussi de ne plus entendre les rires de ses amies si bruyantes et si gaies.

Puis dans l'accoutrement hideux qu'on lui avait imposé, elle se sentait ridicule. Aussi essayait-elle souvent, malgré les remontrances sévères de sa marraine, d'en atténuer, par des riens, la laideur. Sa

coquetterie s'exerçait surtout quand elle devait aller quêter ou prendre part à une fête religieuse ; partout où elle devait, accompagnée d'autres femmes, se retrouver parmi les hommes.....

Or, voilà que maintenant, au cours de ses longues rêveries, un mâle visage, un peu triste, s'imposait à son esprit ; une voix chaude résonnait à son oreille et le plus doux apaisement à ses tristesses présentes était de rappeler ses longues causeries avec maître Vinh.

Ce dernier avait éprouvé dès le départ de la jeune fille une sensation de malaise incompréhensible. Ses livres préférés n'avaient plus eu pour lui aucun intérêt et, sans analyser le mobile qui le poussait, il fuyait son studio. Ses journées se passaient à errer à travers la maison ou à flâner dans les rues. Aux heures de ses leçons, il avait de longs silences et se surprenait à rêvasser.

Puis, un beau jour, il comprit. Il eut la sensation nette que l'absence de la jeune fille provoquait seule tout son dessarroi. Il lui manquait le charme de sa conversation alerte et si primesautière ; il désirait revivre les douces et pures joies de leurs minutes d'intimité ; il avait l'obsession de cette voix timbrée dont l'écho à distance vibrait encore en ses oreilles ; il aspirait enfin à retrouver en face de lui, ce clair visage, ce rayon de jeunesse et de vie.

Cette constatation faite et sachant que la jeune fille était pour toujours sortie de sa vie, Vinh se reprit à travailler avec une ardeur nouvelle, ne laissant plus à son esprit le loisir de se complaire dans les rêves fous. Mais, par un hasard étrange, tous les actes de sa vie journalière, tout ce qu'il entreprenait pour chasser *Đuốc* de sa pensée, lui en rappelait le souvenir, le remettait en face d'elle. Dehors, il retrouvait sa silhouette ; à tous les pas, lui revenait le souvenir d'une promenade faite avec elle. Chez lui, dans ses lectures, chaque page, chaque ligne, la précisait à son esprit. Dans sa classe, alors qu'il espérait, là, pouvoir se libérer de cette obsession, voici qu'un de ses grands élèves venant réciter sa leçon commençait :

Ode à l'absente.

Il cueille le dolique noir :

Un jour passer sans le voir

Lui paraît long comme trois mois !

Il ramasse l'armoise nouvelle :

Une heure passée loin d'elle

Lui semble durer trois automnes !

Il recueille l'absinthe amère :

Une minute de séparation le désespère ⁽¹⁾

Et lui paraît longues comme trois années !

(1) Poésie du Livre des vers.

Alors maître Vinh, le cœur brisé par la mélancolie de ces vers, sortait de la classe comme un fou. Sous cette tenaillante obsession et las de lutter, il s'abandonna à ses souvenirs ; il pensa à elle constamment, désespérément. Ses seules joies maintenant étaient de se remémorer leurs entretiens passés, cherchant à deviner dans les réponses qu'elle lui avait faites, alors, quels étaient ses sentiments. Il recommençait inlassablement les promenades de jadis. Ainsi, son désir s'exaspérait de ne pouvoir revivre ces joies si vite enfuies et il se reprochait de n'avoir passé garder plus longtemps la jeune fille. Dès lors, il échafauda mille plans plus extravagants les uns que les autres pour la faire revenir ; et quand les impossibilités à réaliser ses combinaisons se dressaient devant lui, il retombait dans sa sombre humeur. . . .

Or, un matin, voilà que Đurc arriva inopinément chez maître Vinh.

— Je suis venue à la ville accompagner deux nonnes requises par une maison riche pour réciter des prières à l'occasion d'un anniversaire funèbre. Les exercices pieux terminés, j'ai demandé la permission de venir vous voir et de passer avec vous le reste de la journée. Demain seulement, nous repartirons pour le monastère.

Vinh, ravi, ébloui de sa bonne fortune, se jura qu'il ne la laisserait pas partir sans avoir eu un entretien décisif avec elle. Mais il chercha en vain l'occasion d'être seul avec la jeune fille ; et les heures passèrent, avec une rapidité incroyable, sans qu'il ait pu accomplir son projet. . . . Et demain elle allait retourner au couvent ! . . .

Vinh se coucha désespéré, prêt aux pires folies, lorsque le hasard se chargea d'arranger pour lui les choses. Au matin, quand elle dut se lever pour partir, Đurc grelottant de la fièvre provoquée, sans doute, par les trois longues veillées passées en prières, ne put faire un seul mouvement. Le médecin appelé diagnostiqua une fièvre maligne et les nonnes, prévenues, retournèrent seules au monastère où la jeune fille reviendrait, dirent-elles, après sa guérison.

Des journées angoissantes passèrent ; au bout de deux semaines seulement une amélioration se produisit, et le médecin fit entendre des paroles rassurantes ; la température baissa, la malade prit de légers aliments et retrouva un sommeil plus calme.

Bientôt ce fut la convalescence. La jeune fille, reprise par la douceur de cette vie qu'elle avait si fort regrettée ne se pressait pas de se déclarer guérie. Elle avait recommencé les bonnes causeries d'autrefois dans le studio du maître ; mais insensiblement le sujet de ces entretiens était devenu plus grave. Đurc s'abandonnait à parler d'elle, laissant percer dans ses paroles le regret de son existence gâchée, sa déception de se voir condamné à une vie religieuse pour laquelle elle n'éprouvait aucun élan.

En l'écoutant, Vinh sentait monter à ses lèvres des mots de désir qu'il n'osait exprimer, craignant qu'une phrase maladroite ne vint compromettre, voire même détruire, le bonheur dont il jouissait. Ainsi passèrent de rapides semaines

Un chaud matin de quatorze juillet. Levée de bonne heure, Đurc, en compagnie de la famille Vinh, a déambulé à travers les rues, admirant tour à tour la revue, les jeux et les courses. Infatigables, ils repartirent le soir pour voir les illuminations et le feu d'artifice. Flânant et musant, ils allaient, heureux comme des enfants, s'arrêtant à chaque baraque : ici pour grignoter des sucreries, là pour boire des sirops glacés.

Tandis qu'ils rentraient, un orage les surprit et bousculés par la cohue, Vinh et Đurc se trouvèrent isolés de leurs compagnons. Réfugiés sous un auvent, ils attendirent que la pluie cessât avant de reprendre leur route ; mais à se sentir seuls près l'un de l'autre, ils éprouvaient une ivresse singulière. Tout à coup, fut-ce le hasard ou l'effet de leurs désirs longtemps réprimés, il arriva que la main de l'homme frôla celle de la jeune fille ; comme au choc d'une étincelle électrique tous deux tressaillirent. Sans prononcer un seul mot, trouvant dans ce simple contact une volupté infinie, ils marchèrent comme en extase, leurs mains nouées ne se quittant plus. Ils allaient dans la nuit, sous le ciel sombre clouté de rares étoiles dont les fugitives clartés accusaient, deci delà, les formes fantastiques des arbres. Dans l'air vibraient la musique stridente des cigales, le bourdonnement des insectes de nuits, le frémissement des ailes des chauves-souris en chasse. Doucement la lune montait à l'horizon, roulant sa face pâle nimbée d'un halo de lumière.

A quelques pas de la maison, ils croisèrent une bande de marsouin un peu gris qui s'amuserent à les taquiner ; Đurc, très affaiblie par sa récente maladie, bouleversée encore de l'émotion subie un instant auparavant, s'effraya de cette rencontre et, sans force, s'affaissa dans les bras de Vinh. Celui-ci la soulevant comme un précieux fardeau courut vers la maison. Mais au contact de ces membres souples et nerveux qui s'attachaient aux siens, aux battements de ce cœur qu'il sentait tressaouter contre sa poitrine, au frôlement de cet adorable corps, vierge encore de caresses, pendu à son cou tel une grappe mûre, une ivresse étrange envahit son cerveau. Penché sur ce pâle visage, des élans fous grondèrent en lui ; désormais sans résistance, il posa son nez sur la joue de la jeune fille et selon la mode asiatique, la respira longuement. Au contact de ce baiser, Đurc ouvrit les yeux, sourit et lui tendit ses lèvres, . . .

De ce jour ils se laissèrent aller à leur amour. Leurs étreintes furent d'abord chastes ; ils éprouvaient une grande douceur à se sentir l'un près de l'autre, à unir leurs mains, à joindre leurs lèvres. Mais bientôt, chez l'homme, la passion s'exacerba. Quand il la pressait dans ses bras, il s'affolait à deviner, sous le tissu léger des vêtements qui laissaient entrevoir la couleur ambrée de la chair, le s contour des hanches et la poitrine de fillette à peine féminisée. Il s'enivrait à plonger son regard dans ses yeux tour à tour limpides et sombres, à contempler ce front pâle sous les lourdes tresses brunes, ces dents polies sous la lèvre éclatante. Il admirait ses mouvements de gypsie sauvage, ses allures souples et aisées dans leur nonchalance, comme en ont les félins qui tournent en rond dans une cage étroite.

Leurs étreintes étaient devenues de jour en jour plus troublantes ; et quand, un soir, il murmura son désir, elle se donna. Bien plus, comme le premier effet de l'amour, chez certaines femmes est de modifier leur nature, rendant chastes les impudiques et libertines les vierges, ce fut elle qui s'offrit désormais aux enlacements passionnées de l'amant.

Puis, les premiers emportements de leur passion finis, ils envisagèrent leur situation respective et parlèrent d'avenir. Qu'allaient-ils faire ? Đurç se reprochait amèrement d'avoir été trop faible et de lui avoir cédé. Il était marié ; jamais elle n'accepterait de venir chez lui comme femme de deuxième rang ; elle devinait d'avance les vexations que lui imposerait madame Vinh.

— Je veux me séparer de ma femme, reprenait-il ; elle est stérile et selon la loi annamite c'est un cas de divorce.

— Oui, mais je ne veux pas causer sa ruine ; elle a été bonne pour moi. Ah ! malheur ! que vais-je devenir !

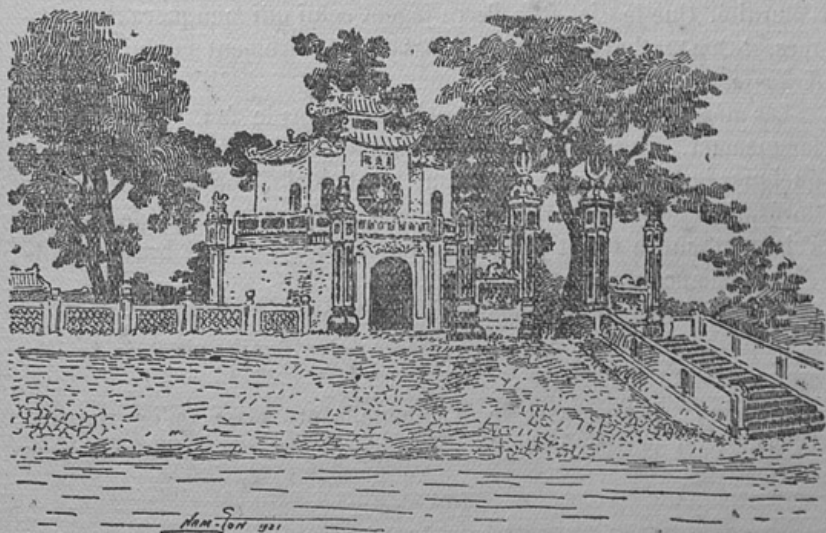
Mais elle était jeune. Vinh la prenait dans ses bras et sous ses calineries apaisait ses craintes et séchait ses larmes.

— Pourquoi t'accuser ? lui disait-il. Il n'y a dans notre aventure ni de ta faute, ni de la mienne. Une fatalité nous a poussés l'un vers l'autre et notre amour, tout spontané, fut plus légitime et plus conforme aux lois naturelles que toutes les unions préparées avec soin dans les familles. J'ai bien réfléchi. Je suis décidé à faire ce que tu voudras. Si tu en décides ainsi, nous partirons et irons cacher notre bonheur dans un pays où nous serons ignorés. Avec ton consentement j'arrangerai notre départ. Je te demande seulement un petit délai pour tout combiner !... Ma seule crainte est que pendant ce délai, loin de moi, ton amour ne s'éteigne peu à peu et qu'enfin tu n'oublies..... Ah ! ne profeste pas ; tu es à l'aube de la vie, je marche vers le déclin. Notre amour est une fleur d'automne avec tout l'éclat mais aussi toute la fragilité des fleurs de cette saison..... Oui, dans deux ans, dans deux

mois, qui sait ? dans deux semaines, peut-être, un jeune homme passera dans ta vie et sans que tu saches pourquoi, rien que parce qu'il sera jeune, tu te verras entraînée vers lui et tu le suivras. Il te répètera les mêmes mots que j'ai déjà murmurés à ton oreille mais venant d'autres lèvres non seulement tu ne les reconnaitras pas, mais ils te paraîtront charmants et mêmes nouveaux. Moi, tu m'oublieras vite .. Notre rencontre n'aura été qu'un rêve ; tu continueras, heureuse, le chemin de la vie et moi, seul, rivé à la même tâche quotidienne, je m'acheminerais vers la mort.

— Incrédule ! Faut-il donc pour te rassurer et te convaincre que nous allions ensemble à la pagode prononcer le serment solennel ?... Soit ! Ce sera quand tu le voudras.

Et le lendemain soir, à la chute du jour, tous deux se dirigèrent vers le temple du *Dieu de la guerre* (1). Sous le portique de briques



blanchies à la chaux, des vendeuses les munirent d'objets votifs en papier ; ils franchirent la large cour où des pauvresses, bousculées par des bandes d'enfants qui jouaient à cache-cache, ramassaient les feuilles jaunies tombées des lourds banians.

Dans le temple règne une demi-obscurité ; l'on entrevoit à peine, au fond, derrière le voile rouge qui la dissimule, la statue du

(1) Pagode du Grand Bouddha.

grand guerrier. Un groupe de dévotes, arrivées avant eux, se renseignent auprès du gardien sur la place occupée par la divinité qu'elles viennent honorer ; puis, craignant toujours la vengeance de quelque puissance ignorée ou méconnue, courent se prosterner, mains jointes et front contre terre, devant toutes les statues.

Dès qu'elles sont sorties, Đurọc et Vinh, moyennant un pourboire versé au gardien, font fermer les portes, s'approchent à leur tour de l'autel et déposent près d'eux leurs présents. Ils s'agenouillent devant un brûle-parfum où ils fichent des baguettes allumées. Alors s'étant coupé réciproquement une mèche de cheveux, ils les mêlent et prononcent l'invocation suivante : « O, saint guerrier, protecteur des régions septentrionales, toi qui vainquis les démons redoutés, écoute-nous. En présence des montagnes escarpées et des eaux profondes, du ciel si haut et de la terre si vaste, devant toi, enfin, ô Trăn-Vũ, nous jurons d'être l'un à l'autre, toujours, et de nous unir pour l'éternité. Que le Ciel et la Terre jugent celui qui manquera à sa promesse ! Que ton bras puissant s'appesantisse durement sur lui, ô grand Trăn-Vũ ».

Les mèches de cheveux ayant été jetées dans le feu, ils s'inclinent longuement, plusieurs fois, et quittent le temple. Dehors ils errent quelques instants, muets, se tenant par la main, sous les frondaisons dorés où la brise d'automne commence à siffler. Des vols de feuilles s'abattent sur le sol et s'entrechoque avec de longs bruissements dans le silence du soir.

— J'irai demain parler à ma sœur, dit Đurọc avec assurance ; il faudra bien qu'elle trouve le moyen de libérer notre famille vis à vis de Lộc et des siens.

Silencieux, émus encore de la solennelle promesse qu'ils venaient d'échanger et le cœur plein de confiance en l'avenir, ils retournèrent vers la ville.

XIX

Le mari de sœur Duyên, Phuc, charitablement recueilli par Mai, n'avait pas tardé à être gâté par son séjour à la ville ; le campagnard travailleur, soumis et respectueux, était devenu paresseux, joueur et indiscipliné. Se croyant, d'autre part, assuré de l'impunité pour avoir surpris le secret de sa maîtresse, il en vint à se rendre d'autant plus insupportable que Maï n'osait réprimer ses incartades. N'allait-il pas même, parfois, jusqu'à répondre sur un ton presque inconvenant aux observations qui lui étaient faites !

Ainsi, il advint qu'un jour, pendant la sieste, Meyer ayant demandé à Maï de faire porter sans retard quelques livres chez un ami, la jeune femme manda Phuc et lui transmit l'ordre. Le coolie, furieux d'avoir été dérangé dans la plus intéressante des parties de cartes qui justement se jouait à la cuisine, et croyant Meyer endormi, prit le paquet et partit en marmonnant. Comme il tournait le coin de la vérandah, sa mauvaise humeur éclata.

Qu'un chien viole la mère de cette garce au service des Européens ! J'irai quand je voudrai ! . .

Meyer qui ne dormait pas, bondit vers l'insolent et le saisissant par le chignon lui administra une rude correction. Le délinquant se mit alors à hurler dans l'espoir d'ameuter les passants ; puis, exaspéré, fou de colère, il proféra les injures les plus grossières à l'égard de Maï et de Meyer lui-même. On devine que son sort fut vite réglé. Retiré dans les communs et un peu marri de son aventure il ne quitta pas tout de suite la maison espérant que Maï obtiendrait son pardon ; mais celle-ci, prudente, ne fit rien dans ce but. Le soir, l'homme dut vider les lieux et s'en fût tout droit demander refuge à Monsieur l'Intendant.

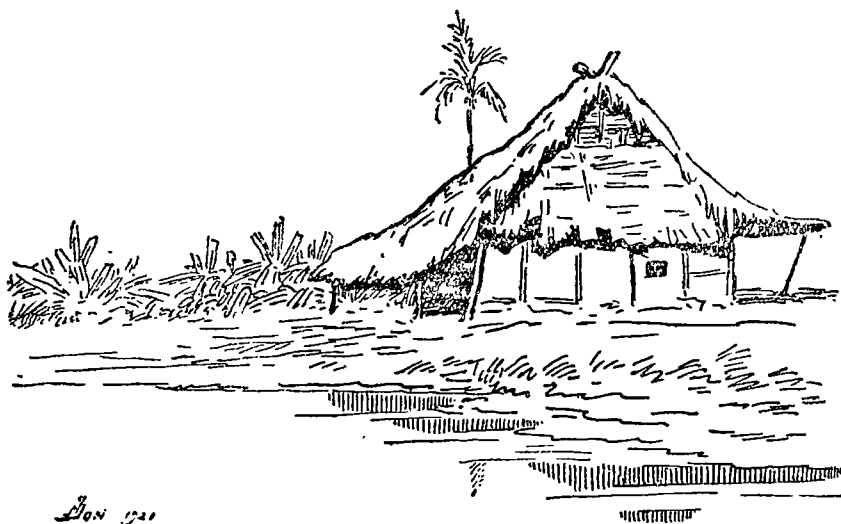
Dès lors finie la douce vie de farniente qu'il avait menée au cours des mois écoulés ! Il avait à satisfaire un maître de sa race, autoritaire et dur, qui exigeait beaucoup de travail pour peu d'argent et qu'il se prit bientôt à détester.

Ce changement dans son existence ne tarda pas à l'amener, aussi, à nourrir une haine profonde contre celle qui n'avait pas voulu le défendre. La vieille querelle du village, oubliée pendant les jours de paresse et d'abondance, lui revint à la mémoire et il se gourmanda d'avoir pu servir celle-là même qui avait été la cause de sa ruine.

— « Si je suis un pauvre vagabond, se répétait-il, n'est-ce point son œuvre ? Hélas ! à cinquante ans me voilà sans foyer !.. Je n'ai point d'autel pour mes ancêtres devant lequel je puisse m'incliner ; pas de place dans le *đinh* de mon village... c'est là le résultat des basses

intrigues de ces gens. Et cette prostituée roule en pousse-pousse caoutchouté ! Ça porte des robes de soie ! Mais patience je saurai me venger. »

Sa décision prise il ne fut pas long à la mettre à exécution. Meyer reçut au bureau une lettre anonyme lui donnant l'adresse du domicile de Monsieur Nam et l'heure à laquelle Maï s'y rendait. Le premier mouvement du jeune homme fut de jeter au feu le papier dénonciateur. Mais, à la fin, un doute se glissa dans son esprit ; il se rappela qu'un jour revenu inopinément du bureau, il n'avait pas trouvé Maï à la maison. Elle était rentrée quelques minutes après, prévenue sans doute par quelque complice, et avait bredouillé une explication assez compliquée de visite, de sacrifice à la pagode. Bien d'autres détails encore lui



revinrent à la mémoire, si bien que ses soupçons se précisèrent et qu'il se décida brusquement, à en finir. Un matin, donc, Meyer se rendit rue des Vermicelles, pénétra soudainement dans le jardin en bousculant un bécon chargé de faire le guet et surprit les deux coupables.

Quel triste retour au logis ! Adieu, jolie et confortable maisonnette aux piliers fleuris ! Adieu la vie calme et sans heurts, sans pénibles travaux, sans angoissants soucis ! Adieu douce et bienfaisante protection ! Pauvre petite Maï, ramasse tes humbles hardes et munie de cette somme d'argent, de ce modeste viatique, pars et pour toujours ! . . .

Maï avait bien tenté une explication mais aux premiers mots, Meyer l'avait arrêtée, durement. La pauvre femme lut sur le visage de

l'Européen une si froide résolution qu'elle n'essaya plus rien. Ayant fait charger sa petite malle sur un pousse elle revint s'agenouiller devant Meyer, le salua et partit la tête basse...

C'est au bout de Hanoi, vers le Grand Lac, dans une pauvre hutte de chaume que se sont réfugiés Nam, sa femme et Phuc.

Leur case est dans un terrain isolé, dominée par une haute digue et enfouie sous les bananiers. La maison tourne le dos à la route et la porte ouvre vers la campagne devat l'immense tapis des champs onduleux, minutieusement divisés par d'étroites diguettes et parfois, de distance en distance, empanachés de bouquets de bambous qui marquent l'emplacement des villages.

Nam impliqué dans une affaire de jeu a perdu sa place et journalièrement, pendant que les deux hommes courent vers la ville en quête de travail, disent ils, Maï reste en son triste gîte passant de longues heures à songer. L'on ne voit plus maintenant, sur son joli visage rayonner le juvénile sourire des jours d'antan. Lentement, en dépit de la lutte qu'elle soutient contre ses souvenirs, elle se convainc qu'elle n'aurait pas dû écouter Nam à son retour de France mais, au contraire, s'assurer contre lui la protection de Meyer.

Aujourd'hui elle est plus découragée encore car la nuit dernière elle a fait une triste constatation. Brusquement éveillée dans son sommeil par un affreux cauchemar, peut-être par un inexplicable



pressentiment, elle s'est trouvée seule, la porte de la chaumière ouverte laissant entrer la blanche lueur d'un radieux clair de lune.

Malgré cette clarté, le sentiment d'être isolée lui causa une impression si désagréable qu'elle quitta son lit et franchit la porte. Autour

d'elle les autres cases dormaient ; mais à une courte distance elle distinguait, pourtant, un faible rais de lumière qui filtrait sous la porte d'une cagna abandonnée. Elle s'y dirigea et vit couchés sur le sol, Nam et son compagnon. Entre eux brûlait une veilleuse ; à proximité une pipe à opium, des pots, des pinces, des racloirs et autres accessoires. Il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient cessé de fumer car l'atmosphère de la pièce était encore tout imprégnée d'une forte odeur de drogue.

Longtemps elle avait regardé avec dégoût les deux hommes qui gisaient là, inconscients ; et sachant bien que toute récrimination serait vaine elle s'était éloignée en soupirant.

La vie n'était pas gaie. Pour tout ordinaire on se contenait le plus souvent de quelques patates cuites dans la cendre ou d'un bol de riz sec. Soudain l'argent venait — Maï se demandait d'où — et l'on noyait pendant quelques jours ; puis la misère les étreignait à nouveau.

Nam avait voulu obligé Maï à retourner chez Madame Nénuphar ; la jeune femme s'y était refusée. « La vieille procureuse, disait-elle, en voyant mes vêtements sordides et ma figure de carême, ne m'acceptera pas ». En réalité, il lui répugnait de reprendre la triste vie de prostitution et d'aller dans cette maison où elle risquait de rencontrer Meyer.

Un moment, elle essaya d'un travail de coolie, mais, encore plus faible que jadis, elle dut, après quelques journées, s'arrêter épuisée. Puis, à quoi bon gagner de l'argent, puisque tout s'en allait en opium ?

Une chose encore mettait le comble à son souci : la découverte qu'elle avait faite d'un revolver soigneusement dissimulé dans la ceinture de son mari. Pourquoi cette arme qu'elle ne lui connaissait pas autrefois ? Pourquoi cet achat inutile alors qu'on était si pauvre et dénué de tout ? Les deux hommes ne se livraient-ils pas à de sinistres entreprises ? De ce jour, pour conjurer un malheur, elle se mit à épier Nam et son compagnon.....

Place Neyret. Dans la nuit obscure deux individus se dirigent avec précaution vers une maison. L'un reste dehors pour faire le guet l'autre pénètre sous la verandah. Une main adroite enlève sans bruit une des lamelles de la persienne, se glisse à l'intérieur et tourne la crémone : le volet s'ouvre.

L'homme entre sans bruit dans la chambre, s'acroupit sur le sol et, longeant le lit, rampe vers la table de nuit où il prend le revolver et le cache dans sa ceinture. Ceci fait, le voleur s'approche de l'armoire à glace, en entr'ouvre doucement l'un des battants. A ce moment, une ombre s'encadre dans la fenêtre et se faufile à son tour dans la chambre.

Cependant le voleur, trop occupé à fouiller dans le coffret où il sait que Meyer place son argent, ne voit rien. Les secondes passent ; l'homme qui ne trouve pas ce qu'il cherche s'énerve, se hâte ; d'un geste maladroit il heurte un guéridon placé derrière lui ; un vase s'écroule sur le parquet où il se brise avec éclat.

— Ai dâ ? ⁽¹⁾ crie Meyer éveillé en sursaut. Et on l'entend qui cherche le revolver enlevé.

L'homme, jusque là accroupi, se redresse et braque son arme vers le lit. Mais soudain une forme bondit, une main tente d'écarter le bras. Trop tard le coup part et un corps s'abat lourdement sur le sol.

Le bruit de la détonation a réveillé les gens ; on entend des voix au dehors. Alors l'assassin sautant par la fenêtre disparaît dans la nuit. Toute la scène n'avait duré que quelques minutes et quand Meyer eut enfin réussi à allumer les lampes électriques, il aperçut sur le sol un corps de femme inanimé. Il s'empresse, tente de porter secours à la mourante et pousse un cri de surprise :

— Maï !

Et, par mots entrecoupés, la pauvre petite explique. . . Elle avait, ce soir-là, réussi à endormir la méfiance de Nam et de Phuc. Et feignant de dormir elle avait vu son compagnon prendre son arme et sortir. Elle était aussitôt derrière eux, attachée à leurs pas, comme une ombre. Ainsi, elle avait bientôt compris qu'ils se dirigeaient vers la maison de Meyer. Alors un moment de désarroi, de folle angoisse... Que faire ? livrer les deux hommes à la police ou les accompagner pour tâcher d'éviter un crime ? Comme le temps pressait, ce dernier parti avait prévalu dans son esprit et après avoir déjoué la surveillance de Phuc, elle s'était glissée dans la chambre tandis que Nam fouillait l'armoire. Celui-ci croyant que son complice venait l'aider n'avait rien soupçonné.....

Elle dépeint maintenant la misère où pendant des semaines elle s'est débattue..... Elle va mourir..... soit, quel repos ! enfin..... La vie avait été si dure pour elle depuis qu'il l'avait renvoyée..... Mais elle était annamite et avait dû suivre Nam son premier, son véritable mari.....

Doucement, sans révolte, elle expira ainsi, laissant Meyer bouleversé d'un drame si soudain et de cet attachement qu'il n'avait pas soupçonné.....

Au village de Yen-hoa le crime de la place Neyret fit grand bruit. Selon la coutume on se montra peu tendre non seulement pour la famille de l'assassin mais encore pour les Thuân eux-mêmes « des

(1) Qui est là ?

gens de rien ». La mère ! une pie grièche continuellement en dispute avec ses voisins quand ce n'était pas avec son imbécile de mari !..... Et les filles ! L'une, la femme d'un voleur ; elle avait bien fini comme elle le méritait..... L'autre, cette Duoc, avait-elle assez causé de scandale dans le village lors de son mariage !..... Et maintenant encore, savait-on seulement ce qu'elle faisait à Hanoi ? La situation peu à peu devint intenable et père Thuàn, désireux d'en finir, ramassa quelques piastres et fit deux ou trois présents judicieusement placés : il obtint ainsi son envoi en Cochinchine.

Les champs engagés à des tiers, ils partirent un beau matin, pour Hanoi, prendre leur seconde fille afin d'aller à Haiphong s'embarquer.

Ces événements précipités avaient désarmé quelque peu maître Vinh et Duoc. Vingt fois par jour ils posaient cette interrogation : que faire ? Quelle remède apporter à cette situation inextricable ? Vinh en des sursauts d'énergie déclarait qu'il allait prendre des dispositions : répudier sa femme stérile ou lui faire accepter l'idée de cette seconde union. . . . En attendant Duoc et lui ne pouvaient que se répandre en protestations de tendresse, en serments de fidélité. Les poèmes les plus désespérés, les vers les plus brûlants tombaient comme grêle des lèvres des amants malheureux.

Malgré tout, le jour du départ arrive et maître Vinh dut pousser l'héroïsme jusqu'à accompagner ses amis à la gare. . . . jusqu'à voir disparaître le train qui emportait sa plus chère tendresse. . . .

Maintenant il revient, lentement, vers son triste logis, quand, tout-à-coup, il est pris dans les remous d'une foule qui l'entraîne vers la citadelle. Il se laisse d'abord pousser, inconscient. Puis à des fragments de conversations qu'il perçoit autour de lui, il discerne que ces gens vont assister à une exécution capitale.

Arrivé sur un immense terrain vague il voit des hommes occupés à creuser une fosse ; d'autres à grands coups de maillet enfoncent le piquet où le supplicié sera lié tout à l'heure.

En dépit du drame qui va se dérouler là, dans un instant, les gens parlent, rient et plaisantent. Des marchands circulent débitant leur pacotille et les vendeurs de soupe et de thé font de bonnes recettes. Dans ce pays, la mort revêt toujours, même dans ce cas, un aspect de fête, de cérémonie joyeuse avec les étendards mandarinaux fichés ça et là et dont les couleurs vives brillent au soleil.

Des propos s'échangent, s'entrecroisent et Vinh comprend enfin que le condamné qui tout à l'heure va paraître c'est Nam, le beau-frère de la chère Đuốc l'homme qui s'était introduit chez Meyer pour le voler et le tuer....

Malgré l'heure matinale quelques Européens sont venus aussi et leurs casques blancs, dominant la cohue, mettent une note gaie au milieu des robes brunes des indigènes.



Vers huit heures la foule est compacte. On entend au loin des gongs résonner et, de la foule, monte une immense clameur « Le voilà ! Le voilà ! »

Un cortège apparaît au bout de la rue. En tête marchent des porteurs d'étendards multicolores et, immédiatement derrière eux, les batteurs de gongs. Les uns et les autres sont vêtus de longues souquenilles rouges rehaussées d'arabesques noires. Le Kouann-ann vient ensuite précédé d'un piquet de soldats aux rubans verts. Le chef de la justice est vêtu du costume officiel : la robe de gaze brochée ; il est coiffé du bonnet à ailettes. Sur sa poitrine une petite plaquette d'ivoire retenue par un cordon rouge, indique son grade. La maigre haridelle qu'il a enfourchée a été ornée d'un tapis pourpre sur lequel se dresse, bien haut, la selle de bois peinte en rouge et incrustée, par endroits, de verroterie et de clinquant.

Derrière arrive le condamné encadré, mais à distance, par un piquet de miliciens. Les mains liées derrière le dos il marche la tête droite, le regard lointain. Sur sa figure fermée on ne lit nul sentiment, aucune émotion ; son pas est résolu. Derrière s'entasse une foule grouillante qui s'est grossie au fur et à mesure que le cortège traversait de nouvelles rues.

Entouré de ses gardiens, Nam gravit le petit tertre sur lequel a été fixé le poteau et, sans crainte ni forfanterie, vient se placer près de

celui-ci tandis que le bourreau vêtu d'une longue robe noire serrée aux reins par une ceinture de soie verte se range quelques pas plus loin.

Les gongs qui vibraient sans arrêt se taisent subitement et un secrétaire, armé d'un porte-voix, hurle la sentence aux quatre coins de l'horizon ; pendant ce temps Nam fume une cigarette et cause tranquillement avec le bourreau.

— Désires-tu quelque chose ? demande le Kouann-ann au condamné.

— Oui, boire et manger. J'ai quitté la prison à jeûn ce matin, et le grand air m'a donné de l'appétit.

Des ordres brefs : Un plateau assez bien garni est placé devant le condamné. On lui enlève ses liens ; il s'assied. Ayant pris les baguettes il mange posément, sans hâte, masticant bien comme en ont l'habitude les indigènes pour qui les repas journaliers sont un repos, une trêve à leur dur labeur.

On peut constater que Nam a réellement faim car il a bientôt avalé trois bols de riz. En présence d'un tel sang-froid on se demande avec perplexité quelle raison — bestialité, forfanterie ou courage — donne à cet homme une pareille maîtrise de lui-même, le laisse impassible, indifférent, n'ayant dans les yeux pas un reproche, pas même un regard d'angoisse ou de haine.

— Ne pourrait-on me donner une tasse de vin de riz ? demande le dineur, la bouche à demi pleine.

Un soldat le sert et il boit avec satisfaction, une tasse seulement.

— Une cigarette encore, je vous prie. . .

Il est debout et fume lentement. Apercevant non loin de là un de ses gardiens à la prison il l'interpelle et le remercie de ne pas s'être montré dur pour lui.

Allons, c'est fini maintenant, dit-il, en jetant le mégot de sa cigarette....

Nam de nouveau ligotté se dirige vers le poteau au pied duquel il s'agenouille. Avec soin et sans précipitation le bourreau l'y attache. Mais le poteau est trop haut. Vite on apporte une scie qui grince horriblement, derrière la nuque du condamné. Lui, pendant ce temps, déplace les genoux et remue les épaules pour s'installer de son mieux.

Tout-à-coup on voit les soldats présenter les armes ; l'éclair du coupe-coupe luit : justice est faite. Le corps s'abat, puis délié, s'affaisse vers la terre comme pour une dernière supplication.

Après avoir essuyé son cimeterre sur la tunique du condamné, le bourreau, selon l'usage, passe sa langue sur la lame, pour racheter le sang versé, se prosterne devant le mandarin et se retire ensuite tout tranquillement suivi d'une foule de gamins curieux.

XX

La foule s'étant écoulée, Vinh a pu regagner sa maison. Retiré dans son cabinet d'études ses regards tombèrent machinalement sur la chaise où son amie avait coutume de s'asseoir. Il la regarda longuement et soudain un pressentiment affreux s'insinua en lui : il ne la verrait jamais plus. C'est en vain qu'il essaie de se raisonner, de se rappeler les promesses faites, les serments échangés, cette idée s'ancre dans sa tête d'où rien désormais ne pourra la chasser.

Maintenant le courage qu'il avait déployé ces jours derniers l'abandonne ; il ne s'était jamais figuré qu'il souffrirait tant de ce départ....

Les jours qui suivirent, consolé un peu par l'attente des nouvelles, il entreprit de longues promenades ; mais ses pas le ramenaient toujours aux lieux qu'ils avaient visités ensemble et il ne parvenait pas à se faire à cette idée qu'il l'avait perdue. Stupide il se prenait à répéter des minutes entières et comme une litanie « Je ne la verrai plus ». Et alors une sensation affreuse d'isolement l'enveloppait, une immense détresse coulait en son être le laissant sans énergie à l'idée de continuer à vivre.

Chez lui, chaque meuble, chaque objet faisait jaillir des souvenirs : la glace où coquettement elle s'était mirée, les sièges où elle s'était assise, les livres qu'elle avait feuilletés, en un mot tout ce qu'elle avait touché, frôlé ou regardé. Combien froide et glaciale lui paraissait la maison maintenant que ce rayon de soleil en était sorti !

Accablé, il restait des heures entières à faire défiler dans sa mémoire les événements de ces derniers mois. Et il n'avait ni la force ni même la raison de tenter, par un sursaut d'énergie, de se soustraire à sa douleur. Celle-ci lui semblait chère, il s'ingéniait presque à l'approfondir davantage. Puis, il était pris de colères subites en voyant que la nature entière au lieu de prendre part à ses douleurs éclatait de vie et de joie et qu'au moment où il se désolait les arbres fleurissaient, les chants des oiseaux emplissaient l'air. Cette impassibilité sereine des choses l'exaspérait.

A ces violents désespoirs succédèrent l'énervement, puis la lutte des sensations jusqu'à ce que celles-ci, émoussées par leur intensité même, n'aient plus d'action, comme ces lumières trop vives qui aveuglent d'abord puis laissent sur la rétine une impression de néant. Alors ce fut l'annihilation de la volonté, l'inaction des forces vives de l'être qui agit mécaniquement, mais ne pense plus. Il tomba dans une sorte de torpeur lasse comme si tous les ressorts vitaux avaient été brisés en lui.....

Les jours, les semaines passèrent sans amener de nouvelles de Đuốc, bien qu'elle eut promis, juré même de lui écrire souvent. La douleur de Vinh pourtant s'atténuait avec le temps, car celui-là seul sait panser les blessures du cœur, accumuler la poussière, estomper les reliefs, ternir les choses éclatantes, altérer la mémoire et faire l'oubli.

Et ce fut lui qui, après des mois sans nouvelles, se décida à écrire à un ami. Quinze jours après, environ, il reçut cette réponse :

« Ami,

Sur la fenêtre, par la lune faiblement éclairée,

S'allonge l'ombre du prunier.

Et des pins qui bordent le sentier.

C'est l'hiver. Les jours grandissent,

Permettant d'ajouter un nouveau fil à la pièce qu'on tisse.

La fleur aux six pétales blancs

Couvre, de son manteau éclatant,

La terre ;

Présageant la moisson prospère.

Alors que le vent d'hiver

Me glace, votre pensée,

Ami, suffit à me réchauffer.

Et que ferai-je d'un habit doublé ?

De vous revoir mon désir est ardent !

Vers vous voudrait voler ma barque !

Près du foyer, réunis, nous garnirions la théière

De glace pilée ; nous boirions du vin aux chrysanthèmes.

Mais je le sens, ce n'est pas un rêve que ceci :

La lumière du soleil qui semble fuir au midi,

Le timon de la Grande Ourse qui s'incline vers le septentrion,

Annoncent le retour du printemps où nous nous reverrons.

. . . A la lecture de ta lettre, frère, je courus aux renseignements et j'ai senti une douleur pareille à celle que me causerait *une rupture des entrailles* ; je n'osai t'écrire.

Tu l'as bien deviné, pauvre ami, celle que tu attends ne reviendra plus. Sur la jonque qui l'a conduite de Saigon à Thanh-tri, où se rendait son père, elle a trouvé *un porteur de pinceau et d'encrier* en la personne d'un petit élève mandarin. La mère Thuan, éblouie par le prestige qui allait rejaillir sur la famille a — avec la décision que tu lui connais — mené les choses rondement. Đuốc est maintenant dans la province de Can-tho, avec son mari qui administre une petite circonscription. Bien entendu toute la famille est venue s'installer chez le gendre et dame Thuan *retrouse très fort le nez*, comme on dit chez nous.

Mais comment toi, un lettré, as-tu pu mettre ton cœur dans les mains d'une femme ? C'était *confier un agneau à un tigre !*

Tu connaissais son âme . . . ! elle t'avait fait des promesses, distu ! *Sonder le cœur d'une femme*, déclare l'un de nos proverbes, *est entreprise aussi folle que de chercher une aiguille au fond de la mer.*

Nos lois sont sages, frère, qui ont voulu que fille, épouse ou mère, la femme soit toujours en tutelle ; nos législateurs avaient bien vu la faiblesse de son cerveau, le peu de profondeur de ses sentiments. Tant de fois l'influence de la femme sur l'homme a été néfaste que notre Code prévoit une peine de quatre-vingts coups de rotin pour le mandarin qui prend une épouse dans le district qu'il administre.

Les femmes sont vaniteuses ; « elles méprisent un cultivateur fortuné et sont folles du pinceau et de l'encrier de l'étudiant ». Et note bien, frère, que depuis des siècles nos chansons les mettent en garde contre cet engouement !

« Ah ! Ah ! ne prenez pas comme mari
Un étudiant,
Son long dos nécessitant
Beaucoup de toile pour le vêtir.
Sitôt rassasié, il va dormir.
Ses livres sous le bras, le jour,
L'air très affairé, il court.
La nuit, rentré à la maison,
Il s'enferme avec , son lumignon

Rien n'y fait. *Comme les mouches volent au fumier, elles courent à leurs folies.* Mariées, c'est bien autre chose, et presque toujours elles sont jalouses au delà de toute mesure. Ne dit-on pas chez nous « Quel est le piment qui n'est pas piquant, quelle est la femme qui n'est pas alouse ». Rarement encore elles sont sages ; les exceptions à cette règle sont si peu nombreuses que le roi, en personne, dans ce cas, délivre aux veuves fidèles un brevet de bonne conduite.

Même lorsqu'elles ont pour nous de l'affection, lorsque nous les avons comblées de bienfaits, elles arrivent par leur sottise à nous nuire. N'est-ce pas la belle Kiêu qui fut cause de la mort du guerrier Tờ-Hải qui l'avait tirée de la misère !

Oui. Comment toi, un lettré, as-tu oublié les sages enseignements des livres que nous étudiâmes, côte à côte, à l'école ! Le Au hoc s'exprime ainsi : « De par la région du nord se trouve une jolie femme qui détruira le monde et restera seule, car d'un premier regard elle démolit une ville, d'un second elle cause la chute d'un royaume. » Le Dich

Kinh ajoute : « Les visages fardés ne peuvent que nous conduire à la luxure et à la débauche. »

Regarde dans l'histoire chinoise, les deux plus mauvaises périodes de la dynastie des Duong sont celles où le pouvoir était entre les mains de femmes, de femelles si débauchées que l'une d'elles a mérité le surnom de *truie humaine* ⁽¹⁾. La fille du roi An-Duong ⁽²⁾ ne livra-t-elle pas à son fiancé le secret de la force militaire de son père, l'arc dont la gachette était faite avec l'ongle donné par une tortue miraculeuse ! An-Duong fut battu et une nouvelle dynastie s'empara de l'Annam !... Lorsque le ciel voulut perdre Nguyễn-Trại, le grand ministre, ne se servit-il pas d'une femme ? Tu te souviens de la belle marchande de nattes que le vieillard rencontra aux bords du Grand Lac.

Elle était belle, il l'aima. Ce fut sa ruine et celle de toute sa famille..

Vois-tu, frère, pour te guérir cherche de bons amis ; réunissez-vous en de franches agapes de lettrés. Là, devisant joyeusement, vous boirez des tasses d'alcool, *ce balai qui chasse toutes les tristesses*. Vous lutterez à composer de beaux distiques et le vin sera *l'hameçon à pêcher les vers*, comme a dit le poète Sou Dong Bao.

Même sans amis, bois, car ton flacon d'alcool fera naître en ton esprit tant d'images et de scènes que tu ne te sentiras plus délaissé.

« Seul avec un pot de vin sous les bosquets fleuris
Je me verse à boire, en l'absence de tout ami ;
Ma coupe levée, j'invite la lune brillante et m'aperçois
Que cet astre, mon ombre et moi,
Nous faisons trois. »

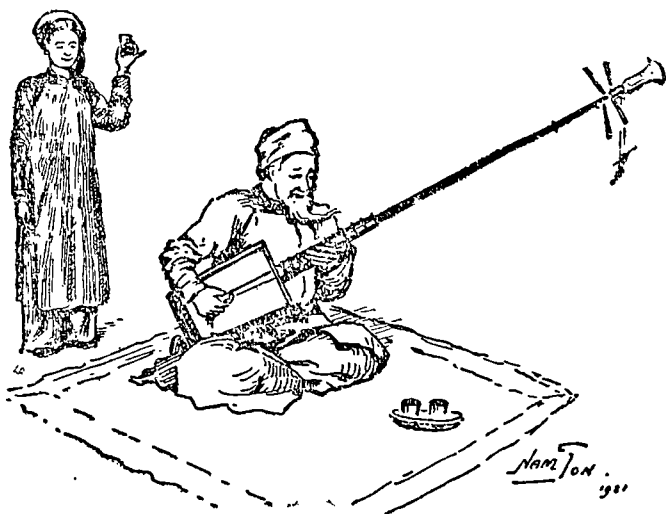
Qui a dit cela ? L'immortel Ly Bach dont les œuvres font l'admiration de tous les lettrés....

Allons du courage et console-toi frère.
Voici le jour, je finis ma lettre.
La fraîcheur de la rosée me pénètre.
Mon oreille
Entend, au loin, le tambour battre la cinquième veille.
Là-bas, du coq, le chant s'élève.
A tant veiller, la mèche est à sec, dans ma veilleuse.
Qu'importe, dans mon insomnie
J'ai pensé au lointain ami.
Pour te dire la joie que me causerait notre rencontre,
De mon pinceau fleuri j'écris, en courant, ces rimes rustiques.
Et je t'envoie ma missive rapide comme les nuages.....

(1) 627-650 et 705 à 710.

(2) 257 avant J. C.

Il y a quelques années, encore, on pouvait voir à Thai-hà-áp, au village des chanteuses, un petit vieillard tout ridé qui exerçait le métier de guitariste : c'était maître Vinh. L'abus du balai qui chasse



la tristesse l'avait rendu un peu simple ; cependant il était recherché pour son habileté de musicien.

Parfois, quand il accompagnait une étoile, exécutant un des grands morceaux du répertoire, sa figure se transformait. Les yeux levés, en extase, vers l'artiste, on aurait cru tout d'abord qu'il admirait la chanteuse ; mais à l'examiner de plus près, on devinait qu'il vivait un rêve intérieur intense, que celle qui paraissait là ne servait qu'à évoquer en lui, l'image d'une autre dont le souvenir restait tenace en son cœur.

Et le chant fini il tombait dans un morne accablement. Si on le forçait à boire, sa figure reprenait bientôt son calme habituel et chacun s'étonnait de le voir, à ces moments, chanter les strophes suivantes :

Le bonze est tant amoureux
Qu'il en a perdu les cheveux !
La statue mange salé et c'est le bonze qui est altéré.
Mademoiselle Đuoc monte
Nonchalamment à la pagode,
Là-bas.
A zi da phat ! Que je reste belle !
Ainsi-soit-il,
Je suis arrivée la première, crie-t-elle,

Venez vite, ami,
Jurer de nouer à jamais les fils rouges de notre hymen.
De ce serment, fleuves et montagnes sont là, témoins,
Et mademoiselle Duoc est partie, bien loin,
Epouser un étudiant au long dos.
Un roi de Tru, un jour,
Son royaume perdit, par amour.
Ah ! rions de lui...
Je la plains, cette fille orgueilleuse
De ses joues roses.
Comme s'efface, au miroir, l'image qui s'y pose,
La beauté bien vite palit,
Votre peau, vieillie,
A celle d'un crapaud sera pareille, douce amie.
Comme un trou de puits,
Large et noire deviendra votre bouche édentée.
Flasques, vos joues pendront telles de vieilles citrouilles ;
Alors de quoi vous enorgueillirez-vous ?
En justice, dit un proverbe, le gagnant en est pour quatorze et
Le perdant pour quinze ligatures de frais ;
En amour ! c'est toujours l'homme qui est dupé ;
Rien ne vaut donc un bon verre d'alcool parfumé....

Georges SEILER.

